BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

LA MAITRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES

PAR

CURER BELL (Charlotte Bronti).

TOME DEUXIÈME.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE A. LABROUE ET COMPAGNIE,
RUE DE LA FOURCHE, 36.

1853






Digitized by Google

LA MAITRESSE D'ANGLAIS

OU

LE PENSIONNAT DE BRUXELLES.

XII

A la fête de madame Beck, aux trois semaines de relâche générale dont elle était précédée, à ces douze heures rapides de gaieté et de dissipation, succédait une période de réaction, deux mois d'application réelle, les deux derniers mois de l'année scolaire, les seuls où l'on travaillât réellement! Il s'agissait de se préparer aux examens publics qui préludaient à la distribution des prix, et l'amour-propre aiguillonnait également professeurs,

sous-maîtresses, élèves ; tout le monde poussait à la roue.

Ma tâche particulière n'était pas la moins pénible. J'avais à faire entrer dans près de quatre-vingt-dix cerveaux plus ou moins opiniâtres les principes de la langue anglaise et à exercer autant de langues à la prononciation pour ainsi dire impossible des labiales et des dentales sifflantes de l'idiome insulaire.

Le grand, le terrible jour arrivait. Les autres sous-maîtresses étaient exemptes de l'épreuve nouvelle qui allait m'être imposée. Le professeur de littérature se chargeait de l'examen dans toutes les branches d'instruction, l'anglais excepté. Véritable autocrate de l'enseignement du pensionnat, M. Paul tenait les rênes dans sa main, et il repoussait tout collègue, toute espèce d'aide ou de concours. Madame elle-même, qui se fût volontiers chargée de questionner sur la géographie, sa science favorite (soit dit en passant, elle l'enseignait fort bien), madame se soumettait sur ce point au despotisme de son cousin. L'état-major de la pension ainsi mis à l'écart, M. Paul devait seul s'asseoir sur l'estrade, seul, à mon exception près, et cette exception le contrariait fort ; mais il ne savait pas l'anglais... et se voyait par conséquent forcé de m'abandonner l'examen de cette langue.

Une constante croisade contre tout autre amour-propre que le sien paraissait être la monomanie de ce petit homme d'humeur si envahissante. Il aimait beaucoup à paraître en public, et s'il faisait parfois le panégyrique de la modestie, il ne prêchait guère d'exemple.

Dans la soirée du jour qui précéda l'examen, je me promenais dans le jardin, comme les autres sous-maîtresses et les pensionnaires; mais, toujours amie de la solitude, je ne tardai pas à gagner l'allée défendue. Soudain M. Paul vint m'y rejoindre; il fumait un cigare; son paletot, vêtement fort original, dont on ne saurait décrire la forme, car il n'en avait aucune, flottait d'une façon toute particulière et presque menaçante; la houppe de son bonnet grec ombrageait sa tempe gauche; ses favoris noirs étaient hérissés comme la moustache d'un chat en colère; son œil reluisait comme un météore à travers un nuage.

— Ainsi donc, me dit-il d'un ton brusque et saccadé comme ses mouvements, vous allez demain trôner en reine, trôner à mes côtés! L'ambition vous est poussée vite!

— Que ne puis-je abdiquer d'avance, lui répondis-je, cette royauté-là!

— Oh! cela se pourrait faire que vous n'en feriez rien. Vous auriez beau dissimuler comme Sixte-Quint avant d'être élu pape, je vous de-

vine, je vous connais. Beaucoup de gens dans cette maison vous voient passer comme une ombre sur un mur, et ces gens-là ne font pas plus d'attention à vous qu'à cette ombre; mais il y a longtemps que je vous ai jugée, moi, et s'il me restait quelques doutes, ils sont dissipés depuis la représentation du fameux vaudeville. Quelle ardeur passionnée vous avez mise alors dans un rôle insignifiant! Et lorsque vous avez vu le succès de votre jeu, quel triomphe dans votre regard! C'était l'éruption d'un volcan caché sous la neige. Depuis ce moment-là, je me tiens pour averti.

— Que ne vous chargez-vous, monsieur, d'examiner aussi sur l'anglais?

— Je n'en sais pas trois mots; je me trompe, j'en sais trois, les noms du soleil, de la lune et des étoiles, mais je les écorche sans pitié. Le plus simple serait de supprimer l'examen anglais, si vous y consentiez.

— De grand cœur, pourvu que madame y consente.

Il se remit à fumer son cigare, et après quelques minutes de silence :

— Donnez-moi la main, mademoiselle, et ne faites pas attention à ce que je viens de vous dire. Moi aussi je suis ambitieux; je dois donc comprendre l'ambition chez les autres. Vous êtes étrangère d'ailleurs, vous avez votre

pain à gagner comme moi. Il est bon que vous vous fassiez connaître comme maîtresse d'anglais à Bruxelles, car service d'autrui n'est pas héritage ; vous pouvez vous brouiller un jour avec madame Beck, aspirer à l'indépendance. Soyons amis, et comptez que demain je ferai de mon mieux pour faciliter votre tâche.

L'examen eut lieu ; tout se passa bien ; la distribution des prix se fit le jour suivant et les grandes vacances commencèrent.

Ces vacances, je ne les oublierai jamais ! Le vide s'était fait soudain dans le pensionnat : Madame alla dès le premier jour rejoindre ses enfants à la campagne, sur le bord de la mer ; toutes les sous-maîtresses avaient des parents ou des amis chez qui elles se réfugièrent ; les professeurs quittèrent la ville ; les uns allèrent à Paris ; d'autres aux bains d'Ostende ; M. Paul, zélé catholique, fit un pèlerinage à Rome, pèlerinage rêvé, disait-il, depuis son enfance ; il ne resta absolument à la maison que la maîtresse d'anglais, Goton la cuisinière, et une pauvre petite pensionnaire contrefaite et idiote, que sa belle-mère ne se souciait pas de revoir près d'elle.

En l'absence d'occupations actives, d'un travail continu, mon esprit reperdit son élasticité. Je ne savais, en vérité, comment je ferais pour attendre la fin de ces huit mortelles semaines

d'inaction forcée. L'avenir pour moi n'était qu'un désert sablonneux sans un coin de verdure, sans le plus chétif palmier. Quelle espérance avais-je au monde ? La petite idiote, au moins, ne sentait pas son malheur et son abandon. Je faisais de mon mieux pour la bien nourrir et la tenir chaudement, car elle était singulièrement frileuse. Tout ce qu'elle demandait, c'était à manger et à se chauffer au soleil, ou, en l'absence du soleil, à un grand feu que j'allumais moi-même. Ses facultés à peine ébauchées s'accommodaient à merveille d'une complète inertie ; son cerveau, son cœur, ses yeux, dormaient également, et c'était le paradis pour elle que cette même léthargie dont j'avais horreur comme du néant.

Pendant les trois premières semaines de vacances, le temps fut doux et sec ; dans la quatrième et la cinquième, il devint humide et orageux. Je ne sais pourquoi ce changement de l'atmosphère fit une si cruelle impression sur moi ; la tempête et la pluie auraient dû m'être plus sympathiques que la sérénité de l'air et l'éclat du soleil. Mon système nerveux fut mis à la plus terrible épreuve par le retour du mauvais temps dans cette vaste maison déserte. Je n'accusais pas la Providence ; loin de là, je croyais qu'il entrait dans ses plans que les fautes de l'humanité fussent plus spé-

cialement expiées par ce qu'on pourrait appeler les élus de la souffrance, mais je ne savais pas me résigner à ce lot.

J'éprouvai certain soulagement, lorsqu'une vieille et bonne tante de la petite idiote vint la chercher, pour donner peut-être une leçon à sa marâtre. La pauvre créature était une lourde charge pour moi; je ne pouvais l'emmener hors de la maison ni la quitter un instant; son esprit était noué comme son corps; elle parlait rarement, restait des heures assise, boudant Dieu sait pourquoi et faisant les plus étonnantes grimaces. Je me trouvais plutôt prisonnière avec un animal impossible à apprivoiser qu'avec une créature humaine. Les soins qu'elle exigeait auraient mis une garde-malade et même une sœur de charité à une épreuve difficile.

Après le départ de la petite idiote, je commençai mes promenades hors de la maison. D'abord je ne m'aventurai pas bien loin de la rue des Fossettes, mais arrivée par degrés jusqu'aux portes de la ville, je les franchis. Le cercle de mes excursions s'étendit rapidement le long des larges chaussées, au milieu des champs, des prairies, des bois, des villages, je ne sais où! Je visitai des cimetières catholiques et un cimetière protestant où ma place était peut-être marquée par le destin.

L'idée de la mort me souriait, car je souffrais surtout d'une surabondance de vie qui ne trouvait à s'appliquer à rien. L'air a, dit-on, l'horreur du vide; j'avais celui de l'isolement, mais comment lui échapper? L'amitié semblait aussi hors de ma portée que l'amour; je ne connaissais personne, personne, et quand, après avoir marché tout le jour sous l'aiguillon de ce qu'on pourrait appeler la faim de l'âme, je rentrais avec le clair de lune, je n'étais pas plus avancée qu'à mon départ.

Dans mes courses solitaires, j'ajoutais souvent à mes douleurs en faisant contraster la position des autres avec la mienne. Madame Beck s'était installée avec sa mère, ses enfants et de nombreux amis sans doute, dans un agréable établissement de bains de mer; Zélie de Saint-Pierre à Paris; les autres sous-maîtresses dans leurs familles; Genevra Fanshawe, plus heureuse encore, faisait un voyage d'agrément dans le Midi. De pittoresques scènes se déployaient à ses yeux; le soleil de septembre brillait pour elle sur de fertiles plaines et de riches vignobles; pour elle le clair de lune argentait les contours des montagnes dans l'azur du ciel; tous les bons génies de l'humanité l'entouraient et la couvraient de leurs ailes! Jamais elle ne pouvait être seule, car elle était aimée; or, l'amour unit par un fil

magnétique invisible les cœurs qu'il anime, fût-ce au delà des mers. Trop heureuse Genevra ! combien elle avait raison de dire que je devais l'envier !

Les tempêtes de l'équinoxe avaient commencé, mais je courais toujours la campagne que battait aussi mon esprit. Je finis par attraper tout de bon la fièvre, et pendant neuf lugubres jours de vent et de pluie, il fallut bien rester confinée dans ma chambre, peuplée de fantômes par mon cerveau malade.

La pauvre Goton voulait à toute force faire appeler un médecin ; mais je m'y refusai obstinément et je lui promis d'aller moi-même en consulter un, qui ne serait certainement pas le docteur Jean, dès que je me sentirais capable de sortir.

Un soir, je n'avais pas le délire, mais j'étais encore sous l'impression des rêves affreux que j'avais faits la nuit précédente et dans lesquels la nonne du jardin jouait un rôle ; je m'habillai et je descendis faible et frissonnante ; la solitude et le silence du grand dortoir me devenaient insupportables. Le vent continuait de souffler, la pluie de tomber, mais avec moins de violence ; l'heure du crépuscule semblait même amener une sorte de trêve et le ciel prendre en pitié la terre. Je m'imaginai que je respirerais plus librement, si je sortais

de cette maison où j'étais ensevelie vivante.

Je sortis donc, dans l'intention de gagner un point assez éloigné dans la campagne. Une pareille entreprise, à pareille heure et dans mon état de santé, dénotait assurément une grande exaltation, mais, encore une fois, je n'avais pas le délire, puisque j'avais eu soin de me munir de mon manteau.

Le son des cloches d'une église m'arrêta en chemin; ces cloches semblaient m'appeler; j'entrai. Plus d'une fois, les rites du culte catholique m'avaient émue; la prière est le pain de l'âme; affamée de ce pain, je m'agenouillai comme les autres sur les dalles de pierre. Les vitraux peints de la vieille église gothique, éclairés par les dernières lueurs du jour, donnaient aux ténèbres qui allaient s'épaississant une teinte pourprée; le salut était fini; les cierges allumés dans le chœur étaient éteints, mais la lampe du sanctuaire continuait de veiller, ainsi qu'une autre lampe destinée à éclairer les abords d'un confessionnal. Plusieurs pénitentes attendaient leur tour; placée près d'elles, j'éprouvais un sentiment de calme et de paix tout nouveau. J'observai plusieurs de celles qui sortaient du confessionnal; la sérénité régnait sur leur front; leurs péchés leur étaient pardonnés, leurs douleurs consolées. Une vieille dame, au visage pâle et souf-

dont le tour était venu, me dit à demi-

Passez avant moi ; je ne suis pas prête
:.

éis machinalement, sans savoir pour
lire ce que je faisais ; j'entrai dans le
sionnal ; peut-être y trouverais-je des
ations ?

prêtre ne tourna pas même les yeux vers
l se contenta de pencher la tête et d'ap-
er son oreille de mes lèvres. C'était sans
un digne et saint homme, mais la mis-
u'il remplissait en ce moment avait dû
r pour lui une routine assez fatigante ;
ettait le flegme de l'habitude. J'ignorais
mules de la confession, j'hésitai, je bal-
et je ne trouvai à dire que ces mots :

Mon père... je suis protestante.

rs il me regarda ; ce n'était certainement
prêtre indigène. Il avait la physionomie
française, le front ouvert, le regard ex-
f. Il me demanda, d'un ton bienveillant,
ent je m'adressais à lui, puisque j'étais
tante ?

Je m'adresse à vous, mon père, parce
souffre, parce que faute d'un conseil
l'un mot de consolation, je me sens
r.

Ma fille, est-ce un remords qui vous pèse?

Je le rassurai sur ce point et je lui exposai de mon mieux la situation de mon âme.

Il parut surpris, un peu dérouté.

— Ma fille, implorez la miséricorde de celui qui mesure le vent à la brebis tondue. Dieu nous a dit : « Venez à moi, vous qui souffrez, et je vous consolerai. » Je ne vous repousse donc pas de mon confessionnal, mais vous me prenez au dépourvu. C'est la première fois que se présente à moi un cas semblable. J'ai besoin de me recueillir pour vous donner les meilleurs conseils.

— Mon père, la bonté avec laquelle vous m'avez écoutée est déjà pour moi une grande consolation. Je me sens soulagée d'un lourd fardeau. Dois-je me retirer maintenant?

— Ma fille, me répondit-il d'une voix pleine d'onction et qui partait, j'en suis sûre, d'un cœur compatissant, vous pouvez vous retirer, mais il faut revenir puiser la paix de l'âme à la source de toute paix. Le monde ne saurait satisfaire des natures comme la vôtre par ses plaisirs factices et mensongers; jamais il ne sera pour vous qu'une vallée de larmes. Dieu, qui vient à nous au jour de l'affliction, vous a inspiré lui-même la résolution que vous avez prise aujourd'hui. Hâtez-vous d'entrer dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine. Le protestantisme est une croyance

trop aride et trop froide pour vous; elle ne répond à aucun des instincts de votre nature, ni de la nature humaine en général; elle ne satisfait ni l'imagination, ni le cœur. D'après ce que vous me dites, vous êtes encore souffrante et malade. Revenez me voir dès que votre santé vous le permettra, et comme cette église est vaste et très-froide, comme vous n'êtes pas certaine de m'y trouver, rappelez-vous mon adresse, rue des Mages, 10. On vous la donnera au besoin à la sacristie. Je suis toujours à la maison à dix heures du matin.

Je remerciai le vieux prêtre, et serrant mon manteau autour de moi, je me glissai hors de l'église, l'esprit calme pour le moment; mais à peine dans la rue, les frissons de la fièvre me reprirent.

Je serais peut-être retournée au confessionnal; la pensée d'aller rue des Mages, n° 10, ne me vint pas un seul instant. Quoique née protestante, ma conviction ne tenait pas à des racines si profondes qu'on ne pût les extirper; je me sentais très-accessible à la tendre onction du catholicisme romain, à sa poésie mystique, à l'abnégation sublime qu'il sait parfois inspirer à de nobles âmes au profit de l'humanité tout entière. Il est assez probable que si j'étais allée rue des Mages sous cette première

impression, au lieu de vous faire ici un récit fort hérétique, je compterais, à l'heure qu'il est, les grains d'un rosaire dans une cellule du couvent des Carmélites de Bruxelles. Il y avait du Fénelon dans ce bon vieillard, que je devais revoir encore et dont je garde un souvenir reconnaissant. La Providence le protége !

Le crépuscule avait fait place à la nuit ; tous les réverbères étaient allumés, lorsque je sortis de la sombre église. Il ne pouvait plus être question d'aller respirer le vent piquant d'octobre hors de la ville. La raison revenue avec le calme de la pensée me fit reprendre ce que je croyais être le chemin de la rue des Fossettes ; mais je m'étais engagée dans une partie de la ville que je connaissais mal, au milieu de rues étroites, tortueuses, fort pittoresques de jour par leurs vieilles maisons, fort lugubres le soir par la rareté des lumières. Plus je marchais, plus je me perdais dans ce labyrinthe.

Si la tempête s'était un peu apaisée vers le coucher du soleil, elle se dédommageait amplement depuis la tombée de la nuit. Le courant horizontal d'un vent de nord-ouest chassait la pluie comme l'écume des flots de la mer et criblait à chaque instant de grêlons glacés les malheureux qu'il surprenait dehors. La grêle et la pluie fouettaient mon vi-

sage malgré mon voile qu'emportait le vent; un froid aigu me pénétrait malgré mon manteau. En vain je baissais la tête pour lutter contre l'ouragan, comme autrefois les chevaliers fondaient visière baissée sur l'ennemi; ce n'était pas le courage qui me manquait, mais je me sentais à bout de force. Convaincue enfin que je tournais inutilement sur moi-même j'essayai de gagner un grand édifice qu'à son portail et à son clocher il était aisé de reconnaître pour une des antiques églises de Bruxelles, quand soudain portail et clocher s'enfuirent et disparurent au moment même où je voulais m'asseoir sur les degrés du perron; il me sembla tomber au fond d'un abîme. Je m'évanouis.

XIII

Où était allée mon âme pendant ce long évanouissement? Dans quelles régions inconnues voyagea-t-elle? C'est un secret qu'elle a gardé, sans en dire un mot à la mémoire, sans soulever un coin suffisant du voile pour donner carrière à l'imagination. Peut-être était-elle montée jusqu'au séjour éternel, croyant l'heure du repos venue et sa pénible union avec le corps à jamais dissoute. Un ange, alors, avait dû l'écarter du seuil céleste et la ramener tremblante à sa prison, en lui disant pour la consoler : « Prie et espère. »

Ce ne fut pas sans répugnance et sans lutte

qu'elle y rentra, si j'en juge par ce que je souffris au moment de cette réunion forcée de l'esprit et de la matière. La vue ne me revint d'abord qu'à travers un voile rougeâtre; mon ouïe ne se réveilla qu'au bruit d'un tonnerre qui semblait gronder dans ma pauvre tête, et je ne retrouvai la conscience de mon existence qu'en me sentant en proie à de vagues terreurs. Je ne savais où j'étais, ni parmi quels êtres. Aucun objet n'avait pour moi son identité; un mur n'était pas un mur; une lampe n'était pas une lampe. Des spectres auraient eu tout autant de réalité à mes yeux. Peu à peu, cependant, mes sens et mes facultés reprirent leur équilibre, et le mécanisme de la vie son jeu habituel.

Je compris que je n'étais plus à l'endroit où j'étais tombée, c'est-à-dire près des marches d'un portail d'église. Des murs, des croisées, un plafond m'abritaient de la pluie et de l'orage. On m'avait donc transportée dans une maison. Quelle maison?

Je ne pouvais naturellement penser qu'au pensionnat de la rue des Fossettes, et je tâchais de reconnaître, en rêvant encore à moitié, où l'on m'avait mise. Était-ce dans le grand dortoir ou dans l'un des petits? Aucun des meubles que j'entrevoyais ne semblait leur appartenir. La ligne de lits vides et la longue

rangée de fenêtres manquaient également. M'aurait-on, par hasard, couchée dans la chambre de madame Beck? Par degrés mon œil distingua un fauteuil en damas bleu; d'autres siéges recouverts de même m'apparurent successivement, et finalement je me trouvai dans un fort joli salon. Un feu de bois luisait dans la cheminée; un tapis d'un brun jaunâtre était relevé par des arabesques d'un bleu vif; de légères guirlandes de myosotis azurés serpentaient sur les murs au milieu de myriades de feuilles dorées comme en automne. Un miroir richement encadré remplissait l'intervalle des deux croisées, garnies d'amples rideaux du même damas bleu. Ce miroir m'apprit que je n'étais pas couchée dans un lit, mais sur un sofa. J'avais l'air d'un spectre; mes yeux paraissaient beaucoup plus grands et plus enfoncés dans leurs orbites, mes cheveux beaucoup plus noirs que d'habitude par le contraste de mon pâle visage. D'après l'ameublement et la position des croisées, des portes, de la cheminée, j'étais décidément dans une maison inconnue.

Il n'en était pas moins certain que je n'avais pas encore recouvré tout à fait l'usage de mes sens; car, en regardant le grand fauteuil bleu, il me fit l'effet d'un objet familier. Je crus de même reconnaître, pour les avoir vus déjà, un

tapis de table bleu, avec une bordure de feuilles jaunes, comme celle de la tapisserie, et surtout deux tabourets de pied et une petite chaise d'ébène sculptée, dont le siége et le dos étaient couverts, comme les tabourets, de fleurs brillantes brodées sur un fond sombre.

Surprise de retrouver tous ces objets dans ma mémoire des anciens jours, je continuai d'explorer le petit salon. Partout le temps jadis y souriait à ma pensée émue. Au-dessus de la cheminée se trouvaient deux pastels ovales que je savais par cœur : c'étaient des portraits de femme ; bien des fois j'avais compté les perles enlacées à l'élégant édifice de leurs cheveux poudrés. Le ruban de velours noir qui entourait leur cou de cygne, leurs collerettes et leurs manchettes de dentelles, m'étaient aussi connus que les objets de ma propre toilette. La cheminée même était ornée de deux potiches chinoises et de petites tasses de porcelaine du Japon, aussi minces qu'une écaille d'œuf, aussi polies que l'émail. Au milieu s'élevait un petit groupe classique en albâtre, placé sous un globe de verre. Je reconnaissais toutes les particularités, tous les petits défauts, même les fêlures de ces objets ; mais ce qui porta le comble à mon étonnement, ce furent deux écrans couverts de dessins au crayon, aussi finis que des gravures en taille-douce.

Ces dessins-là, ces mêmes yeux que je n'en pouvais croire, en avaient suivi chaque trait, chaque touche, jusqu'à leur patient achèvement par une timide main d'écolière. Les longs doigts amaigris qui tenaient en ce moment les écrans tenaient alors le crayon.

Où donc étais-je? Non-seulement en quel lieu du monde, mais en quelle année de l'ère chrétienne? Tous ces objets ne me parlaient pas seulement d'une autre contrée, mais d'un autre temps? Depuis dix longues années, au moins, je leur avais dit adieu. Où donc étais-je?

Une figure, une forme humaine, peu en harmonie avec tout ce qui m'entourait, compliqua l'énigme en se remuant, en se levant et en s'approchant de moi. Jusqu'ici je ne l'avais pas remarquée dans le coin où elle était assise. C'était une servante, coiffée du bonnet indigène et vêtue d'une robe de calicot imprimé. Elle ne parlait ni l'anglais ni le français, et comme je ne comprenais pas un mot de flamand, impossible de tirer d'elle aucun éclaircissement sur la situation. En revanche, elle me prodigua ses soins; elle baigna mes tempes et mon front d'une eau fraîche et parfumée; elle arrangea les coussins sur lesquels je m'appuyais, et après m'avoir fait signe de ne pas parler et de rester en repos, elle se remit à tricoter près du sofa.

Où donc étais-je? Je me rappelai l'histoire de Bedreddin Hassan, enlevé dans son sommeil et transporté du Caire aux portes de Damas. Un génie avait-il abaissé ses sombres ailes, au milieu de l'ouragan, jusqu'aux degrés de l'église, et m'avait-il transportée, comme dans le conte oriental, au delà de la mer, près d'un calme et doux foyer de la vieille Angleterre? Oh! non, ce foyer-là s'était depuis longtemps éteint! Ses dieux lares avaient émigré je ne sais où.

De temps en temps, la servante levait les yeux pour me regarder. Me trouvant sans doute l'air fort agité, elle laissa là son tricot, s'approcha d'un petit guéridon, remplit un verre d'eau, y versa quelques gouttes d'une petite fiole et s'approcha de moi le verre à la main. J'avalai passivement le breuvage teint en noir qu'elle m'offrait. Était-ce un mystérieux élixir ou une simple potion calmante? Mes tempes battirent plus lentement; les ondulations de mon sang s'apaisèrent; mes membres endoloris, mes muscles et mes nerfs s'endormirent, pour ainsi dire, avant moi. J'avais perdu le désir en même temps que la faculté de me remuer : ce n'était donc pas une privation pour moi. La servante, attentive, plaça un écran entre la lampe et mes yeux. Je la vis se lever pour le faire; mais je ne la vis pas re-

tourner à sa place. Entre ces deux actes, je m'étais endormie.

Quand je me réveillai, tout avait changé d'aspect. Le grand jour m'entourait, non pas la chaude et éclatante lumière de l'été, mais la lueur plombée d'un jour orageux d'automne. Cette fois, je me crus bien certaine d'être dans le pensionnat. La pluie battait les vitres; les arbres gémissaient agités par le vent; il y avait donc un jardin devant l'habitation? J'éprouvais mes émotions accoutumées de froid, de solitude; je voyais les objets à travers la même blancheur; car les rideaux de percale blanche d'un lit à la française m'entouraient aussi.

Je soulevai ces rideaux pour regarder, et mon œil, qui s'attendait à voir un long dortoir blanchi à la chaux, se ferma presque de surprise, en rencontrant les murs tapissés de vert d'une petite chambre à coucher; au lieu de cinq grandes croisées nues, une seule fenêtre garnie de jolies draperies de mousseline; au lieu d'une douzaine de petites tables en bois peint, portant chacune un bassin et leur aiguière pour se laver, une jolie toilette parée, comme une femme pour un bal, d'un tissu blanc de mousseline claire sur un dessous rose. Le miroir était magnifiquement encadré. Je remarquai également une pelote bordée de

dentelle. Cette toilette, avec une petite dormeuse recouverte d'une enveloppe verte et blanche, et un lavabo avec une tablette de marbre blanc, garni de ses ustensiles en porcelaine d'un vert pâle, meublaient très-élégamment la petite chambre.

Je me hâtai de refermer mes rideaux, car j'avais peur. Peur de quoi? Peur d'être l'objet d'une hallucination, peur de prendre pour des réalités matérielles des rêves de malade, des spectres du passé. Je reconnaissais trop bien l'étoffe blanche et verte dont la petite dormeuse était garnie, le cadre en bois d'ébène sculpté, représentant une guirlande de feuillage qui entourait le miroir. Toute cette porcelaine verte ne m'était pas moins connue. Le coin écorné de la tablette du lavabo constatait encore mieux son identité.

Olney! Olney! mes quinze ans! Je vous voyais réapparaître dans ce miroir vraiment magique. Cette pelote de satin cramoisi, brodée d'un cercle de perles d'or et garnie de dentelle, j'avais les mêmes droits à revendiquer sur elle que sur les deux écrans : c'était mon ouvrage. Je m'élançai hors du lit; je pris la pelote dans mes mains pour mieux l'examiner; j'y retrouvai le chiffre L. L. G. en perles d'or, entouré d'une guirlande brodée avec du satin blanc : c'étaient les initiales du

nom de ma marraine, Louisa-Lucy Graham.

Suis-je donc en Angleterre? Suis-je donc à Olney? Je levai la persienne, et je m'attendais à voir la paisible rue, les vieilles et riantes maisons, le pavé si propre de Sainte-Anne-Street; au bout de la pittoresque rue, les tours de l'ancien monastère converti en église protestante; et si tout cela n'était qu'une illusion, une boueuse rue de Bruxelles, ou un fangeux jardin, vu le temps qu'il faisait, allait certainement s'offrir à moi.

J'aperçus, au contraire, au delà d'un treillis couvert de feuillage jauni que le vent n'avait pas encore arraché, une pelouse formant terrasse, au pied de laquelle s'élevaient des arbres de haute futaie tels que je n'en avais pas vu depuis longtemps. Ces arbres se balançaient au souffle d'un vent d'octobre et je pouvais distinguer entre leurs troncs une longue avenue où les feuilles desséchées s'amoncelaient et tourbillonnaient au gré du même vent. Au delà le paysage m'était caché par les grands hêtres.

Je regagnai mon lit; mais dans la petite alcôve même, mes yeux, que je détournais à dessein de la chambre, s'arrêtèrent sur un portrait peint à l'aquarelle et représentant un jeune homme de quinze à seize ans, frais comme une rose, et dont les beaux cheveux, d'un blond vif, semblaient dorés par le soleil.

Comment ne pas reconnaître ces traits nobles et expressifs, ce sourire heureux, légèrement empreint d'ironie? C'était bien lui, l'enfant aux cheveux d'or, parvenu à l'adolescence. Je ne pus retenir un cri de surprise.

— John Graham!

— Qui appelle Graham? répondit une voix trop sonore pour être une voix de l'autre monde, et pourtant c'était encore un fantôme du passé qui se dressait au chevet de mon lit; c'était ma marraine.

J'étouffai un second cri d'étonnement. M'appartenait-il de prendre l'initiative d'une reconnaissance, si ma marraine ne me reconnaissait pas?

— Où suis-je donc, madame? lui demandai-je.

— En lieu sûr, mon enfant; tranquillisez-vous. Vous paraissez bien agitée, ce matin.

— Vous parlez l'anglais, madame.

— Assurément, me répondit-elle, sans cela, je courrais grand risque de rester muette après l'échange de quelques mots. Et vous, mon enfant, il ne faut pas vous demander si vous êtes Anglaise, cela se voit assez à vos traits. Mon fils, d'ailleurs, vous a reconnue tout de suite pour une personne attachée au pensionnat de madame Beck, en qualité de maîtresse d'anglais.

— Merci mille fois de votre hospitalité, madame; mais comment suis-je ici?

— Mon fils s'est réservé de vous dire cela. Vous êtes encore trop faible pour beaucoup causer; mais il m'a permis de vous donner à déjeuner dès que la fièvre vous aurait quittée, si vous vous sentiez de l'appétit.

J'acceptai de grand cœur une tasse de thé et une rôtie, dont ma marraine, car je ne pouvais plus douter que ce fût elle en chair et en os, ne me laissa manger que la moitié. Ce léger déjeuner ranima mes forces et me fit patienter jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, moment où la servante m'apporta un bouillon et un biscuit.

Lorsque la nuit commença à descendre, je me sentis fatiguée de mon lit et triste de mon isolement dans cette petite chambre; la servante, ne parlant que le flamand, ne pouvait être une compagne pour moi. La pluie tombait par torrents; le vent sifflait. J'éprouvais le besoin de m'asseoir au foyer de cette maison hospitalière, et le désir bien naturel de revoir le fils de ma marraine. N'était-ce pas, d'un autre côté, manquer aux convenances que de prendre les devants sur l'invitation qui me serait sans doute faite, mais quand? Dans l'incertitude je m'habillai, et j'avais à peine achevé ma modeste toilette, que ma marraine reparut.

Enchantée de me voir en si bonnes dispositions, elle me donna le bras pour descendre au salon bleu où conduisait un escalier garni d'un moelleux tapis : tout offrait dans la maison l'aspect du confort domestique; un bon feu étincelait dans la grille de la cheminée; la lampe répandait une clarté d'ambre; le thé couvrait déjà la table, un thé anglais complet. Je reconnus l'urne d'argent, d'antique façon, la théière massive du même métal, les tasses de porcelaine d'une transparence chinoise avec des arabesques rouge et or, et un petit gâteau de forme particulière, qui figurait toujours sur la table à thé à Olney, se trouvait ce soir-là devant la place vide, comme au temps jadis devant Graham qui l'aimait beaucoup.

— Asseyez-vous là sur le sofa, me dit ma conductrice qui m'avait vue chanceler un peu en approchant du foyer.

J'étais encore si faible et je me sentais si émue! Elle voulait me faire asseoir sur le sofa presque en face du feu, mais la réverbération du foyer était trop vive. Je préférai me cacher dans un coin d'ombre, comme autrefois la petite Polly, et ma marraine me laissa faire comme elle, car elle avait toujours eu pour principe de ne gêner personne sous prétexte de courtoisie. En attendant son fils, elle prit un journal. J'observais à loisir ses traits; mistress

Graham devait avoir alors cinquante ans au moins, mais ce n'était pas pour elle l'âge des ruines. Au déclin de l'automne elle était presque aussi verte qu'en son printemps, et l'hiver même promettait de respecter au moins les traces de sa beauté, faveur qu'il accorde si rarement aux femmes. Quant à son caractère, il semblait toujours aussi égal, aussi calme en général, quoique vif, impatient par intervalles.

Tout en lisant, elle épiait le son de la sonnette, qui tardait à sonner. Mistress Graham n'était pas femme à avouer ses inquiétudes; mais la pluie continuant de tomber, le vent de souffler, il était évident pour moi que le cœur de ma marraine était ailleurs.

— Dix minutes en retard, dit-elle en regardant à sa montre et sans ajouter d'autres réflexions.

L'instant d'après ses yeux se détournèrent de son journal et sa tête s'inclina légèrement dans la direction de la porte. Bientôt mon oreille, moins exercée, perçut aussi le son d'une grille de fer refermée et de pas rapides sur du gravier. Enfin la sonnette retentit : Graham était de retour.

— C'est donc vous, Graham? lui dit-elle en dissimulant mal un sourire de vive satisfaction.

— Et qui donc serait-ce, ma mère? répondit

le fils peu ponctuel, en se laissant tomber dans le grand fauteuil de damas bleu que sa mère venait de quitter pour le lui laisser.

— Ne mériteriez-vous pas du thé froid pour rentrer si tard?

— Je ne sais ce que je mérite, mais l'urne n'a jamais chanté plus gaiement. Vous ne me punirez pas ce soir encore.

— Mettez-vous à table, grand paresseux, au lieu de vous prélasser dans le fauteuil de la vieille dame.

— Rappelez à la reine d'Angleterre que qui quitte sa place la perd, disait le cardinal Mazarin, répondit Graham. Je trouve le trône vide, et je m'y installe; vous ne pouvez m'accuser d'être un usurpateur. Sommez-moi d'ailleurs de déguerpir, je ne me ferai pas tirer l'oreille, trop heureux de reconnaître la vieille dame pour ma légitime souveraine. Mais comment va notre malade?

— La malade va si bien, grâce peut-être à l'absence prolongée du médecin, reprit ma marraine, qu'elle peut vous donner elle-même des nouvelles de sa santé.

Ainsi invitée à paraître, je sortis de mon coin. Graham se leva, d'un air plein de courtoisie, pour venir à moi.

— Il ne faut pas vous demander si vous vous trouvez mieux, miss Lucy.

— Beaucoup mieux, docteur Jean, lui répondis-je.

L'identité du docteur et de Graham ne pouvait plus guère me surprendre. Je m'attendais à voir le docteur Jean; j'avais reconnu son pas. Si quelque chose m'étonnait désormais, c'était que mes vagues réminiscences n'eussent pas amené cette découverte dès les premiers jours où je l'avais vu chez madame Beck. Ce nom de docteur Jean m'avait complétement déroutée; je n'avais pas plus songé à retrouver Graham sous ce titre, qu'il n'avait deviné la filleule de sa mère dans la maîtresse d'anglais, désignée d'habitude sous le nom de miss tout court ou sous celui de miss Lucy; jamais on n'y joignait mon nom de famille. Provisoirement je gardai mon incognito comme filleule de sa mère. Me réclamer du passé, n'était-ce pas me croire des titres à leur hospitalité, à leurs services?

Pendant le thé, le docteur Jean se montra plein de bienveillance, comme il était dans sa nature de l'être. Le thé fini, il arrangea les coussins dans un coin du sofa et m'obligea de m'y établir. Ils se rapprochèrent aussi du feu, sa mère et lui, et je remarquai que l'œil de celle-ci restait depuis quelques minutes fixé sur moi avec une expression toute particulière.

— Quelle étrange ressemblance ! dit-elle enfin. Ne l'avez-vous pas remarquée, Graham ?

— Remarqué quoi ? Quels yeux vous faites, maman ! on vous prendrait pour une voyante en extase.

— Dites-moi, répondit mistress Graham, à qui cette jeune dame vous fait penser ? De profil surtout, c'est frappant !

— En vérité, maman, je cherche en vain.

— Comment, depuis que vous êtes le médecin en pied de la rue des Fossettes, ne m'avez-vous rien dit de cette ressemblance ?

Graham ouvrait à son tour de grands yeux, mais la pauvre Lucy Morton n'avait apparemment laissé aucune trace dans sa mémoire. Il en coûtait un peu à mon amour-propre de lui voir chercher si longtemps le mot d'une énigme dont j'étais l'objet.

— Le docteur Jean, fis-je observer, a eu tant à penser et à faire depuis nos adieux de la rue Sainte-Anne, à Olney, qu'il était à cent lieues sans doute de reconnaître Lucy Morton dans la maîtresse d'anglais du pensionnat de madame Beck.

— Lucy Morton ! Oui, c'est bien elle ! s'écria mistress Graham en se levant pour m'embrasser.

Là s'arrêta cette petite scène de reconnais-

sance. Ma marraine n'était pas généralement prodigue de démonstrations.

— Ma seule excuse, dit Graham, pour ne pas vous avoir reconnue plus tôt, miss Lucy Morton, est la même absence de mémoire de votre côté; mais comment auriez-vous retrouvé l'écolier turbulent et tapageur dans le grave docteur ?

— Oh ! malgré cette gravité, la physionomie du docteur Jean avait réveillé mes souvenirs; mais ce nom de baptême traduit en français et devenu un nom propre m'empêchait d'arriver à une certitude.

Mistress Graham coupa court à nos excuses réciproques pour me faire vingt questions. Je lui racontai l'histoire entière de mes tribulations depuis le jour où je l'avais vue pour la dernière fois. Graham prêta une oreille attentive à ce récit. A leur tour ils me racontèrent leurs épreuves; ils avaient eu à lutter également contre des revers; mais ma marraine, femme d'une forte trempe elle-même, avait trouvé dans son fils un solide champion. John Graham était né sous une heureuse étoile. Après avoir fait d'excellentes études médicales à Édimbourg, études complétées à Paris, il était venu se fixer avec sa mère à Bruxelles. Plusieurs cures heureuses, son extérieur imposant, sa physionomie pleine à la fois d'amé-

nité et de dignité, de bonté et d'intelligence, l'avaient bientôt mis en vogue parmi les résidents anglais, et il avait fini par se faire une brillante clientèle. Depuis trois mois, mistress Graham était établie dans une maison de campagne située à une demi-lieue seulement de la capitale. L'air de Bruxelles même ne convenait pas, à ce qu'il paraît, à ma marraine, malgré la florissante santé dont elle paraissait jouir encore. Elle avait fait venir d'Angleterre une partie de son ancien mobilier d'Olney. De là mon étonnement à la vue de tous ces objets très-réels, fauteuils, miroirs, écrans, urne à thé, théière, porcelaine chinoise, japonaise et anglaise, que j'avais pris pour des fantômes chacun en leur espèce.

— Mais voici pour miss Lucy Morton l'heure de se retirer, dit Graham; demain le docteur Jean lui fera subir un autre interrogatoire sur les causes du déclin de sa santé. En faisant même la part de la fièvre qui la tient depuis plusieurs jours, votre filleule, ma chère mère, est singulièrement changée depuis le mois de juillet, époque où je l'ai vue jouer le rôle d'un petit-maître dans un vaudeville français avec un entrain remarquable.

— Et je demanderai à mon tour au docteur Jean, par quel coup du ciel j'ai trouvé un asile sous ce toit hospitalier.

— Dormez d'abord en paix, mon enfant, reprit mistress Graham, nous vous conterons cela demain.

En paix! oui, j'étais bien heureuse d'avoir retrouvé d'anciens amis; mais la froide raison me disait de ne pas m'exagérer ce retour de fortune et de contenir l'élan de mon cœur. Je priai ce soir-là avec ferveur; je demandai à Dieu, qui m'avait soutenue dans l'adversité, de m'inspirer la modération dans le contentement. Une source inespérée venait de jaillir pour moi d'un sol étranger jusqu'alors aride; je pouvais y étancher ma soif, mais il ne fallait pas que mon imagination transformât un limpide cristal en philtre enivrant.

Je fus assez matinale le lendemain; au moment où je m'habillais, mistress Graham entra et me demanda si j'étais folle. Ma marraine avait une de ces volontés brusques sans violence, énergiques sans tyrannie, auxquelles ne résiste pas qui veut. Son fils avait parfois ce talent; je ne l'avais jamais eu. En deux minutes, je me trouvai de nouveau captive dans mon lit.

— Vous ne bougerez pas de votre chambre avant ce soir; entendez-vous bien, Lucy? Mon fils m'a laissé les ordres les plus rigoureux à cet égard; j'exécute ma consigne. Dans un instant je vais vous apporter à déjeuner.

Elle revint en effet elle-même avec le déjeuner, qu'elle disposa sur un guéridon ; puis elle s'assit au pied de mon lit.

— Je passerais de grand cœur la journée près de vous, me dit-elle, et j'apporterais ici mon ouvrage, si Graham ne me l'avait également défendu : « Surtout ne faites pas trop causer votre filleule, maman. Elle a besoin du plus grand repos, car je la crois menacée d'une fièvre nerveuse. » Je vous dis cela pour votre gouverne, ma chère Lucy. Adieu donc, jusqu'à ce soir.

La journée me parut longue, mais je la passai dans un état de somnolence assez doux. Ma petite chambre me faisait l'effet d'une grotte située au bord de la mer. Tout y était blanc ou vert, couleur de l'écume des flots ou de celle des vagues profondes. Les ornements de la bordure de la tapisserie avaient la forme de certains coquillages, et les sculptures des angles du plafond représentaient, je crois, des dauphins ; on pouvait prendre pour du corail la pelote de satin rouge qui tranchait seule sur le blanc et le vert. Une sirène avait pu se mirer dans cette glace aux reflets d'aigue-marine. Lorsque je fermais tout à fait les yeux, je croyais entendre le bruit des flots expirant contre des rochers, mêlé aux murmures du vent qui continuait de balayer les

feuilles et de se briser contre la façade de la maison.

La nuit vint; Marthe, la servante, apporta de la lumière et m'aida à m'habiller. Descendue au salon, j'y trouvai le docteur Jean, qui avait fini ce jour-là ses visites de meilleure heure. Debout près d'une croisée, il s'obstinait à lire le fin caractère d'un journal aux dernières lueurs du jour. Le feu était allumé, mais on n'avait encore rien préparé pour le thé.

Ma marraine, à ce qu'il paraît, avait été au grand air toute la journée. En ce moment, elle faisait un petit somme dans son large fauteuil. Graham vint droit à moi, et, de peur d'éveiller sa mère, il abaissa encore le ton habituel de sa voix naturellement douce.

— Commencez-vous à vous faire à notre vie de château? me dit-il en souriant. Car c'est un château que nous habitons, ou, si vous l'aimez mieux, un manoir rural : ce titre sera plus modeste. Manoir ou château, la grande pelouse qui descend de la façade à l'avenue lui a fait donner le nom de Terrasse. L'édifice, construit dans un vieux style, ferait assez bel effet vu de la chaussée, si ces grands hêtres ne le masquaient complétement. La lune vient de se lever comme vous, miss Lucy; n'est-ce pas qu'elle est belle à travers ces arbres dépouillés de feuillage?

Graham accompagna cette réflexion d'un soupir mal étouffé, dont je savais fort bien l'adresse.

— La lune n'est-elle pas toujours belle, docteur Jean ?

— Elle a ses éclipses, miss Lucy, reprit-il en souriant et d'un ton empreint d'ironie, car le rôle sentimental et platonique d'admirateur de la lune ne lui allait guère.

D'ailleurs, la reine des nuits n'était pas sa reine, pour parler le langage de miss Genevra Fanshawe. Il lui tardait visiblement de m'entretenir de l'unique dame de ses pensées, et j'aurais fait acte de charité en lui épargnant l'embarras de commencer. Il m'eût suffi de prononcer le nom de l'idole pour voir couler de source les litanies de l'amour. Ma phrase d'ouverture était déjà trouvée; mes lèvres s'ouvraient pour la lui dire, lorsqu'il renversa tous mes plans en abordant un autre thème.

— La première chose que j'aie faite ce matin, me dit-il, remettant son amour en poche pour le moment, et laissant la lune monter solitaire dans un ciel sans nuages, a été d'aller rue des Fossettes, pour rassurer la cuisinière et l'avertir que vous étiez tombée en bonnes mains. Croiriez-vous qu'elle ne s'était pas encore aperçue de votre absence? Elle vous supposait toujours couchée dans le grand

dortoir et se proposait de vous porter de la tisane quand son ouvrage serait fini. Votre Goton, n'est-ce pas Goton que vous l'appelez? est une curieuse garde-malade.

— Ce n'est pas la faute de la pauvre Goton, docteur Jean ; j'ai tant de fois refusé ses bons offices, non-seulement ses tisanes, mais ses côtelettes de mouton, bien préférables, à l'entendre, qu'elle a fini par se lasser de ses inutiles voyages au grand dortoir.

— Comment se fait-il que madame Beck ne vous ait pas emmenée avec elle? Comment vous a-t-elle condamnée à cet emprisonnement solitaire, dans une maison surtout où il revient des esprits? Mais vous n'y croyez pas!

— Peut-être.

— Est-ce depuis que vous êtes devenue catholique, en attendant de devenir nonne, comme celle qui revient là-bas?

— Catholique, moi! docteur Jean, qui a pu vous donner cette idée?

— La manière dont vous m'avez été consignée.

— Consignée! m'écriai-je fort étonnée; mais vous ne m'avez pas encore dit comment je me suis trouvée placée sous votre protection.

— Ma foi, c'est une assez singulière petite histoire. J'avais passé toute la journée près

d'une personne en très-grand danger et dont la maladie se rencontre rarement dans l'exercice de la profession. Je n'ai vu, pour ma part, qu'un cas semblable, à Paris, dans un hôpital, et le sujet... Mais cela ne vous intéresse pas. Les douleurs du patient avaient fini par se calmer un peu ; le péril s'était éloigné ; je me permis de regagner la maison. Mon plus court chemin était de prendre par la basse ville, et comme il faisait nuit noire, beaucoup de vent, sans oublier la pluie, je pris le plus court chemin. En passant près d'une vieille église qui dépend d'une communauté de béguines, je vis, à la clarté de la lampe allumée sous le portail, un vieux prêtre, agenouillé près d'une femme évanouie, qu'il essayait de soutenir dans ses bras. Je reconnus tout de suite ce vieux prêtre pour l'avoir rencontré maintes fois au lit des malades, riches ou pauvres, mais plus souvent au chevet des pauvres. C'est un digne vieillard ; je le crois Français d'origine au moins, et de beaucoup supérieur à la majorité des membres du clergé belge, sous le triple rapport de l'intelligence, de l'instruction et du dévouement.

— C'est une de vos compatriotes, me dit-il, sauvez-la, docteur, s'il en est encore temps, car elle ne donne pas signe de vie...

— Cette compatriote, poursuivit Graham,

faut-il vous dire que c'était la maîtresse d'anglais du pensionnat de madame Beck? Le bon prêtre m'informa ensuite que vous vous étiez présentée, dans la même soirée, à son confessionnal, où vous lui aviez paru avoir l'imagination frappée par quelque grande catastrophe, ou surexcitée par de violentes souffrances. L'égarement de vos traits, joint à ce que vous lui aviez dit...

— Ce que je lui avais dit! En vérité, je ne me rappelle rien.

— Ah! rassurez-vous. Tout ce que vous avez pu lui dire reste sous le sceau de la confession. Vos confidences, en résumé, n'avaient eu rien de bien terrible, à en juger par la bienveillance dont le vieux prêtre était animé pour vous. Vous voyant dans une si grande exaltation, il avait cru de son devoir de vous suivre, jusqu'à ce que vous rentriez sous quelque abri. Peut-être n'était-il pas fâché de savoir qui vous pouviez être; mais la curiosité seule ne lui eût pas fait braver les intempéries de l'air; c'est par pure charité qu'il aura agi, et dans le secret espoir de ramener un jour la brebis égarée au bercail, espoir justifié par une première visite à son confessionnal.

— Ne riez pas, docteur Jean, d'un pauvre cerveau malade et d'une âme en peine. J'avais besoin de consolation; j'en ai trouvé dans les

paroles pleines d'onction du père Silas ; je n'ai pas oublié son nom, je ne l'oublierai pas : mais je vous prie de lui taire le mien. Il voudrait entreprendre ma conversion et il se donnerait en vain beaucoup de peine. Née protestante, je mourrai protestante; mais si jamais je devenais riche, j'enverrais au moins au père Silas de l'argent pour ses pauvres.

— Ah! voilà la châtelaine de la Terrasse qui s'éveille! s'écria Graham. Avez-vous fait de beaux rêves, chère maman? Quelles nouvelles nous apportez-vous du royaume des Fées? En vous voyant dormir de ce sommeil léger, aérien, je pensais à la Titania de notre vieux Shakspeare.

— Taisez-vous donc! Vous me feriez penser à Bottom.

— Miss Lucy, comment trouvez-vous la repartie? Malavisé qui plaisante maman!

— Ne trouvez-vous pas, Lucy, me dit à son tour ma marraine, que si Graham ne ressemble pas précisément au Bottom d'*Une Nuit d'été*, il commence à tourner au John Bull? Vous avez déjà le même prénom, mon cher fils ; prenez-y garde et surtout ne prenez pas du ventre. Vous rappelez-vous le temps, Lucy, où il était mince comme une guêpe? Maintenant ne le prendrait-on pas pour un capitaine de grosse cavalerie?

Cette seconde soirée se passa aussi agréablement que la première, plus agréablement même. Il y avait déjà plus de liberté, plus d'intimité dans l'échange de nos pensées à tous les trois, sauf la question réservée de miss Genevra. Aucune larme ne mouilla mes yeux, comme la veille, pendant mes prières, et je m'acheminai vers le royaume des rêves, par un sentier bordé de pensées aussi fraîches, aussi riantes que les fleurs de mai.

XVI

Pendant les premiers jours de ma résidence à la Terrasse, Graham ne pouvait prendre un siége à côté de moi, ni, dans ses fréquentes promenades en long et en large dans l'appartement, s'approcher de l'endroit où je me trouvais, sans me faire penser aussitôt, pour peu qu'il eût l'air grave, à miss Genevra Fanshawe, et sans que je m'attendisse à voir ce nom sortir de ses lèvres ; ma patience était sous les armes, et ma sympathie se promettait de répandre pour lui les trésors de sa corne d'abondance. Tout se borna à deux ou trois

entretiens fort courts : ce furent presque des monologues.

— Votre amie, me dit-il un jour pour entrer en matière, consacre ses vacances à un voyage d'agrément?

Mon amie! Cette désignation chatouilla peu agréablement mon oreille : mais, pour ne pas le contrarier, je me bornai à faire l'étonnée et à lui demander de quelle amie il voulait parler.

— Je vous félicite d'en avoir plusieurs, reprit-il; mais, naturellement, je veux parler d'elle.

— Ah!

— Miss Genevra Fanshawe, poursuivit-il, n'est-elle pas partie avec les Cholmondeley pour le midi de la France?

— En effet.

— Vous êtes sans doute en correspondance?

— Mon Dieu, non; je vous dirai même que je n'ai pas songé à réclamer ce privilége.

— Vous avez au moins vu de ses lettres?

— Oui, plusieurs qu'elle écrivait à son oncle.

— Son style doit avoir un tour spirituel et naïf à la fois; car c'est du style épistolaire surtout qu'on peut dire ce que Buffon disait du style en général : « C'est tout l'homme, c'est toute la femme. » Quel esprit étincelant que

celui de votre jeune amie, et quelle adorable simplicité d'âme ! Lui connaissez-vous un défaut ?

Je demeurai muette. A quoi bon montrer des taches dans son soleil?

— Peut-être est-elle un peu légère? ajouta-t-il ; le faux brillant du monde l'éblouit ; les Cholmondeley me paraissent être pour elle une assez mauvaise connaissance. Ce sont des gens vaniteux et superficiels. Miss Genevra, au fond du cœur, vous estime bien plus qu'eux.

Même mutisme de mon côté.

— Elle vous reviendra, poursuivit le docteur Jean ; je voudrais pouvoir en dire autant pour ce qui me concerne ; mais le petit-maître que vous avez dû voir chez madame Beck, le soir de la fête, lui plaît mieux que moi. Vous ne dites pas non?

— Ni non, ni oui, répondis-je. Miss Genevra ne m'a pas mise dans le secret de sa pensée. Si vous me demandiez mon avis, je vous dirais : Docteur Jean, vous vous faites injure en vous comparant à ce pantin, mû par des ficelles; mais l'amour est aveugle, et miss Genevra Fanshawe peut le voir, comme vous la voyez elle-même, avec d'autres yeux que les miens.

Mon séjour à la Terrasse se prolongea d'une

quinzaine au delà du terme des vacances. Graham ayant un jour déclaré que miss Lucy Morton n'était pas assez bien pour reprendre ses fonctions au pensionnat, ma marraine se fit immédiatement conduire rue des Fossettes, demanda une audience à la directrice, et en obtint plus que je ne désirais, c'est-à-dire, outre la prolongation d'absence, la promesse d'une visite de madame Beck.

Madame arriva, en effet, un jour en fiacre à la Terrasse; elle n'était pas fâchée, je suppose, de connaître la demeure du docteur Jean. L'agrément du site et l'élégance intérieure parurent la surprendre beaucoup; elle fit le plus pompeux éloge de tout ce qu'elle voyait; le salon bleu fut proclamé par elle « une magnifique pièce. » Elle me félicita hautement d'avoir des amis si aimables, si respectables; elle me tourna un assez joli compliment pour moi-même, et, le docteur Jean venant à paraître, elle ouvrit un véritable feu d'exclamations et de félicitations sur le beau *château*, sur la vénérable *châtelaine*, et sur la brillante santé du docteur, dont le visage épanoui s'animait encore du sourire affable et spirituel avec lequel il écoutait d'ordinaire les amplifications de madame. Par politesse et pour lui faire quelques questions relatives au pensionnat, je la suivis jusqu'au fiacre. Lorsqu'elle fut assise

et la portière refermée, quel changement subit! Le sourire et l'enjouement avaient disparu; madame, plus grave et plus sévère qu'un juge sur son siége, avait repris le masque de pierre que je lui avais vu dans ses rondes nocturnes. Étrange petite femme, dont l'embonpoint fleuri annonçait si peu la duplicité!

A mon tour, je complimentai le docteur Jean sur le vif intérêt que madame prenait à sa santé. Il en rit du meilleur cœur et se mit à imiter la volubilité comique de son débit. Graham avait la veine humoristique; c'était le plus amusant compagnon du monde, quand il ne pensait pas à miss Genevra Fanshawe.

Il existe des natures expansives, affectueuses et bienfaisantes, dont l'influence sur les esprits souffrants peut être comparée à celle d'un doux soleil sur les valétudinaires. Graham et sa mère étaient certainement deux de ces natures-là; ils aimaient à faire le bien comme tant d'autres aiment à faire le mal, et ils le faisaient par instinct, sans embarras, sans en avoir presque la conscience, tant les moyens d'être agréable s'offraient spontanément à eux. Les nombreuses occupations du docteur Jean ne l'empêchaient pas d'être le plus souvent de nos petites excursions. Je ne sais comment il faisait; mais, sans négliger en rien sa clientèle et par une excellente distribution de son

temps, il se ménageait toujours quelques instants de liberté. Jamais je ne l'ai vu succombant à la fatigue, ni même harassé jusqu'à la mauvaise humeur et à l'irritation des nerfs. Tout ce qu'il faisait, il le faisait avec la bonne grâce et l'aisance que donne l'intime conviction d'une force supérieure à la tâche entreprise. Jamais constitution plus robuste, il est vrai, ne fut au service d'une intelligence plus ferme, à part toujours sa passion malencontreuse pour miss Genevra Fanshawe. Dans cette heureuse quinzaine, où il voulut bien se faire mon cicerone, j'appris à mieux connaître Bruxelles, ses environs, ses habitants, que pendant mes huit mois de résidence antérieure. Il est vrai que j'avais vécu en grande partie prisonnière chez madame Beck. Graham me faisait voir toutes les curiosités de la ville, tout ce qui pouvait offrir de l'intérêt, et si je prenais un vif plaisir à l'entendre, il se plaisait de son côté à me parler. Sa manière de traiter un sujet quelconque n'était jamais froide et compassée, encore moins vague. Rarement il généralisait et paraphrasait ; il aimait presque autant que moi les détails exacts, circonstanciés, approfondis sans minutie ; il avait le don, plus rare qu'on ne pense, de l'observation. Tout ce qu'il disait venait de son propre fonds, coulait de source ; il empruntait peu aux livres

et rien aux opinions banales. De là l'originalité réelle de ses discours. Il me semblait, en l'écoutant, voir se lever une aurore nouvelle.

Ma marraine était bienfaisante, mais son fils pratiquait la même vertu sur une plus large échelle. Je reconnus bientôt en l'accompagnant dans la basse ville, le quartier le plus populeux, le plus pauvre, qu'il y remplissait la mission du philanthrope autant que celle du médecin. Si je faisais le panégyrique du docteur Jean, je m'en tiendrais là; je tairais ses défauts, car il en avait. L'humaine faiblesse se trahissait en lui par d'autres côtés encore que par l'empire qu'exerçait sur son cœur miss Genevra Fanshawe. Au sentiment de la dignité personnelle, très-louable en soi et qu'il avait à un très-haut degré, il joignait une certaine dose d'amour-propre et, faut-il le dire? d'égotisme, mais d'un *égotisme* très-éloigné de l'*égoïsme*. Le docteur Jean, sans cesser pour cela d'être la franchise et la sincérité incarnées, se montrait sous deux aspects très-différents en public et dans la vie privée. En public, il s'oubliait davantage : aussi modeste que capable et consciencieux. Dans la vie privée, près du foyer domestique, il ne dépouillait jamais tout à fait, je ne dirai pas l'ancien homme, mais l'enfant un peu trop dorloté; il paraissait sentir davantage ce qu'il valait et il n'était pas fâché de

se l'entendre dire ; il aimait qu'on s'occupât de lui. Les petits soins, les petites prévenances le trouvaient très-sensible et très-reconnaissant. De son côté, je le répète, il se plaisait à faire plaisir aux autres.

Grâce à lui je visitai les musées publics de Bruxelles, mais nos excursions ne s'arrêtèrent pas là. Le docteur Jean semblait posséder le talisman d'Aladin pour ouvrir les portes de toutes les galeries de tableaux, de tous les cabinets de curiosité appartenant à des particuliers. Cicerone plein d'indulgence et de tact, jamais il ne forçait mon admiration, préférant me laisser juger par moi-même, guidée par mon instinct de l'art. Cet instinct me servait mieux que des opinions toutes faites. Loin d'admirer à tort et à travers tout ce que j'entendais louer, je compris bientôt qu'un bon tableau était aussi rare qu'un bon livre et l'originalité plus rare encore. Je ne craignais pas de me dire, en me tenant debout devant certains chefs-d'œuvre très-vantés, parce qu'ils portaient de grands noms : « Cela ne ressemble pas le moins du monde à la nature : ce ciel n'est pas un ciel ; ces arbres ne sont pas des arbres. Ces femmes si contentes d'elles-mêmes et qui ont l'air de se sourire dans un miroir ne sont rien moins que des déesses. » Certains petits tableaux de l'école flamande me plaisaient

par leur fini, malgré le choix bizarre ou commun des sujets. Il y avait au moins de la vérité dans les plus vulgaires peintures de cette école. J'aimais beaucoup les paysages, les scènes de la nature que le génie de l'artiste avait su fixer sur la toile, les effets de neige, le clair de lune, la tempête, le soleil couchant. Je remarquais des portraits vraiment parlants, où le caractère se révélait tout entier par l'expression des traits. Telle figure dans ce tableau historique ne pouvait manquer d'être vraie, tant sa ressemblance avec un rejeton de la même race était frappante!

Le docteur Jean m'abandonnait quelquefois à mes observations solitaires pour visiter un malade dans le voisinage. Un jour, à une heure assez matinale encore, je restai ainsi presque seule dans une certaine galerie, en face d'un tableau de grande dimension, placé dans un excellent jour, entouré d'une balustrade devant laquelle se trouvait un banc de velours bien rembourré, pour la commodité des connaisseurs qui, las de se tenir sur leurs jambes, désireraient s'asseoir pour admirer encore. Ce tableau, qu'on regardait sans doute comme la perle de la collection, représentait une femme fort au-dessus, à mon avis, de la grandeur naturelle, et d'un embonpoint calculé d'après la même échelle, ce qui faisait supposer un poids

énorme. Ce poids était sa seule excuse apparente pour rester couchée en plein jour, car elle ne pouvait être malade avec une carnation d'un brun si animé, avec un pareil développement de muscles et de chair. On se demandait pourquoi elle s'étalait sur une ottomane, aussi peu vêtue, quand il y avait autour d'elle une si grande profusion de draperies ; on comprenait encore moins le désordre qui l'entourait; pourquoi tant de pots et de verres, ou, si l'on veut, de coupes et d'amphores, étaient-ils parsemés sur le premier plan que jonchaient des monceaux de fleurs? Consultant le catalogue, je trouvai que cette volumineuse et peu chaste beauté avait nom « Cléopâtre. »

Je n'en demandai pas davantage. Si le tableau ne me plaisait pas, le banc était fort à ma convenance; je m'assis et je m'amusai à regarder, non pas ces chairs dont le moindre étal de boucher offrait l'équivalent, mais des détails assez bien peints, des roses, des coupes, des bijoux, etc.; puis je pensai à toute autre chose. Insensiblement la galerie se remplit. J'étais toujours assise devant la Cléopâtre, mais à cent lieues d'elle par la pensée, d'autant plus loin que j'avais fini par attacher mes yeux sur un excellent petit tableau représentant des fleurs et des fruits sauvages, un nid de mousse avec ses œufs, lorsque je fus tirée tout à coup de

ma rêverie par une légère tape sur mon épaule; je me retournai, et me trouvai face à face avec M. Paul Emmanuel que je croyais à Rome.

— Que faites-vous ici? me dit-il du ton brusque qui lui était familier.

— Vous le voyez, je me repose.

— Allons, pas de paresse. Levez-vous, s'il vous plaît, prenez mon bras, et passons d'un autre côté.

Je fis machinalement ce qu'il me disait.

— Et où sont les dames de votre compagnie? me demanda-t-il.

— Ma compagnie! mais je suis seule.

— Personne ne vous a conduite ici?

— Je suis venue avec le docteur Jean; mais il m'a momentanément quittée pour voir un malade près d'ici.

— Et c'est lui qui vous a plantée devant la Cléopâtre?

— Non, monsieur, je m'y suis plantée moi-même.

Les cheveux de M. Paul, en entendant ces paroles, se seraient, je crois, dressés sur sa tête, s'ils n'avaient été coupés ras et plus courts que le duvet d'un corbeau.

— Singulières femmes que ces Anglaises! s'écria-t-il. On vante leur retenue, leur modestie sans égale; mais un garçon, mademoiselle, un garçon baisserait les yeux devant ce tableau!

— Il est assez laid, j'en conviens, répondis-je, pour qu'on en détourne les yeux; mais je ne le regardais pas, je regardais ce petit tableau de fleurs et de fruits sauvages quand vous êtes venu. C'est le banc qui m'avait tentée.

— Eh bien, en voici un autre. Asseyez-vous là, en attendant que votre docteur ait expédié son malade ou que je vous donne la permission de vous lever.

— Mais, monsieur!

— Mais, mademoiselle!

— Quel vilain coin! Quels laids tableaux!

Ils étaient laids en vérité ou du moins bien fades, ces tableaux, désignés dans le catalogue sous le titre de *la Vie d'une Femme.* Le premier représentait une jeune fille sortant de l'église, les yeux baissés, un livre de messe sous le bras; le second une mariée agenouillée devant un prie-Dieu, avec le grand voile blanc et le bouquet de fleurs d'oranger usités; le troisième, une jeune mère assise, d'un air qu'on avait voulu rendre désolé, près du berceau d'un enfant bouffi comme une pleine lune et qui ne pouvait être malade que d'un excès de santé. Dans le quatrième enfin, une veuve, tenant par la main une petite fille en deuil comme elle, lui faisait déposer une couronne sur un élégant mausolée. L'idée des quatre tableaux pouvait être fort touchante, mais l'exécution en était si

froide, si gauche, si niaise, que cette idylle bourgeoise, bien qu'aboutissant à l'élégie, donnait plutôt envie de rire que de pleurer.

Cependant les curieux s'amassaient autour de la Cléopâtre et surtout les curieuses; mais, au dire de M. Paul, c'étaient des dames; or il était parfaitement convenable pour elles de regarder ce qu'une demoiselle ne devait pas voir. En vain j'essayai de combattre cette singulière doctrine franco-belge; il m'imposa silence. Jamais semblable petit despote n'a rempli la chaire professorale. Après s'être écarté un instant, il revint s'asseoir près de moi.

— Vous avez été malade, me dit-il, à ce que j'ai appris.

— Oui, mais je suis tout à fait bien.

— Et où avez-vous passé vos vacances ?

— En majeure partie rue des Fossettes, le reste chez mistress Graham.

— Une parente anglaise ?

— Ma marraine.

— Madame Beck vous avait donc laissée seule ?

— Pas tout à fait seule. J'avais pour compagnie Marie Broc, l'idiote.

M. Paul haussa les épaules; des sentiments opposés modifièrent rapidement l'expression de sa physionomie; Marie Broc lui était bien

connue ; jamais il ne donnait une leçon dans la troisième division sans avoir une lutte à soutenir entre des émotions contradictoires. L'extérieur de l'enfant, ses manières sournoises, son humeur intraitable, lui inspiraient une antipathie profonde. D'un autre côté, son malheur lui donnait à la commisération, à l'indulgence, des droits qu'il n'était pas dans la nature de M. Paul de méconnaître.

— Qu'avez-vous pu faire de Marie Broc ? me demanda-t-il après un moment de silence.

— Ce long tête-à-tête avec elle était terrible, je vous l'avoue.

— Encore un cœur faible ! Je vois qu'il n'y a pas en vous l'étoffe d'une sœur de charité.

— J'ai fait tout ce qu'il était possible de faire ; mais quand sa tante est venue la chercher, je me suis sentie déchargée d'un grand fardeau. Tout autre à ma place, vous-même, monsieur...

— Ne parlons pas de moi ; je suis un homme. Les femmes dignes de ce nom doivent surpasser infiniment notre sexe grossier, brutal, égoïste, lorsqu'il s'agit d'œuvres de charité.

— J'ai pris, croyez-le bien, monsieur, tous les soins imaginables de son bien-être physique. Quant au moral, vous la connaissez, elle me remerciait en me faisant des grimaces.

— Et vous vous êtes crue sublime d'abnégation, de dévouement, parce qu'une pauvre idiote vous payait d'ingratitude, seule monnaie en usage chez tant de gens réputés raisonnables ! Ce n'est pas là la charité vraie, la charité du bon Samaritain. Votre vertu est une vertu pharisienne, et moi qui vous croyais jetée dans un moule héroïque ! Tomber malade parce qu'on soigne un enfant idiot ! Tomber malade parce qu'on s'ennuie dans la solitude! Non, vous n'êtes pas plus appelée, mademoiselle, à devenir carmélite que sœur de charité. Retournez admirer la Cléopâtre tout à votre aise.

— Mais, monsieur, je ne l'admire pas. Je la trouve.... Comment la trouvez-vous, vous-même ?

— Ce tableau me répugne, vous dis-je. En vérité, votre éducation protestante m'étonne; vous ne vous effarouchez de rien, et si l'on vous jetait, Dieu me pardonne! dans la fournaise de Balthasar, je crois que vous en sortiriez, non-seulement sans sentir le roussi, mais sans avoir perdu votre sang-froid.

— Si vous vous écartiez un peu, monsieur?

— M'écarter, et pourquoi?... Que regardez-vous encore par là? Apercevez-vous votre docteur ou quelque autre de vos connaissances, dans ce groupe de jeunes gens?

— Oui, je crois reconnaître quelqu'un.

Il n'y avait pas à s'y tromper : ce petit-maître portant si précieusement sa petite tête et le lorgnon braqué sur l'œil, ce dandy aux mains de femme, l'orgueil de son coiffeur et de son tailleur, était bien le chef d'escadron du Hamel, foudre de guerre non moins redoutable au beau sexe qu'aux ennemis de la Belgique. Mais voici le docteur lui-même ; il approche du groupe qu'il domine et semble prendre plaisir à regarder ce que tout le monde regarde, par-dessus la tête de son rival. Bientôt il détourne les yeux du tableau; son regard est resté froid, mais le pli dédaigneux de sa bouche en dit assez.

— Que pensez-vous de la Cléopâtre? lui demandai-je en quittant la galerie.

— Je ne suis pas, me répondit-il, de l'avis d'un faquin qui tout à l'heure la proclamait le type du voluptueux, pour employer ses expressions mêmes. Cette grosse femme me déplairait souverainement; mon idéal est à l'autre pôle. Comparez donc cette géante mulâtre à Genevra.

XV

Un matin, mistress Graham, entrant à l'improviste dans ma chambre, me pria d'ouvrir les tiroirs de ma commode et de lui montrer mes toilettes : ce ne fut pas long.

— Il vous faut une robe neuve, me dit-elle. Ma tailleuse est en bas : je vais la faire monter. Pour le choix de l'étoffe, cela me regarde : vous ne vous en mêlerez pas, s'il vous plaît.

Deux jours après, la tailleuse venait m'essayer une robe de barége rose. Une robe rose pour moi ! j'aurais tout autant songé à revêtir le costume de la femme d'un mandarin chinois.

— Grâce à Dieu, elle va bien! s'écria ma marraine. Le rose sied à votre âge; vous serez charmante ce soir.

Je croyais d'abord qu'aucune puissance humaine ne pourrait me faire mettre une robe rose; ma marraine en avait décidé autrement. Il s'agissait d'assister à un grand concert donné par la principale société musicale; les lauréats du Conservatoire devaient s'y faire entendre; on tirerait ensuite une loterie au bénéfice des pauvres, et pour couronner la soirée, Leurs Majestés Belges l'honoreraient de leur présence. Une certaine toilette était donc de rigueur, ne fût-ce que par politesse pour la royauté. Graham, en envoyant les billets, nous recommandait d'être prêtes à sept heures précises.

Je me laissai faire. Une mantille de blonde noire tempéra un peu l'éclat de la robe rose. Mistress Graham portait une robe de velours vert foncé, dont j'enviais les plis graves et majestueux. Marchant le plus possible dans son ombre, je craignais presque la vue de Graham. Que penserait-il de me voir ainsi vêtue, s'il croyait la robe de mon choix?

— Lucy, voici quelques fleurs, me dit-il en me donnant un bouquet, et le peu d'attention qu'il parut prendre à ma toilette se traduisit par un sourire aimable et satisfait qui

calma ma peur du ridicule. En résumé, la robe était faite très-simplement, sans volants ni falbalas. La légèreté du tissu, l'éclat de la couleur m'avaient surtout effrayée; puisque Graham n'y trouvait rien à redire, je me réconciliai avec tous les deux.

Depuis longtemps nous avions pris la queue des voitures, lorsque, arrivés devant la façade d'un grand édifice brillamment illuminé, nous descendîmes sous un portique où la foule des curieux se pressait. Je ne distinguai presque rien jusqu'au moment où nous nous trouvâmes sur un majestueux escalier, garni d'un moelleux tapis d'un rouge cramoisi, et conduisant à une large porte à deux battants, solennellement close et également recouverte de drap cramoisi.

Ces deux battants s'ouvrirent sous la légère pression du docteur Jean : nous entrâmes dans une vaste salle circulaire dont les murs et le plafond arrondi semblaient être d'un or mat relevé par des corniches, des pilastres et des ornements d'or bruni ou d'une blancheur d'albâtre, par des guirlandes de lis entremêlés de feuillage doré. Partout où il y avait des draperies, des tapis, des coussins, la seule couleur était le même cramoisi. Au centre du dôme pendait une masse éblouissante, qui me parut être du cristal de roche, et dont les

mille facettes jetaient plus de feux que les étoiles. Ce n'était que le lustre, lecteurs, mais j'y voyais l'œuvre d'un génie : l'esclave de la Lampe du conte oriental devait planer invisible dans l'atmosphère lumineuse et veiller sur ce trésor. Nous approchions de l'endroit où nous devions nous placer, quand un groupe qui venait dans une direction opposée attira soudain mon attention. Il se composait d'une dame d'un certain âge, vêtue d'une robe de velours vert, et d'un monsieur d'un port superbe; une troisième personne, en robe rose et en mantille de blonde noire, marchait à côté d'eux. Mon illusion ne fut pas longue; une glace énorme, placée entre deux pilastres, l'avait produite : c'était notre groupe qu'elle reflétait, et, pour la première fois de ma vie, je me voyais des pieds à la tête, telle que les autres me voyaient. Un léger serrement de cœur fut ma première impression; cela laissait à désirer, mais cela pouvait être pis.

De la place où nous étions assises, on embrassait toute la vaste et éblouissante salle. D'abord elle m'avait paru pleine, mais elle était loin de l'être encore, à en juger par le monde qui ne cessait d'entrer. Je remarquai peu de beautés du premier ordre; en revanche, les toilettes étaient généralement de bon goût et souvent d'un grand luxe. Le théâtre, ou plutôt

la vaste plate-forme qui en tenait lieu, commençait à se garnir aussi. Deux grands pianos en occupaient le centre; peu à peu, un troupeau de jeunes filles, vêtues de blanc, se trouva rassemblé en demi-cercle autour des pianos. Ce troupeau, composé des élèves du Conservatoire, avait pour premier *pasteur* un homme ayant tout l'extérieur d'un artiste : barbe, moustache et cheveux pendants. C'était un célèbre pianiste, le professeur de musique le plus en vogue de Bruxelles; deux fois par semaine il venait chez madame Beck donner des leçons aux pensionnaires à qui la fortune de leurs parents permettait de les payer. On le nommait M. Joseph-Emmanuel; il était le frère de M. Paul, frère d'un premier lit. M. Paul était le second *pasteur* du troupeau chantant.

Je souris en le voyant là dans son élément, car il aimait à paraître devant une assemblée nombreuse, à exercer en public son autorité. Qu'avait-il à démêler avec les élèves du Conservatoire, lui qui savait à peine distinguer une note d'une autre note? Je me le demandais et ne trouvais d'autre explication à son apparition inattendue que le désir de prêter son concours à un frère d'un caractère trop faible apparemment pour gouverner lui-même ce peuple féminin. Dès que parurent sur la plate-

forme certains virtuoses en renom et qu'un murmure approbateur accueillit, M. Paul, jusqu'alors errant dans la salle comme une comète, s'éclipsa devant ces astres aimés du public ; le second rang lui était insupportable.

Il ne restait plus à remplir qu'un compartiment de la salle, compartiment tapissé de velours cramoisi, et où plusieurs rangées de bancs à dossiers étaient placées de chaque côté de deux larges fauteuils, surmontés d'un dais.

A un signal, les portes s'ouvrirent, l'orchestre joua l'air national, et Leurs Majestés apparurent. La figure soucieuse et mélancolique du roi m'est restée gravée dans la mémoire, ainsi que la tête moins caractérisée, mais remarquable par son type bourbonien, de la jeune reine. Cette petite couronne était-elle donc pesante à porter, ou les rois sont-ils soumis, comme de simples mortels, aux atteintes d'un ennui sans cause connue? La reine me parut être une douce et gracieuse princesse. Fort occupée de son jeune fils qui se tenait appuyé contre ses genoux, elle essayait de rendre un peu moins sombre le front du père en lui communiquant les remarques fort naïves, sans doute, de l'enfant. Le roi l'écoutait et souriait ; mais l'épanouissement de son visage cessait dès que son bon ange ne parlait

plus. Ce sont là, du reste, mes impressions toutes personnelles. Le roi et la reine étaient aimés de tout le monde à Bruxelles, et l'on sait combien la bonne reine Louise a laissé depuis de regrets sincères en Belgique. La cour était entrée à la suite de Leurs Majestés, autant qu'il y a une cour à Bruxelles, c'est-à-dire quelques hauts fonctionnaires du palais, deux ou trois ambassadeurs, quelques sommités de l'aristocratie belge et l'élite des résidents étrangers. Ils avaient pris possession de l'emplacement réservé autour des deux fauteuils royaux. Les dames seules étaient assises; les hommes restaient debout. Ce long rang d'habits noirs gâtait un peu l'effet du coup d'œil, dont la splendeur avait elle-même ses gradations. Les bancs du milieu étaient occupés par d'imposantes matrones, couvertes de velours, de satin, de plumes, de pierreries, de diamants. Les bancs les plus avancés à la droite de la reine semblaient plus spécialement réservés aux jeunes filles, à la véritable fleur de l'aristocratie, qui cherchait à se distinguer par la simplicité, la grâce aérienne; mais ce n'étaient pas des sylphides. Plusieurs de ces jeunes filles avaient, à seize et dix-sept ans, des formes aussi accusées qu'une robuste Anglaise de vingt-cinq. Leurs robes blanches, roses, vert tendre ou bleu céleste,

faisaient penser au printemps et au ciel ; mais je connaissais au moins deux de ces anges, mesdemoiselles Mathilde et Angélique, à qui je n'avais jamais pu faire traduire une page du *Vicaire de Wakefield*. J'avais eu pour vis-à-vis à table, pendant trois mois, la superbe Mathilde, et j'étais vraiment émerveillée du nombre de tartines et de verres de bière qu'elle escamotait à son second déjeuner; plus d'une fois même je lui avais vu emporter des provisions.

Je venais encore de reconnaître un autre ange, d'un grand appétit, assis à côté de la fille d'un pair d'Angleterre. On ne pouvait reprocher à cette dernière qu'un air un peu trop hautain pour une si jeune personne. Toutes les deux étaient entrées avec l'ambassade anglaise. L'ange en question se distinguait de la plupart des autres jeunes beautés par la flexibilité, la souplesse de sa svelte personne et par les beaux cheveux blonds bouclés qu'elle laissait flotter sur son cou, au lieu de sacrifier à la mode en les portant en larges et luisants bandeaux. Miss Genevra Fanshawe, car c'était elle, paraissait, selon son ordinaire, enchantée d'elle-même et non moins ravie de se trouver là, si près de la royauté. Je n'avais pas encore consulté le visage du docteur Jean ; mais pour me convaincre qu'il avait aperçu,

comme moi, miss Genevra, de retour de son voyage dans le Midi, il me suffisait d'entendre ses réponses écourtées aux remarques de sa mère. Je surpris même un soupir étouffé. Pourquoi soupirait-il? Était-ce de voir la dame de ses pensées lui apparaître dans une sphère momentanément hors de sa portée? Ne lui avais-je pas entendu dire, un jour, que les obstacles à vaincre étaient le sel de l'amour? Rien n'empêchait son regard de monter jusqu'à elle, ou le regard de miss Genevra de s'abaisser vers lui. Lui accorderait-elle cette faveur? J'étais assez curieuse de le savoir; mais je me tenais le plus possible dans l'ombre pour ne pas être tout d'abord reconnue par Genevra avec ma robe rose. Ses yeux si vifs, toujours en campagne, ne tardèrent pas à tomber sur mistress Graham et sur son fils. Après avoir regardé fixement ce dernier, elle prit sa lorgnette pour mieux examiner ma marraine, et elle se mit à chuchoter, en riant, à l'oreille de sa voisine.

On me tiendra certainement quitte du compte rendu d'un concert vocal et instrumental qui ressemblait à tous les autres, bien qu'il eût alors pour moi l'attrait de la nouveauté. Graham, dans les intervalles de silence, m'adressait quelques remarques pleines de sens et de calme. Je commençais à croire qu'il n'avait pas vu miss Genevra.

— Elle est ici, lui dis-je charitablement.

— Je le sais.

— Est-ce avec les Cholmondeley qu'elle est venue? Pardonnez-moi d'être si curieuse.

— Mistress Cholmondeley se trouve là en très-nombreuse compagnie. Miss Genevra fait partie de sa suite, comme mistress Cholmondeley fait partie de la suite de l'ambassadrice et l'ambassadrice de celle de la reine.

— Genevra vous a-t-elle vue?

— Je le crois. Plus d'une fois j'ai tenu les yeux fixés sur elle, tandis que vous regardiez d'un autre côté, et j'ai pu jouir d'un petit spectacle qui vous a été épargné.

Épargné! le mot m'étonna. Je n'en demandai pas l'explication, mais elle me fut aussitôt donnée.

— Miss Genevra, dit Graham, a pour compagne ce soir une jeune personne d'un très-haut rang et d'une éducation à la hauteur de ce rang. Je ne connais que de vue la jeune lady Sarah, mais j'ai été appelé, en ma qualité de médecin, près de sa noble mère. Lady Sarah peut être fière, impertinente jamais, et je doute que miss Genevra Fanshawe ait grandi dans son estime en choisissant ce soir, pour ses risées, des personnes fort inoffensives assurément.

— Quelles personnes, donc?

— Moi et ma mère! Pour moi, c'est tout naturel; je m'y suis exposé; mais ma mère! c'est la première fois de ma vie que je la vois tourner en ridicule.

— Ne prenez donc pas souci de si peu de chose, docteur Jean. Miss Genevra, en veine de gaieté et d'étourderie, ne se ferait pas scrupule de tourner en dérision le roi et la reine même. Ce n'est pas méchanceté, c'est folie. Pour une écervelée pensionnaire comme elle, rien n'est sacré.

— Vous oubliez, miss Lucy, que je ne me suis pas habitué à regarder miss Genevra comme une petite pensionnaire au cerveau fêlé. C'était pour moi tout autre chose; c'était, comme on dit vulgairement, l'ange de mes rêves.

Jamais je n'avais vu ce feu sombre dans les yeux bleus de Graham.

— Lucy, ajouta-t-il en me parlant à l'oreille, regardez donc ma mère. Dites-moi franchement ce qu'elle vous paraît être.

— Ce qu'elle m'a toujours paru, une femme d'une noblesse de caractère qu'on ne trouve pas souvent dans les plus hautes classes, une femme pleine de convenance et de dignité en toute chose et dont la mise ne prête aucunement au sarcasme.

— C'est aussi mon avis, mais ce n'est pas apparemment celui de cette péronnelle. Tour-

ner ma mère en ridicule! Oh! mon rêve est fini.

Après le concert, le tirage de la loterie commença. M. Paul, rentré en scène et présidant à tous les apprêts, mit, c'est le cas de le dire, l'épaule à la roue. Un autre à sa place et dans ce rôle qui pouvait sembler celui de la mouche du coche, aurait prêté à rire. Il en était tout autrement de lui. Sa singulière physionomie vigoureusement caractérisée, tranchait même d'une façon avantageuse sur tant de figures banales et plus encore sur les masques vulgaires de l'escouade d'hommes de peine qui manœuvraient à sa voix, enlevaient les pianos, etc., etc. Ses arcades sourcilières profondes, son œil perçant, son front large et saillant, son teint pâle, mais d'une pâleur animée, annonçaient une nature énergique; s'il lui manquait le calme de la force, il en avait tous les autres éléments.

Le tirage de la loterie fut précédé d'un moment de laisser aller général. Beaucoup de personnes, lasses d'être assises, allaient et venaient. On parlait, on riait tout haut. Le compartiment royal présentait lui-même un aspect plus vivant. Le roi s'entretenait avec deux ou trois personnes d'une tournure militaire; la reine, quittant son fauteuil, passait devant le rang des jeunes filles et adressait à

chacune une gracieuse parole ou un sourire. Les deux Anglaises, lady Sarah et Genevra Fanshawe, semblaient être favorisées dans cette répartition. Genevra rayonnait d'orgueil et, pour mettre le comble à son triomphe, le comte du Hamel y assistait. Je venais de l'apercevoir parmi les habits noirs de la cour au moment où Graham le découvrait, je crois, de son côté.

— Ne trouvez-vous pas, maman, qu'on étouffe ici? dit celui-ci. Si nous prenions un peu l'air dehors.

— Allez avec Lucy, répondit mistress Graham, j'aime autant ne pas me déplacer.

L'air était vif sous la colonnade; mais Graham ne parut pas s'en douter; fort heureusement je m'étais munie d'un châle. Il faisait une fort belle nuit, un ciel étoilé.

— Vous avez l'air d'être toute pensive, Lucy? me demanda-t-il. Serait-ce à cause de moi?

— Je crains, lui répondis-je, que vous n'ayez été blessé.

— Oui, d'un coup de lancette, mais il m'a à peine effleuré la peau. Tourner ma mère en ridicule... ma mère!

Et tenant son chapeau un peu élevé au-dessus de son épaisse chevelure :

—Merci, miss Genevra, merci! Vous n'êtes plus dangereuse pour moi.

A partir de ce moment, Graham se montra plus affable, plus enjoué que jamais. Il avait ressaisi son empire sur lui-même.

Le retour ne fut pas moins agréable que l'aller; mais le cocher avait passé au cabaret le temps que nous passions au concert; il nous fit suivre la noire et solitaire chaussée fort au delà du chemin qui conduisait à la Terrasse. Le ciel s'était couvert de nuages; on n'y voyait goutte, et nous étions en train de babiller de si bon cœur que nous aurions continué de rouler ainsi Dieu sait jusqu'où, lorsque mistress Graham s'avisa de demander si le château avait été enlevé pendant notre absence, et transporté au bout du monde.

Graham alors mit la tête à la portière, et, n'apercevant que de vastes champs, bordés de saules rabougris sans lesquels les haies et les fossés auraient été presque invisibles, il ordonna au cocher de faire halte, monta sur le siége, et prit les rênes. Grâce à lui, nous n'eûmes qu'une heure et demie de retard.

Marthe, la cuisinière, ne nous avait pas oubliés; un bon feu et un bon souper nous attendaient. Remontée dans ma chambre, après le souper, je me débarrassai de ma robe de barége rose et de ma mantille noire, le cœur plus gai assurément que je ne l'avais au mo-

ment où je m'en étais parée. Combien de femmes parmi celles qui avaient brillé au concert par des toilettes plus magnifiques pouvaient en dire autant?

XVI

Trois jours encore et il faudrait rentrer chez madame Beck. Je comptais presque tous les instants de ces trois jours sur la pendule. Que n'aurais-je pas donné pour retarder leur fuite? Mais ils étaient déjà loin de moi.

— Lucy ne nous quittera pas aujourd'hui, dit ma marraine du ton le plus affectueux pendant le déjeuner : je me charge d'obtenir un nouveau répit.

— Oh! non, je vous en prie. Il me tarde d'avoir franchi le moment des adieux et d'être rentrée dans mes fonctions.

Mon retour ce jour-là rue des Fossettes

paraissait dépendre de Graham, qui désirait me servir d'escorte et devait être occupé une grande partie de la journée. Il y eut donc un petit combat de paroles. Mistress Graham et son fils me conseillaient d'attendre le lendemain, mais je voulais en finir. L'état de mon esprit, que je ne pouvais leur exposer, était comparable à celui du patient attaché sur la roue et qui implore le coup de grâce. Je ne me sentais pas la force d'endurer un supplice prolongé.

Il était nuit quand le docteur Jean me descendit de sa voiture à la porte de madame Beck. La lanterne du pensionnat était allumée; une pluie de novembre, fine et pénétrante, tombait depuis le matin. Le pavé reflétait la lueur de la lanterne, comme le soir où je m'étais arrêtée pour la première fois devant ce même seuil, sans asile et suppliante. Ce même soir aussi, j'avais eu pour guide, après la Providence, celui qui m'accompagnait encore. Jamais je n'avais rappelé depuis à Graham notre première rencontre, mais si elle était effacée de son esprit, j'en gardais précieusement le souvenir.

Graham sonna; la porte s'ouvrit à l'instant, car c'était l'heure où l'on venait chercher les demi-pensionnaires; Rosine se tenait sur le qui-vive.

— N'entrez pas ! m'écriai-je.

Mais il fit quelques pas dans le vestibule trop bien éclairé. J'aurais voulu lui cacher les pleurs qui mouillaient mes yeux.

— Bon courage, Lucy, me dit-il, vous avez dans ma mère et moi des amis véritables qui ne vous oublieront pas.

— Et que je n'oublierai jamais, docteur Jean.

Nous nous étions donné la main et il avait regagné la porte, quand il revint sur ses pas. Il craignait de n'en avoir pas dit assez pour me témoigner sa généreuse sympathie.

— Lucy, ajouta-t-il, vous allez vous trouver bien solitaire au milieu de ce monde étranger ?

— Oui, au premier moment surtout, lui répondis-je.

— Ma mère viendra vous voir... Et moi, j'ai une autre idée : je veux vous écrire tout ce qui me passera par la tête.

— Excellent cœur ! pensai-je.

Et je lui répondis en souriant :

— Ne vous imposez pas cette tâche, docteur Jean. M'écrire à moi ! Vous n'en aurez pas le temps.

— Oh ! je le trouverai. Adieu.

Il était parti ; la lourde porte retomba derrière lui ; c'en était fait de mon bonheur !

Sans me donner le temps de penser ni de

trop m'attendrir, j'entrai dans le petit salon de madame Beck pour lui faire ma visite de cérémonie. Madame me reçut avec une aménité bien jouée et se montra même très-démonstrative, quoique laconique dans sa bienvenue. En moins de dix minutes je fus expédiée. Du petit salon je passai dans le réfectoire, où les pensionnaires se réunissaient pour l'étude du soir. Là je reçus un accueil plus sincère, je le crois.

Rien ne m'empêchait plus de gagner le dortoir, où je m'assis, plus émue que fatiguée, sur le bord de mon lit :

— Graham m'écrira-t-il ?

La Raison se chargea de me donner la réplique.

— A quoi bon t'écrire? Cependant il est d'un caractère si bienveillant, il se montre tellement esclave de la parole donnée, qu'il pourra faire ce premier effort.

Ainsi parlait la Raison; je coupai court à son commentaire.

— Qu'il m'écrive seulement une fois. Vieille impitoyable, je ne veux plus tendre les doigts à ta férule; tu n'as jamais été pour moi qu'une marâtre; tu grondes et tu menaces toujours; tu vois tout en noir, et pour peu qu'on te laissât faire, tu nous arracherais jusqu'à l'espérance!

La Raison voulait répliquer ; elle allait faire encore couler mes pleurs ; l'Espérance vint à mon aide :

— Dors, me dit-elle, dors en paix, je dorerai tes rêves.

Elle me tint parole ; mais avec le jour les rêves se dissipèrent et je retrouvai la Raison, assise à mon chevet, sombre comme le temps. La pluie battait les carreaux ; le vent poussait par intervalle un cri de colère, notre lampe nocturne s'éteignait en fumant. Je plains ceux que la douleur morale accable et paralyse. Pour moi, ce matin-là, ce fut un aiguillon ; je me sentis arrachée du lit comme par une main de géant ; en un clin d'œil je fus habillée. L'âpreté même de l'air me fit du bien, et, pour calmer tout à fait mes nerfs, j'eus recours à mon cordial habituel, un verre d'eau glacée.

La cloche ne tarda pas à sonner le réveil général. Descendue au réfectoire, où je me trouvai momentanément seule, je m'assis près du poêle, dont un vent du nord, entrant par les croisées ouvertes, rendait le voisinage assez confortable. Peu à peu je m'étais réconciliée avec ce système de chauffage, quoiqu'il n'eût pas le charme du foyer anglais.

En me réchauffant, je philosophais à ma manière sur la vie et ses vicissitudes, la destinée et ses décrets. Combien hier ressemblait

peu à aujourd'hui ! Après avoir erré au désert, il m'avait été donné non-seulement d'entrevoir la terre promise, mais de m'y reposer quelques jours. Maintenant il fallait recommencer à vivre au désert.

Le poêle chauffait à la fois le réfectoire et le carré. Dans le mur auquel il était adossé, on avait percé une fenêtre, qui permettait de voir dans les deux pièces. A cette même fenêtre m'apparurent tout à coup un bonnet grec, un front, des yeux qui m'épiaient. Étrange maison, où l'on ne pouvait verser une larme sans qu'un espion fût là, généralement un espion femelle ; par exception, c'était un homme, et quel autre homme que M. Paul aurait pu rôder à cette heure matinale, dans les classes où il venait quelquefois consulter les livres de la bibliothèque ?

— Mademoiselle, vous êtes triste !

— Je n'ai pas de raison pour être gaie, monsieur ; mais je ne suis pas triste.

— Vous l'êtes, et j'en prends à témoin ces deux larmes qui mouillent vos joues, larmes plus salées que la mer. Pourquoi me faire ces yeux étonnés ? Tenez-vous que je vous dise à quoi vous ressemblez ce matin?

— Dites.

— A un oiseau un instant échappé de sa cage et qu'on vient d'y faire rentrer. Dame ! la

liberté est si douce aux femmes! Et puis l'on ne se sépare pas sans peine de ses amis de cœur.

Mon silence ne parut pas faire comprendre à M. Paul que je désirais être seule; mais la cloche sonnant pour la prière du matin, le força à battre en retraite; j'en fis autant de mon côté, car je n'étais tenue de paraître qu'au déjeuner. Mes yeux avaient eu alors le temps de se sécher; mon visage était aussi serein que les autres, un seul excepté pourtant; celui-là rayonnait vis-à-vis de moi. Une blanche main serra la mienne, que je ne pus refuser de tendre à travers la table pour raccourcir la distance. Jamais miss Fanshawe n'avait été plus florissante de santé; ses joues étaient rondes comme deux pommes. Je ne l'avais pas vue depuis son triomphe au concert, et je ne sais vraiment si elle ne me parut pas plus jolie encore ce matin-là, dans sa toilette de pensionnaire (une simple robe d'un bleu foncé, bordée d'un liséré noir) que dans ses élégants atours. La sombre nuance de cette robe faisait valoir, par le contraste, la blancheur de sa peau, la fraîcheur de son teint, ses cheveux d'un blond cendré.

— Combien je suis aise de vous revoir, Timon! me dit-elle en anglais.

Timon était un des dix ou douze sobriquets

qu'elle m'avait donnés par dépit du sérieux que je gardais avec elle et de mon peu de penchant à l'admirer.

— Vous me manquiez, ajouta-t-elle.

— En vérité. Vous aviez donc quelque chose à me donner à faire, des bas peut-être à raccommoder ?

— Toujours la même, toujours. Ne grondez pas sans savoir de quoi il s'agit.

Le désintéressement de miss Genevra m'était à bon droit suspect.

— De quoi s'agit-il donc?

— De notre fameux échange. Aimez-vous toujours ce fade breuvage qu'on nous donne pour du café ?

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre prédilection pour les pistolets de Bruxelles. Un des miens est toujours à votre service, miss Genevra.

Avant les vacances, nous étions dans l'habitude d'échanger un pistolet ou petit pain au beurre qu'elle consommait de grand cœur outre les siens, contre un peu de café que j'acceptais pour sauvegarder son amour-propre. Lorsque nous avions à partager quelque chose, dans les fermes par exemple où on allait boire du lait, je lui faisais toujours la part du lion aux dépens de la mienne, ce qui ne nuisait pas à nos bons rapports.

Après le déjeuner, miss Genevra me rattrapa dans le jardin ; elle avait un grand cahier de musique sous le bras.

— Vite à votre piano, lui dis-je.

— Encore Diogène ! Encore ôte-toi de mon soleil ! Mais il n'en fait pas, miss Lucy. Le temps est gris comme votre robe, ma chère... A propos de robe, je vous ai vue dans vos splendides atours. Quelle est donc la tailleuse qui vous a fait cette ravissante robe rose ? Vous me donnerez son adresse.

— Trêve de plaisanterie, s'il vous plaît.

— Je ne plaisante pas, sur ma parole. Allez-vous vous fâcher aussi, comme Isidore ? Il était furieux, n'est-ce pas ? Je le sais. Il nous aura vues rire avec lady Sarah des allures et de la toilette un peu singulières de ma belle-mère future.

— Permettez-moi de douter que mistress Graham soit jamais votre belle-mère, lui répondis-je.

— Je l'espère bien, repartit-elle. Mais est-ce ma faute si lady Sarah riait ?

— Lady Sarah, permettez-moi de vous le dire, miss Genevra Fanshawe, est trop bien élevée pour rire de personne.

— Et je ne le suis pas, moi : est-ce là ce que vous voulez dire ? Mon Dieu, je voulais tout simplement piquer Isidore.

— Vous ne pouviez mieux vous y prendre. A son tour, il a beaucoup ri de vos grands airs.

— Dites qu'il était jaloux de l'autre.

— Soit, mais allez donc étudier votre piano.

Cette prière devint mon refrain en cette circonstance comme en beaucoup d'autres où miss Genevra, persistant à me prendre pour confidente, voulait à toute force me parler du chef d'escadron du Hamel, dont elle se voyait déjà la femme. Quant à ses persiflages contre le docteur Jean, j'y coupai court, me bornant à lui demander si le bracelet, le collier, les pendants d'oreilles avaient été retournés à ce donateur malencontreux.

Depuis une quinzaine environ, j'avais repris le harnais de l'école; ma vie était retombée dans sa routine habituelle. Une certaine après-midi, je traversais le carré pour me rendre dans la première division et assister à une leçon de style et de littérature donnée par M. Paul, lorsque je vis Rosine, la concierge, debout devant une des hautes et larges croisées, dans sa nonchalante attitude habituelle, une main dans la poche de son tablier; l'autre tenait une lettre dont mademoiselle Zélie Saint-Pierre lisait attentivement l'adresse et étudiait le cachet.

Une lettre! Et sa forme était précisément

celle de la lettre dont j'avais rêvé la nuit précédente. Un courant magnétique m'attirait vers cette lettre; mais j'aurais été trop cruellement désappointée en présence surtout de la Parisienne, si ce n'avait pas été pour moi. Autre contre-temps! Les pas rapides du professeur de littérature retentissaient dans le corridor. Si je pouvais être tranquillement assise devant mon pupitre avant son entrée dans la classe, et si tout se trouvait en ordre pour l'attendre, il n'aurait rien à dire; mais s'il me rencontrait dans le carré, faisant, comme il disait, l'école buissonnière, gare la harangue! Je me sauvai donc et j'avais à peine établi le silence, que M. Paul entra en faisant claquer, selon son habitude, les deux battants de la porte.

En entrant, il me lança un regard presque farouche; puis, plongeant la main dans la poche de son paletot, il en tira et jeta sur mon pupitre la lettre même que je venais de voir entre les mains de Rosine.

— Voilà pour vous!

Le procédé pouvait paraître insolite, mais il n'y avait pas place dans mon cœur pour deux sensations. C'était bien la lettre de mon rêve, un papier d'une blancheur d'émail, un cachet d'un rouge vermillon; c'étaient bien les initiales J. G., et l'enveloppe que je tâtai ne contenait pas un mince billet, mais une feuille

au moins. L'adresse était mise d'une main ferme ; le cachet d'une rondeur parfaite. Jamais les doigts du docteur ne tremblaient. Je tenais donc entre les miens, qui, je l'avoue, n'avaient pas la même fermeté, la réalisation de ma plus douce, de mon unique espérance. Il avait pensé à moi. Je faillis presque oublier de dire à M. Paul :

— Merci, monsieur.

Monsieur, cependant, venait de monter sur son estrade. Dès l'instant où il avait saisi les rênes de sa main vigoureuse, ma présence n'était plus nécessaire ; je crus pouvoir sortir et je sortis de la classe ; je gagnai le grand dortoir, et craignant d'être suivie par madame, me défiant au moins de son ubiquité, j'ouvris un tiroir de ma commode, j'y pris une boîte où j'enfermai la lettre après avoir rassasié mes yeux de sa vue et approché le cachet de mes lèvres avec un mélange de joie, de honte et de peur. Je refermai ensuite boîte et commode, et je retournai en classe, convaincue désormais de la réalité des contes de fées et de tout ce qu'on disait de leurs dons merveilleux. Cette lettre, que je n'avais pas même ouverte, me transportait dans leur royaume enchanté. Il ne fallut pas moins que la voix de M. Paul, pour me ramener à la réalité. En rentrant en classe, où ma présence n'était pas nécessaire, je lui

donnais une marque de déférence, mais je n'en hésitai pas moins avant d'entrer. Sa voix grondait comme un tonnerre. Dès que j'apparus, la foudre tomba sur moi.

— Décidément, s'écria-t-il, il faut que le professeur de littérature française abdique. Je ne sais si la maîtresse d'anglais régnera plus paisiblement, mais je ne trouve plus ici que des têtes à l'envers ; je ne vois plus que minauderies et grimaces. J'ignore si l'on fait de merveilleux progrès dans l'idiome d'outre-Manche, mais en ce qui concerne mon enseignement, j'ai affaire à de véritables écrevisses. Quelle prononciation ! quel débit ! quel style ! Mais il s'agit bien de style ! Il faut en revenir aux premières notions d'orthographe. On me dira que cela n'empêche pas une petite-maîtresse d'écrire et de recevoir des lettres sur papier satiné, glacé, voire même doré sur tranche ; mais à quoi bon un professeur de littérature où il suffirait d'un professeur d'A B C ? Allons, en voilà deux ou trois qui pleurent parce qu'elles n'osent satisfaire leur envie de me rire au nez. C'est moi qui ai tort ; je ne sais ce que je dis ; je suis un butor. N'est-ce pas votre avis, miss Lucy ? Votre flegme britannique doit me condamner. Ce flegme n'est que trop contagieux, je le vois, et il finit par dégénérer en arrogance. Mon poste ici n'est plus tenable.

Et M. Paul se leva de sa chaise comme s'il s'en allait.

Cette scène avait fini par émouvoir les écolières, qui s'en croyaient la cause exclusive, et comme elle tournait de plus en plus au tragique, il y avait des larmes. Moi-même, le dirai-je? je sentis mes yeux se mouiller. Peut-être y avait-il autant de joie que de tristesse dans ces pleurs-là; c'était très-certainement le résultat d'émotions complexes. M. Paul, que mon silence et mon application à mon ouvrage d'aiguille exaspéraient, parut soudain calmé par mon air affligé. Cet étrange petit homme avait des yeux de lynx.

— Voilà miss Lucy qui pleure aussi! s'écria-t-il. Ce n'est pas, je l'espère, pour quelques paroles échappées dans un moment de vivacité et qu'emporte le vent. Cet exemple de sensibilité devrait au moins vous servir, mesdemoiselles. Je ne désespérerais pas d'allumer en vous le feu sacré, si vous aviez le cœur moins dur que la tête.

Et M. Paul, en pérorant ainsi, déployait un foulard tout neuf ou tout frais sorti des mains de la blanchisseuse.

— Je regrette de n'en pouvoir offrir un, dit-il, à toutes celles d'entre vous, mesdemoiselles, qui me donnent une preuve si inattendue de sensibilité. Que miss Lucy daigne uti-

liser mon foulard ; ce sera le gage d'une réconciliation générale. Il faut vous accepter, je le vois, avec vos défauts, comme vous m'acceptez avec ma blouse et mon bonnet grec, lorsque l'étiquette exigerait peut-être que je parusse ici en frac noir et en gants blancs, car il y a parmi vous de hautes et puissantes demoiselles qui se pavanent dans les loges royales. La tête tournerait à moins. N'en parlons plus.

J'épargnai à M. Paul la moitié du chemin, et voyant ce dénoûment singulier agréé par tout le monde, je pris le foulard, je fis mine de le passer sur mes yeux et je le lui rendis. Retournée ensuite à ma place, je ne touchai plus mon aiguille et je fus tout oreilles. Jamais M. Paul n'avait été plus éloquent. Cette ridicule scène aboutit, pour lui, à un véritable triomphe. S'il y avait par instants quelque chose du hibou dans son humeur, ses allures habituelles étaient plutôt celles des oiseaux de proie les plus nobles, et ce jour-là, dans son appréciation de plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature française, il prit un essor d'aigle.

— Et maintenant, allez relire votre lettre, me dit-il en quittant la classe.

— Mais monsieur, je ne l'ai pas encore lue.

— En vérité, mademoiselle ; et qu'avez-vous

donc lu pendant votre absence de la classe?

— Rien.

— Hâtez-vous de satisfaire, en ce cas, votre juste impatience.

— Mais, monsieur, c'est la lettre d'un ami; je sais d'avance ce qu'elle contient.

— D'une amie, dites-vous?

Et il attachait sur moi un œil aussi perçant que le soir où madame Beck l'avait chargé de déchiffrer ma physionomie.

— Non, monsieur, d'un ami.

— A la bonne heure. Vous auriez eu tort de ne pas être franche avec moi. C'est visiblement une écriture d'homme.

Le soir du même jour, après le départ des externes, dès que la sonnette se reposa, que la calme lampe de l'étude fut allumée dans le réfectoire et que madame elle-même se fut installée dans son petit salon avec sa mère, alors en visite chez elle, et quelques amies, je me glissai dans la cuisine, et je demandai, contrairement au règlement, une chandelle à mon amie Goton : — Certainement, Chouchou, me répondit-elle; deux, si vous voulez.

La chandelle à la main, je gagnai sans bruit le grand dortoir, où mon désappointement fut extrême en trouvant une des pensionnaires au lit par suite de quelque indisposition. Ce désappointement augmenta, lorsque je reconnus

sous la cornette bordée de tulle le minois de miss Genevra Fanshawe. Elle avait l'air de dormir; mais elle ne manquerait pas de se réveiller au moment décisif pour me conter ses doléances, si elle souffrait réellement, ou pour me parler de ses amours, si sa maladie était imaginaire. Un léger clignement des paupières, à la vue de ma chandelle, me fit même suspecter la réalité de son sommeil, et, munie de ma précieuse lettre, je résolus d'aller la lire dans l'une ou l'autre des classes vides à cette heure. La mauvaise chance me poursuivait : on était justement en train de laver à grande eau ces mêmes classes, selon la coutume bihebdomadaire; les bancs étaient empilés sur les pupitres ; le sol était noirci du marc de café qui, pour les ménagères bruxelloises, remplace les feuilles de thé dans ce genre d'écurage. Force me fut de chercher la solitude ailleurs.

Je pris une clef au clou où je la savais accrochée dans un recoin; je montai trois étages sans reprendre haleine, et j'atteignis le noir, étroit et silencieux palier, où une porte vermoulue, ouverte non sans peine, me donna passage dans le profond et froid galetas. Là, je n'aurais pas d'interrupteurs à craindre ; personne assurément ne m'y suivrait, pas même madame. Je refermai la porte sur moi,

je plaçai ma chandelle sur une vieille commode toute démantibulée. Fort heureusement je m'étais munie d'un châle, car il faisait un froid glacial. Je pris ma lettre avec une douce impatience et je rompis le cachet.

— Sera-t-elle longue? Sera-t-elle courte? Première question.

Elle était longue.

— Sera-t-elle froide? Sera-t-elle amicale?

Elle était amicale.

Sous ce rapport, il est vrai, j'étais parvenue à tenir mon imagination en bride; mais la froide Raison, si je l'avais consultée en ce moment, m'eût assurément dit : « Cette lettre est bien plus insignifiante qu'elle ne te le paraît. »

Encore une fois, j'avais si peu de confiance, tant de crainte encore la veille, que tenir enfin cette lettre, qui ne désappointait pas mes prévisions, était pour moi une jouissance plénière, sans mélange, vraiment rare dans la vie des heureux mêmes. La pauvre maîtresse d'anglais, lisant, à la clarté fumeuse d'une chandelle que le vent d'hiver, introduit par un carreau cassé, faisait couler rapidement, une lettre tout simplement bienveillante, n'aurait pas changé son sort pour celui d'une reine, malgré le proverbe, si souvent démenti par l'histoire, qui fait des reines un objet d'envie.

Graham m'avait donc écrit, et il avait pris plaisir à m'écrire; sa plume avait couru vite et longtemps sur le papier. Il me rappelait plusieurs des lieux que nous avions visités ensemble, nos conversations, nos réflexions. C'était me donner beaucoup de valeur, que de me mettre en communauté de pensées avec lui. J'en étais toute fière... Mais faut-il donc croire à une incarnation de ce principe de tout mal qui jalouse l'humanité, à des esprits malfaisants qui hantent l'air, et, généralement invisibles, revêtent au besoin, pour nous tourmenter, des formes fantastiques? Un bruit indescriptible se fit entendre dans ce long et solitaire grenier : je pensai au fameux rat noir qui m'avait tenu compagnie le jour de la représentation théâtrale! Un rat ne fait pas ce singulier bruit; serait-ce le battement d'ailes d'une chauve-souris effrayée par la lumière, ou le bourdonnement d'un gros papillon de nuit? Non, ce n'était rien de tout cela; c'était plutôt le son d'un pas étouffé, le frôlement d'une robe.

J'ai déjà dit qu'il y avait, dans le grenier, un portemanteau contenant de vieux habits. Le vent les avait peut-être agités. Il soufflait presque assez fort, dans le long couloir, pour éteindre ma chandelle; mais toutes ces suppositions ne pouvaient expliquer la terreur

superstitieuse et surnaturelle qui s'était emparée de moi. Dieu miséricordieux! suis-je donc folle? je la vois, c'est elle, c'est la Nonne qui vient de m'apparaître au fond du grenier, avec sa robe noire et sa coiffe blanche!

Je ne criai pas : je sentis mes genoux faiblir. Si l'apparition était venue à moi, je me serais évanouie; mais elle s'éloignait. J'eus la force de gagner la porte et l'escalier, au bas duquel j'arrivai sans savoir comment. La présence d'esprit ne m'abandonna pas assez pour jeter la panique parmi les pensionnaires réunies au réfectoire. J'entrai dans le petit salon de madame Beck, où je la trouvai avec madame Kind, sa mère, M. Victor Kind, son frère, et un autre monsieur qui, lorsque j'entrai, causait avec la vieille dame et tournait le dos à la porte.

— Il y a des hommes ici, quel bonheur! Montez vite au grenier : vite, vite! Je viens d'y voir quelque chose d'étrange.

— Et quoi donc? dit madame Beck d'un ton sec : vous aurez vu votre ombre, ma chère; qu'alliez-vous faire au grenier?

— Rien, madame; je vous expliquerai cela, mais...

J'étais pâle comme une morte, je tremblais des pieds à la tête, mes dents claquaient.

— En somme, qu'avez-vous vu? reprit madame d'un air sceptique.

— J'ai vu la Nonne!

Éclat de rire général.

— Profitez de l'occasion, docteur Jean! s'écria madame; on ne voit pas tous les jours des revenants.

Quelle fut ma surprise en reconnaissant Graham dans le monsieur qui tournait le dos à la porte et causait avec madame Kind!

— Me permettez-vous d'explorer le grenier? demanda-t-il.

— Je suis de l'expédition, dit M. Victor Kind.

— Et moi, reprit madame en prenant un flambeau; mais, surtout, pas d'esclandre dans la maison. Les pensionnaires rêveraient de la Nonne pendant une année, comme vous en avez rêvé, miss Lucy, à moins que ce ne soit une hallucination. Qu'en dites-vous, docteur?

— Permettez-moi de réserver mon jugement.

— A notre entrée dans le grenier, je trouvai ma chandelle éteinte; ma lettre avait disparu.

— Ma lettre! ma lettre! m'écriai-je alors en véritable folle, ma lettre, que je lisais à l'instant où la Nonne m'est apparue!

Le docteur Jean me fit un signe qui semblait commander le silence. Je me tus, l'exploration continua. Madame prétendit remarquer certain désordre dans les vieux habits pendus au long portemanteau ; mais de la Nonne, nulle trace, et quelle trace voulait-on qu'un spectre laissât?

— Ma lettre! ma lettre!

— Chut! me dit le docteur Jean à l'oreille, c'est moi qui l'ai ramassée en entrant. Le vent l'avait jetée à terre.

Le reste de la soirée se passa chez madame à rire de ma frayeur, mais elle ne m'en recommanda pas moins le plus grand secret, tant sur cette première réapparition de la Nonne que sur celles qui pourraient suivre. Son pensionnat deviendrait la fable de tout Bruxelles si de pareils contes s'ébruitaient.

— Mais ce n'est pas un conte, répliquai-je.

— J'en appelle au docteur, dit madame. N'est-ce pas, docteur, qu'une imagination malade peut voir partout des fantômes? Si vous ne voulez pas dire tout haut votre avis, dites-le tout bas à miss Lucy.

— Vous êtes triste, Lucy, vous souffrez, murmura alors Graham. Il faut vous distraire, venir nous voir plus souvent. Il se peut que vous soyez victime de ce que nous appelons une illusion spectrale. Le bonheur est une

plante de difficile et délicate culture, je le sais; nous tâcherons, ma mère et moi, de vous aider à la cultiver.

— Merci, docteur Jean, merci de votre bon vouloir, mais le bonheur, ajoutai-je en riant, et pour lui prouver que j'étais tout à fait remise de mon émotion, n'est pas un produit de notre sol terrestre; il ne se cultive pas comme les pommes de terre. C'est une manne céleste : Dieu l'envoie à qui il lui plaît.

XVII

L'apparition de la Nonne, qualifiée en définitive d'hallucination, fut bientôt oubliée par tout le monde, excepté par moi. Je finis par croire moi-même que j'avais été le jouet d'une erreur des sens, d'un accès d'humeur noire. Une influence nouvelle commençait à agir sur mon existence, et tenait, pour ainsi dire, la tristesse en échec. Imaginez-vous une petite vallée humide et sombre, dans une épaisse forêt; le gazon et le feuillage y languissent également étouffés, étiolés. Que, soudain, la hache du bûcheron abatte quelques chênes et donne un libre passage à l'air, au soleil,

tout renaît, tout s'anime; la même verdure lutte de beauté et d'éclat avec le ciel bleu, qui, pour la première fois, apparaît au-dessus d'elle.

Une nouvelle croyance devenait la mienne, la croyance au bonheur. Trois semaines s'étaient écoulées depuis la mystérieuse aventure, et je possédais, outre ma première lettre, dans le tiroir de ma commode, quatre autres lettres tracées de la même main ferme, cachetées de la même cire, scellées du même cachet, remplies du même charme vivifiant. Je ne trouve pas d'expression pour rendre ce qu'elles me faisaient alors éprouver. Bien des années après je les ai relues; c'étaient incontestablement des lettres bienveillantes, et de nature à satisfaire la personne à qui elles étaient adressées, autant que leur auteur semblait satisfait de lui-même. Les deux dernières contenaient trois ou quatre lignes finales, moitié plaisantes, moitié tendres, ou qui touchaient au sentiment. Le temps, cher lecteur, en avait fait ce doux, mais sobre breuvage, bien différent du philtre enivrant, du nectar digne des dieux que semblait me verser l'amitié, comme une autre Hébé, lors de la réception de ces mêmes lettres.

Pour peu qu'on se rappelle mes fréquents démêlés avec la Raison, on désirera peut-être

savoir si je tendis les doigts à sa férule avant de répondre à Graham, ou si je m'abandonnai à l'impulsion du sentiment.

Pour dire toute la vérité, j'usai d'un assez singulier compromis ; j'obéis à deux maîtres : je fis deux réponses, l'une pour soulager mon cœur, l'autre pour Graham.

Et d'abord j'écrivais sous la dictée du sentiment, laissant la Raison se morfondre à la porte ; j'étendais mon papier, je plongeais dans l'encre ma plume impatiente, et je la laissais courir bride abattue : c'était la pure effusion de mon cœur, le langage d'une affection sincère, d'une reconnaissance profonde et active, au moins par la pensée, s'il ne lui était pas donné de l'être autrement. Une fois pour toutes, je repousse ici, entre parenthèses, et du haut de mon dédain, le soupçon de sentiments plus tendres ; les femmes ne manifestent pas ces sentiments, lorsque depuis le début, et dans tout le progrès d'une liaison, rien n'a pu leur faire perdre la conviction que ce serait commettre une absurdité morale. On ne s'embarque pas, à moins d'avoir le cerveau tout à fait malade, sur les eaux troubles encore de l'amour, sans avoir vu ou cru voir poindre l'étoile de l'espérance. Je donnais donc ample carrière à l'expression d'un attachement plein d'abnégation, et partant des

plus honorables, car il aspirait surtout à attirer à lui, à prendre dans son lot tout ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans une autre existence, et à détourner d'elle tous les orages. Alors, seulement alors, le doute entrait dans mon esprit et la Raison, enfonçant tout à coup la porte, m'arrachait le papier des mains, lisait, riait, persiflait, raturait, déchirait la lettre, pour la récrire à sa manière, pour plier, cacheter, adresser et expédier une missive aussi courte que correcte. Franchement, la Raison n'avait pas tort.

Je ne vivais pas seulement des lettres de Graham; je recevais des visites; on se préoccupait de moi; une fois par semaine on venait me prendre pour me conduire à la Terrasse, où l'on paraissait faire grand cas de ma chétive personne. Graham, ou plutôt le docteur Jean, ne manquait jamais de me répéter que je le préoccupais fort. Il s'agissait d'empêcher la Nonne de reparaître; il voulait lui disputer sa proie. A part mes autres mérites, j'étais pour lui un *sujet* fort curieux au point de vue scientifique.

Un soir, le 1er décembre, je me promenais seule dans le carré. Six heures venaient de sonner, les portes des classes étaient fermées; mais à l'intérieur, les pensionnaires, se livrant aux licences plénières de la récréation

du soir, faisaient un vacarme infernal. Le carré restait plongé dans l'obscurité, à l'excep tion d'une lueur rougeâtre en dessous et autour du poêle. Les carreaux des portes vitrées et des longues fenêtres étaient gelés ; un faible rayon de lumière, semblable au reflet du cristal, pénétrait à peine à travers ce voile blanchâtre brodé de capricieuses arabesques. Il faisait cependant une belle et claire nuit dehors, mais la lune était absente, et, pour oser rester ainsi dans l'ombre, mes nerfs avaient dû singulièrement se raffermir. En ce moment même, je pensais à la Nonne, sans la redouter, bien que l'escalier, justement placé derrière moi, conduisît à travers les ténèbres les plus épaisses, d'étage en étage, jusqu'au grenier hanté par elle. Tout à coup mon cœur tressaillit, mon pouls battit avec une vitesse accélérée. Je venais d'entendre le souffle d'une respiration, le frôlement d'une robe. Une ombre, plus noire que l'obscurité de l'escalier, le descendit et glissa devant moi jusqu'à la porte de la classe où elle s'arrêta, sans paraître effrayée du tapage; mais au même instant retentit la sonnette, dont le son aigu lui fit rebrousser chemin. L'ombre alors regagna l'escalier et s'arrêta sur le premier palier, curieuse apparemment de voir qui allait entrer. Cette prosaïque circonstance ne me

permit pas de douter qu'au lieu de la Nonne, c'était tout bonnement madame Beck en tournée.

— Mademoiselle Lucy, s'écria Rosine, accourant, la lampe à la main, on vous demande au salon !...

Madame me vit, je vis madame, Rosine nous vit toutes les deux ; mais pas un mot ne fut échangé entre nous.

Je courus au salon où je trouvai celui que je m'attendais à y trouver, le docteur Jean en personne.

— La voiture est à la porte, Lucy. Ma mère m'envoie vous prendre pour vous conduire au théâtre ; elle comptait y aller elle-même ; mais il nous est arrivé des étrangers. Prenez Lucy à ma place, cela la distraira, m'a-t-elle dit aussitôt. Voulez-vous venir?...

— Quoi ! tout de suite ?

Et je regardai d'un air désespéré ma sombre robe de mérinos.

— Vous avez une demi-heure pour faire une toilette. Je vous aurais avertie plus tôt, mais je ne me suis décidé moi-même qu'à cinq heures, lorsque j'ai su que nous verrions jouer une des célébrités du drame moderne.

Graham prononça un nom qui faisait alors bien du bruit en Europe, mais dont tous les échos se sont tus depuis longtemps, car la

mort et l'oubli sont presque synonymes pour les reines de théâtre.

— Je serai prête dans dix minutes, répondis-je à Graham.

J'étais aussi curieuse que lui de voir la célèbre actrice, et la pensée ne me venait pas même qu'on pût trouver à redire si j'allais quelque part avec le docteur Jean sans être accompagnée de sa mère. Manifester pareille crainte à Graham, lui laisser entrevoir semblable scrupule, c'était courir le risque d'exciter sa surprise à un degré qui m'eût couverte de confusion. Ma marraine elle-même, connaissant son fils et me connaissant, aurait autant songé à faire chaperonner une sœur sortant avec un frère, qu'à exercer une surveillance sur nous. L'occasion n'exigeait pas une grande toilette; ma robe de crêpe bruyère suffisait, et j'allai la chercher dans la grande garde-robe en chêne du dortoir, où ne pendaient pas moins de quarante robes; mais il y avait eu des changements et des réformes dans leur ordonnance. Une main novatrice avait relégué plusieurs toilettes apparemment arriérées à son avis, ma robe de crêpe entre autres, dans le grenier; force me fut d'y monter. Le lecteur me croira ou ne me croira pas, mais au moment où j'entrais dans ce long réceptacle de meubles et d'effets mis au rebut ou

provisoirement hors d'emploi, au lieu de l'obscurité complète que je m'attendais à y trouver, je vis luire dans l'enfoncement une petite clarté solennelle, comparable à une étoile entourée d'un nimbe. Cette clarté était assez forte pour éclairer le rideau qui couvrait le long portemanteau. Soudain elle s'éteignit : tout redevint noir dans ce même enfoncement dont j'étais, grâce à Dieu, assez loin avec ma chandelle tremblotante. Je me hâtai de saisir ma robe, accrochée à l'entrée du grenier, et je regagnai le grand dortoir.

Trop émue pour m'habiller et me coiffer moi-même, j'appelai à mon aide Rosine, toujours disposée à rendre service, moyennant récompense honnête. C'était un véritable artiste en coiffure. Après m'avoir donné mon mouchoir et mes gants, elle prit le bougeoir et m'éclaira pour descendre l'escalier. Le docteur Jean m'attendait dans le vestibule.

— Déjà prête !... n'avez-vous rien oublié?

— Mon Dieu, si, mon châle !

Rosine remonta le chercher.

— Qu'avez-vous donc, Lucy? Auriez-vous revu la Nonne?

— Non, Graham.

Et je disais vrai, puisque je n'avais vu que cette étrange et vague lueur.

— Oh! vous n'êtes pas dans votre état naturel.

Comme il y mettait de l'obstination, je lui racontai ce que j'avais réellement vu.

— C'est bien cela, reprit-il, c'est un autre effet de la même cause : pure illusion d'optique! Il faut que je vous guérisse de cette maladie nerveuse; il y va de mon amour-propre de docteur.

Le roi, l'aristocratie belge et étrangère, tout le grand monde de Bruxelles était au théâtre; tout le petit monde bourgeois également, entassé, amoncelé. Occuper chacun notre stalle, comme nous le faisions Graham et moi, n'était pas un médiocre privilége.

Le plus profond silence régna dans toute la salle, dès que le lever du rideau annonça la prochaine apparition de l'astre tragique. Il était neuf heures lorsque cet astre se leva sur l'horizon; il avait encore sa pâle grandeur et sa puissance d'attraction, mais sa décadence était visible; vu de près, ce ne devait plus être qu'un chaos à demi consumé, un globe en fusion, moitié lave, moitié feu. Ce n'était pas une femme que j'avais devant moi, mais un spectre plus effrayant que la Nonne. Un éclat diabolique luisait dans ses yeux; le mot enfer semblait écrit sur son front, et l'enfer seul pouvait donner à cette fragile créature les forces dé-

ployées par elle à mesure que l'action avançait et passionnait le spectateur. On eût dit l'incarnation de la haine, du meurtre et de la folie. Horrible spectacle, à coup sûr, mais révélation puissante des noirs abîmes du cœur humain !

Des gladiateurs abreuvant de leur sang l'arène d'un cirque, des chevaux éventrés par des taureaux, offraient un spectacle moins hideux, moins immoral, moins révoltant pour le peuple convié à de semblables fêtes, que cette reine du crime en proie à sept démons, et que les bons catholiques auraient dû faire exorciser.

La souffrance l'avait minée sans l'abattre. Elle était là, drapée fièrement dans un vêtement antique aux plis longs, réguliers, froids comme la sculpture. Un décor d'un rouge sombre, un tapis de la même nuance faisaient ressortir sa blancheur mate comme celle de l'albâtre, sa pâleur plus sinistre que celle de la mort. Cependant elle ne semblait pas ressentir ses propres douleurs. Tout ce qui la faisait souffrir prenait à l'instant un corps, devenait pour elle un antagoniste à combattre, à mettre en pièces. A peine une substance elle-même, elle essayait de saisir des abstractions pour lutter contre elles. Rugissant comme une tigresse enlacée dans les replis tortueux

d'un serpent, elle se débattait sous l'étreinte de l'adversité. La douleur, pour elle, n'était point une expiation ; « les larmes n'arrosaient pas la moisson de la sagesse. » La maladie, la mort même devaient la trouver rebelle ; cependant il y avait dans la frénésie étrange de cette ménade une sombre majesté ; sa chevelure éparse sur ses épaules était une chevelure d'ange déchu ; un rayon du ciel, d'où elle avait été précipitée, semblait la suivre dans son exil et éclairer la profondeur de sa chute.

Où donc était le peintre de la Cléopâtre ? Il aurait bien fait d'étudier cet autre modèle de royauté déchue. Mettez aux prises cette reine-là avec la fameuse reine d'Égypte, et la maîtresse de Marc-Antoine sera pourfendue du premier coup comme le coussin de duvet coupé en deux par le cimeterre de Saladin. Que Pierre-Paul Rubens se réveille d'entre les morts, qu'il sorte de son linceul avec son armée de matrones aux formes rebondies, et nous aurons le spectacle des sept vaches grasses du songe de Pharaon dévorées par une seule vache maigre, représentant quelque chose de plus terrible que la famine !

Vasthi, l'idée m'était venue de la désigner par le nom de l'orgueilleuse femme d'Assuérus, Vasthi ne valait pas mieux, disait-on, que son regard, et certes elle avait un mauvais œil ;

mais s'il lui venait des régions souterraines une si lamentable énergie, pourquoi ne descendrait-il pas un jour, pour elle, un secours d'en haut!

Que pensait Graham de cette étrange créature? De longtemps je ne songeai à le lui demander ni même à observer l'impression que produisait sur lui ce jeu sans pareil, car j'avais vu déjà jouer la tragédie, mais rien de semblable à cela. Il me semblait voir un torrent, gonflé par la fonte des neiges et des glaces, se précipiter en cataractes plus bruyantes que le tonnerre ; mon âme se sentait emportée comme une feuille par l'impétueux courant.

Miss Fanshawe, avec son habituel aplomb de jugement, déclarait le docteur Jean un homme trop sérieux, mais en même temps trop impressionnable. Jamais je n'envisageai Graham ainsi. Ce n'étaient pas là les défauts que je lui aurais reprochés. Sa pente naturelle ne le portait ni à la méditation ni au sentimentalisme, et s'il était impressionnable comme l'onde que le vent le plus léger ride, il ne se prêtait pas plus que l'onde à recevoir l'empreinte qu'on eût voulu lui imprimer.

Penseur aussi intelligent qu'un autre dans une circonstance donnée, c'était plutôt en général un homme d'action que de pensée. Il pouvait sentir vivement, mais à sa manière, et si la corde de l'enthousiasme ne manquait pas à

son cœur, ses vibrations étaient circonscrites. Pour toutes les douces et riantes influences ses yeux et ses lèvres avaient un doux et riant accueil ; les teintes roses, argentées, nacrées, empourprées des nuages d'été trouvaient un complaisant miroir dans son esprit ; mais il n'éprouvait aucune sympathie pour les sombres tableaux de la nature. Quand enfin je le regardai, je fus contente et rassurée de voir qu'il contemplait cette sinistre reine de théâtre sans étonnement, sans admiration, sans terreur même, mais tout simplement avec une vive curiosité. Ses angoisses le peinaient peu, ses gémissements sauvages, ses cris perçants ne l'émouvaient guère ; ses fureurs le révoltaient jusqu'à un certain point, mais sans aller jusqu'à lui faire horreur. Rare et enviable sang-froid ! Les blancs rochers de la vieille Angleterre ne se mirent pas avec plus de calme dans les flots tumultueux du détroit que n'en mettait Graham à regarder s'agiter cette pythonisse.

Je me hasardai donc à lui demander son opinion : « Hem ! hem ! » fut sa première réponse, presque inarticulée, mais assez expressive, et je vis en même temps se jouer sur ses lèvres un sourire critique et insouciant. Contre des natures de cet ordre, son cœur était sans doute invulnérable. En quelques phrases con-

cises et nettes, il me fit connaître ensuite sa pensée sur l'actrice. Il la jugeait comme femme et non comme artiste, c'est-à-dire très-sévèrement.

Vers minuit, au moment où le drame arrivait à son dénoûment lugubre, au moment où tous les spectateurs retenaient leur souffle, où Graham lui-même se mordait la lèvre et plissait son front, lorsque toutes les oreilles étaient tendues, tous les yeux concentrés sur un seul point, lorsqu'on ne voyait plus que cette blanche effigie affaissée sur un fauteuil, luttant contre sa dernière ennemie, la plus exécrée, la plus redoutable, et qui prenait visiblement l'ascendant sur elle; lorsqu'on n'entendait plus que son souffle étouffé, haletant, mais menaçant jusqu'au dernier râle, jusqu'à ce que la mort lui dise : « Tu n'iras pas plus loin; » en ce moment même retentirent derrière la scène un bruit inopiné et de fâcheux augure, des pas pressés, des voix tumultueuses. Que pouvait-il y avoir? Comment la représentation se trouvait-elle interrompue à l'instant même où elle allait finir? Une odeur de fumée, un jet de flamme répondirent à la question.

— Au feu! au feu!

A ce cri terrible, répercuté comme un tonnerre par mille échos, la panique s'empara de

la salle entière, jetée dans un aveugle, égoïste et cruel chaos.

Et le docteur Jean, l'homme impassible?

Il fut digne de lui-même. Je le vois encore, plus beau que je ne l'avais jamais vu, calme comme un marbre.

— Lucy ne bougera pas, je le sais, dit-il en me jetant un regard aussi plein de sérénité que si nous étions assis au coin du foyer de sa mère.

Ainsi adjurée, je serais restée assise sous un bloc de rocher branlant et prêt à se détacher d'une montagne. Mon instinct me disait d'ailleurs de demeurer immobile en cette circonstance, et de laisser passer le flot des fuyards. Au prix de ma vie je n'aurais pas voulu entraver la volonté de Graham, devenir un embarras pour lui. Nous étions dans nos stalles, et, pendant quelques minutes, il se fit une effrayante et impitoyable presse autour de nous.

— Pauvres femmes! quelle épouvante est la leur! dit Graham. Si, du moins, les hommes étaient moins effrayés, on pourrait maintenir quelque ordre. Quelle scène lamentable et honteuse! Je vois en ce moment cinquante brutes égoïstes, qui n'ont d'homme que le nom, et que j'assommerais sans remords de conscience s'ils se trouvaient à portée de mon

poing. Les femmes, en vérité, sont moins poltronnes que ces misérables ! Regardez donc là-bas. Bon Dieu ! quelle horreur !

Une jeune fille, qui se tenait appuyée sur le bras d'un monsieur placé à quelque distance devant nous, venait d'être soudain renversée sous les pieds de la foule par une espèce de boucher. Sa disparition, grâce à Dieu, ne dura pas trois secondes. Graham s'était élancé vers elle, et, pour écarter la foule, il unit ses forces à celles du monsieur qui, malgré ses cheveux gris, paraissait très-robuste. Bientôt la jeune fille reparut dans les bras de Graham, la tête renversée, les cheveux épars sur l'épaule de son sauveur. Elle semblait avoir perdu connaissance.

— Confiez-la-moi ; je suis médecin, dit-il au père.

— Si vous n'avez pas d'autre dame à protéger, gardez-la dans vos bras; je vais vous frayer un passage.

— J'ai une dame avec moi, répondit Graham, mais elle ne sera pour nous ni un obstacle ni un embarras.

Il me fit signe des yeux ; bien résolue à le rejoindre, je finis par me frayer un passage à travers la barrière vivante qui me séparait de lui.

— Tenez-vous à moi et ne me lâchez pas, me dit-il.

Je lui obéis.

Notre pionnier déployait autant de vigueur que d'adresse, sans brutalité. Il ouvrait devant nous l'épaisse masse humaine comme un coin ouvre le bois, ou comme une tarière perce un trou dans la pierre. Le plus grand danger était d'étouffer en chemin ; dès que nous sentîmes l'air frais et glacé de la nuit, nous fûmes sauvés.

— Vous êtes Anglais ! dit le vieux monsieur à Graham parvenu dans la rue avec son précieux fardeau.

— Oui, je suis Anglais, et je parle à un compatriote, n'est-ce pas ? fut la réplique.

— Ayez la bonté d'attendre ici deux minutes, pendant que j'appelle ma voiture.

— Papa, je ne suis pas blessée. Suis-je avec toi, papa ? dit la voix d'une très-jeune fille.

— Vous êtes avec un ami, et votre père est à nos côtés.

— Dites-lui que je n'ai rien. C'est seulement mon épaule, ma pauvre épaule ; je crois qu'ils ont marché dessus.

— Ce ne sera rien qu'une foulure, il faut l'espérer, murmura le docteur. Lucy, prêtez-nous votre aide.

Et je l'aidai à modifier un peu la position de la jeune fille pour la rendre plus commode, moins douloureuse pour l'épaule ma-

lade. J'arrangeai aussi le châle qui l'enveloppait.

— Elle est légère comme un enfant, me dit Graham à l'oreille.

— Mais où est donc papa? Je veux le voir! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! Pourquoi n'est-il pas là?

La voiture approcha. La jeune fille passa des bras de Graham dans les bras de son père, non sans que l'épaule en souffrît un peu; la douleur lui arracha même un soupir.

— Pauvre enfant, dit le père avec tendresse, pourvu qu'elle n'ait pas l'épaule démise. Vous m'avez dit, monsieur, que vous étiez médecin?

— Je suis le docteur Jean, de la Terrasse.

— A merveille. Montez avec nous dans la voiture.

— La mienne m'attend. Je vais la chercher et je vous accompagnerai.

— Comme il vous plaira; mais ne manquez pas de nous suivre; hôtel de Belle vue, place Royale.

Graham restait silencieux comme moi: cela ressemblait fort à une aventure de roman.

Nous perdîmes quelques instants à chercher la voiture du docteur Jean; mais comme elle allait vite, nous atteignîmes bientôt l'hôtel. Un escalier monumental nous conduisit à un appartement du second étage; le premier, à ce

que me dit Graham, était en ce moment occupé par un prince russe. Un domestique en livrée nous introduisit dans un salon où brillait un feu anglais reflété dans de vastes glaces. Près de la cheminée se trouvait un petit groupe, petit surtout vu la grandeur de la pièce. Une frêle et gracieuse jeune fille était assise dans un large fauteuil; deux femmes s'empressaient autour d'elle. Le monsieur aux cheveux gris se tenait debout près de sa fille.

— Où est Henriette? Je désire qu'elle vienne, dit la jeune personne d'une voix douce et faible.

— Où est donc mistress Hurst? demanda le père d'un ton impatient et presque sévère au domestique en livrée.

— Mademoiselle oublie, répondit le domestique, qu'elle a donné elle-même à mistress Hurst la permission de s'absenter de Bruxelles jusqu'à demain.

— C'est vrai, je n'y pensais plus. Henriette est allée voir sa sœur; mais je regrette bien qu'elle ne soit pas là. Marianne et Louise n'entendent que le flamand; elles me font mal sans le vouloir.

Tandis que le docteur Jean et le père semblaient se consulter, je m'avançai près du fauteuil et je fis ce que désirait la jeune fille.

Graham se rapprocha presque aussitôt de

nous. Il n'était pas moins habile en chirurgie qu'en médecine. Après avoir examiné l'épaule malade, il déclara qu'il n'y avait ni luxation ni foulure ; l'enflure et la douleur céderaient à ses prescriptions. Le mieux à faire pour la malade était de se mettre au lit.

Il me dit à l'oreille de l'accompagner pour diriger les mouvements des servantes flamandes, car il craignait la rudesse de leur toucher.

La chambre à coucher était garnie de tentures bleu de ciel, le lit entouré d'un nuage de mousseline et de gaze. Je déshabillai moi-même la malade, et tous les détails de sa toilette me laissèrent l'impression d'une suave élégance, d'une rare délicatesse de goût, d'une exquise culture personnelle dont miss Genevra Fanshawe était loin. Je ne sais trop pourquoi l'idée de cette comparaison me vint en ce moment.

La jeune fille elle-même, malgré sa petite et frêle structure, était une créature pleine de distinction et d'une grâce imposante. Lorsque je ramenai en arrière, pour les emprisonner sous une coiffe de nuit, ses beaux et fins cheveux, plus doux, plus luisants que la soie, j'admirai son front pur, dont les contours indiquaient une noble race. Ses sourcils bien accusés se réduisaient sur ses tempes à un simple trait de pinceau. Ses yeux étaient grands,

leur regard profond ; ils dominaient l'ensemble de sa physionomie, et leur expression actuelle, souffrante et pleine de langueur, devait faire place, dans d'autres circonstances, à une expression aussi animée que séduisante. La peau, d'une blancheur de marbre, était légèrement veinée de bleu sur le cou et les mains. Certain pli de la lèvre supérieure, pli dont elle ne se doutait probablement pas, m'aurait fait penser, à tort peut-être, que la jeune dame se faisait une idée peu juste de la vie et du rôle assigné à sa beauté idéale et mignonne.

Sa conduite dans les mains du docteur Jean aurait pu exciter le sourire, sans la sympathie qu'on se sent pour la douleur en général, et qu'elle était faite pour inspirer d'une façon toute particulière. Ce n'était pas de la puérilité ; non, elle se montrait même patiente et courageuse ; mais une ou deux fois elle lui dit d'un ton assez vif et assez impérieux :

— Vous me faites mal, docteur, tâchez donc de me faire moins de mal.

Ses grands yeux se fixaient en même temps d'un air singulier sur Graham, qui ne paraissait pas s'en apercevoir et accomplissait sa tâche avec d'extrêmes précautions.

— Merci, docteur, et bonsoir, lui dit-elle d'un ton reconnaissant, tandis que Graham se rapprochait de son père. Papa, ajouta la pe-

tite voix sortant du nuage de mousseline et de gaze, n'oubliez pas de remercier aussi la dame.

En retournant à la Terrasse, nous passâmes devant le théâtre. Tout était rentré dans l'obscurité et le silence sur la place, et sous ce même péristyle où se précipitait tout à l'heure la foule mugissante, ivre d'effroi. Depuis longtemps le feu était éteint. Les journaux du lendemain expliquèrent la cause de cette alerte. Un lambeau de draperie avait pris feu derrière les coulisses, on ne savait trop comment; mais un pompier avait étouffé sous ses deux pieds le germe de l'incendie.

XXVIII

Les personnes condamnées à vivre dans la retraite, entre les grands murs d'un pensionnat ou d'un couvent, sont exposées à se voir soudain et pour longtemps effacées, ou du moins éclipsées de la mémoire de leurs amis qui respirent l'air libre du monde. Sans pouvoir se rendre compte de cette anomalie, après une série de rapports plus fréquents peut-être que d'habitude, après une accumulation de petites circonstances plutôt excitantes que décourageantes, et dont la conséquence naturelle semblerait être d'activer et non de suspendre les relations, il survient une longue

pause, un silence prolongé, une immense lacune de mémoire. Les lettres, qui avaient d'abord succédé aux visites, cessent à leur tour ; pour justifier leur absence, ce ne sont pas les bonnes raisons qui manquent, mais on les laisse même ignorer au pauvre ermite. Tandis qu'une complète stagnation l'environne, ses amis sont entraînés par le tourbillon de la vie. Cet intervalle d'un vide absolu s'écoule si lentement pour lui, que les heures semblent s'arrêter, ou, dépouillées du moins de leurs ailes, traîner le pied, comme des voyageurs harassés de fatigue et contraints de faire halte à chaque borne milliaire. L'ermite, s'il est raisonnable, dévorera ses propres pensées, enfouira ses propres émotions pendant ces longues semaines d'hiver moral. Voyant que la Destinée le condamne à imiter les animaux hivernants, il se pelotonnera sur lui-même, s'enfoncera dans quelque trou et s'y laissera bloquer par le froid et la glace jusqu'au printemps à venir.

Qu'il se dise : « Tout cela est pour le mieux ; tout cela doit être, puisque tout cela est, » et un jour son sépulcre de glace s'ouvrira ; le printemps, de retour, ramènera le doux soleil et les tièdes zéphyrs ; les haies bourgeonneront ; le brillant ramage des oiseaux annoncera l'heure de la résurrection. Peut-être en

arrivera-t-il ainsi ; peut-être en arrivera-t-il autrement. Si la gelée a pénétré jusqu'au cœur, le cœur ne dégèlera pas, et, le printemps venu, un corbeau ou une corneille dénichera dans le trou du mur ou de l'arbre le cadavre de la marmotte ou du loir. Dans ce cas même, pourquoi nous plaindre? Ne sommes-nous pas tous mortels? Ne devons-nous pas tous aller un peu plus tôt, un peu plus tard, où vont toutes choses?

A cette soirée de théâtre pleine d'émotions, succédèrent sept semaines plus vides que sept feuilles de papier blanc. Pas un mot, pas une visite, pas un signe de souvenir! Vers le milieu de ce temps, je m'imaginai qu'il avait pu arriver l'un ou l'autre accident à mes amis de la Terrasse; cette idée me poursuivait même la nuit; mais, après mûre réflexion, je me persuadai qu'il en devait être ainsi. Leur oubli me sembla la conséquence inévitable d'une destinée sous laquelle il fallait se courber sans murmure. Je ne me blâmais pas cependant de souffrir; grâce à Dieu, j'avais un sentiment trop vrai de la justice pour tomber dans l'imbécile extravagance de m'accuser moi-même de mon malheur. Quant à blâmer les autres de leur silence, si ma raison me disait qu'ils ne méritaient aucun reproche, mon cœur n'était pas plus sévère pour eux.

J'essayai de divers expédients pour soutenir et remplir mon existence. Je commençai une broderie très-compliquée ; j'étudiai avec acharnement l'allemand ; j'entrepris la lecture suivie des plus arides et des plus gros volumes de la bibliothèque. Vains efforts ! c'était absolument comme si j'avais voulu apaiser ma faim en mordant une lime, ou ma soif en buvant de l'eau de mer.

L'heure de mon plus grand tourment était celle de la poste ; pour mon malheur, je connaissais trop bien cette heure-là. Vainement j'essayais de mettre ma cruelle mémoire en défaut, dans l'espoir d'échapper au supplice de l'attente, au désappointement mortel qui suivait le fatal coup de sonnette.

Les animaux enfermés dans une cage et tenus dans un état voisin de la famine, ne peuvent pas attendre leur rare pâture avec plus d'anxiété.

Dans ma misère extrême, j'avais recours sans cesse au petit paquet enfermé dans ma commode, à mes cinq premières lettres. Quel splendide mois que celui dont le ciel avait vu lever ces cinq étoiles ! C'était toujours le soir que je leur rendais visite, et, n'osant demander tous les soirs une chandelle à la cuisine, contrairement à la règle, j'achetai une bougie et des allumettes. L'heure de l'étude arrivée, je

montais dans le dortoir pour y dévorer cette croûte de pain du banquet de Barmécide. Elle était loin de me nourrir; car je devenais maigre comme un spectre, sans être pourtant malade.

Un soir, je m'étais mise à relire mes lettres un peu plus tard que d'habitude; je sentais cette consolation même m'échapper. A force d'être relues, mes cinq lettres perdaient toute séve, toute signification. Mon petit lingot d'or s'aplatissait peu à peu en menues feuilles d'or battu que le vent emporterait. J'étais presque tentée de pleurer sur ces illusions perdues, lorsqu'un pas rapide et brusque dans sa légèreté gravit l'escalier. Je reconnus le pas de miss Genevra Fanshawe. Elle avait dîné en ville ce jour-là, et, de retour au pensionnat, elle venait sans doute déposer son châle et son chapeau dans la grande garde-robe.

Oui, c'était bien elle, en robe de soie chatoyante; son châle tombait de ses épaules, et ses boucles, défrisées par l'humidité du temps, pendaient pêle-mêle sur son cou. A peine avais-je eu le temps de renfermer mes lettres, qu'elle était à mes côtés.

— Stupide soirée! stupides gens! furent ses premières paroles.

— De qui parlez-vous donc, miss Genevra? Serait-ce de mistress Cholmondeley, dont vous

trouviez autrefois la maison si charmante?

— Ce n'est pas chez mistress Cholmondeley que j'ai dîné aujourd'hui.

— Et chez qui donc, sans être trop curieuse?

— Ne savez-vous pas que mon oncle de Bassompierre est, depuis quelque temps déjà, à Bruxelles ?

— Comment le saurais-je? C'est le premier mot que vous m'en dites. Vous devez être enchantée de cette arrivée.

— Enchantée ! pourquoi donc? c'est un fort vilain homme, je le déteste de tout mon cœur.

— Serait-ce parce qu'il n'est pas Anglais ou pour toute autre raison d'aussi grand poids?

— Il n'est que trop Anglais, Dieu le sait, répondit-elle, et il portait encore un nom anglais, il y trois ou quatre ans ; mais sa mère était Française; c'était une de Bassompierre. Plusieurs personnes de la famille sont mortes depuis, et lui ont laissé une fortune, un titre, un nom. C'est plus de bonheur qu'il n'en mérite, et il lui sied mal de trancher du personnage, surtout devant moi, qui sais ce que je sais.

— En vérité, miss Genevra Fanshawe, vous êtes bien dure pour ce pauvre oncle; et que savez-vous donc?

— Je sais ce que maman m'a raconté cent

fois ! S'il est mon oncle, c'est par alliance, et parce qu'il a épousé une sœur de maman. Maman le déteste, elle a bien raison. C'est un véritable ours, pire qu'un ours, un tigre. N'a-t-il pas tué notre pauvre tante Genevra ; car elle s'appelait du même nom que moi !

— Tué votre tante?...

— Oui, il l'a fait mourir d'ennui et de chagrin ! Quelle soirée ! Dieu me garde de retourner dans ce maudit hôtel. Me voyez-vous toute seule ou peu s'en faut, me promenant en long et en large avec un homme de cinquante ans qui, après quelques minutes de conversation banale, m'a tourné le dos et s'est éclipsé jusqu'au dîner ! Ce sont des manières à lui. Il ne peut supporter ma présence, j'en suis sûre. Sa conscience le condamne ; tout le monde dit que je suis le portrait vivant de la tante Genevra.

— Il vous a donc laissée tout à fait seule?

— Oui, car il n'y avait dans la même salle que Missy, ma cousine, une enfant gâtée, une mijaurée.

— M. de Bassompierre a donc une fille?

— Oui, oui ; mais trêve de questions, ma chère. Je suis si harassée!

Après avoir bâillé à se démettre les mâchoires, et s'être jetée sans autre cérémonie sur mon lit, miss Genevra ajouta :

— Mademoiselle ma cousine, à ce qu'il paraît, a failli, l'autre soir, être mise en capilotade au théâtre où le cri au feu, qui n'était qu'une fausse alerte, avait amené un sauve-qui-peut général...

— M. de Bassompierre et sa fille habiteraient-ils l'hôtel de Belle vue?

— Précisément, me répondit-elle; vous connaissez donc tout le monde?

— Je ne les connais pas particulièrement, mais j'ai eu l'occasion d'aller chez eux.

— Je vois ce que c'est, reprit miss Genevra, plus surprise qu'elle ne faisait mine de l'être. Vous allez partout maintenant. Ma mère Jean vous aura présentée à M. de Bassompierre où notre Esculape a déjà ses entrées. C'est Mon fils Jean qui a soigné Missy lors de l'accident. Je suis sûre qu'elle n'avait rien. Elle aura voulu se rendre intéressante. Depuis lors, M. de Bassompierre et Mon fils Jean sont intimes; on prétend même que les familles se connaissent d'ancienne date. On parle du bon vieux temps. En un mot, tout le monde radote.

— Tout le monde? mais ne disiez-vous pas que vous étiez seule?

— Non, on attendait à dîner Ma mère Jean et Mon fils Jean. Ils n'ont pas manqué de venir; la petite poupée faisait les honneurs de la maison.

Sans y songer, miss Fanshawe me révélait la cause de son abattement d'esprit et de l'aigreur de ses paroles. L'encens accoutumé n'avait pas fumé ce soir-là pour l'idole ; il avait fallu tout au moins le partager avec ma cousine. Nos petits manéges habituels de coquetterie venaient d'échouer ; notre vanité se trouvait singulièrement mortifiée : de là nos vapeurs.

— Mademoiselle de Bassompierre est-elle tout à fait rétablie, miss Genevra ?

— Elle se porte mieux que vous et moi, mais le rôle de malade imaginaire lui sourit. Il fallait voir Ma mère Jean la soulever comme une plume et la placer presque de force sur le sofa ; Mon fils Jean lui interdire toute excitation, même d'élever tant soit peu la voix. Que de fadaises ! C'était à faire lever le cœur.

— Dame, vous voudriez régner sans partage !...

— Régner sur Mon fils Jean ? le bel honneur ! un malotru !

— Vous cassez les vitres, miss Genevra Fanshawe, en parlant ainsi d'un homme respectable et dont l'amitié m'honore. Avez-vous tout dit ? Franchement, je me soucie peu d'en entendre davantage. Ne seriez-vous pas aussi bien assise sur votre propre lit ?

— Encore Diogène ! s'écria-t-elle ; vous voilà rouge comme un coquelicot, ma chère; prenez-y garde, on vous croirait des vues sur Mon fils Jean pour votre propre compte. Je suis loin d'être aussi chatouilleuse à son sujet.

Pour couper court aux impertinences de miss Genevra, je soufflai ma bougie, et je lui laissai le champ de bataille.

Le lendemain se trouvait être un jeudi, jour de demi-congé. J'attendais l'heure de la poste, comme un homme hanté par des spectres attend leur apparition. La réception d'une lettre de Graham devenait moins probable que jamais, mais je ne pouvais parvenir à me convaincre de son impossibilité absolue. A mesure que le moment solennel approchait, je me sentais en proie à des angoisses au-dessus de la moyenne habituelle. Un grand vent d'est soufflait, et depuis quelque temps j'étais entrée dans cette déplorable communauté avec les vents et leurs variations, qui nous rend leur jouet et paraît si incompréhensible aux personnes parfaitement saines de corps et d'esprit. Le vent du nord et le vent d'est exerçaient sur moi une terrible influence, rendant tout chagrin plus vif, toute douleur plus poignante. Le vent du midi, au contraire, calmait mes nerfs; le vent d'ouest m'égayait quelquefois, à moins qu'il n'apportât sur ses

ailes lassées des nuages orageux, sous la pesanteur étouffante desquels toute énergie s'affaissait.

C'était une sombre et âpre journée. Je quittai la première classe où j'étais restée assise après le déjeuner, et je courus au fond du jardin où je m'arrêtai au milieu des arbres dépouillés par l'hiver, espérant que le facteur pourrait venir dans l'intervalle; j'avais la tête nue et je la cachais dans mon tablier, moins pour la garantir du froid que pour me séparer tout à fait du monde extérieur, ne rien voir, ne rien entendre. Lorsque je me hasardai à rentrer dans la première classe, il n'était pas encore neuf heures; la salle était vide. La première, ou plutôt l'unique chose que je vis, fut un objet plat et blanc placé sur mon noir pupitre; le facteur de la poste était venu sans que j'entendisse son coup de sonnette, et il était venu pour moi. La voilà donc, cette lettre tant attendue! Il n'y a plus à en douter : une sixième étoile se lève sur mon horizon; Graham est mon seul correspondant au monde; il ne m'a pas oubliée. Comme je sens mon cœur battre dans l'élan de ma reconnaissance!

Ces réflexions, je les faisais à dix ou douze pas de distance, car je m'étais arrêtée, la respiration presque coupée. En approchant tout à fait, tremblante d'émotion, mais bien cer-

taine de reconnaître une écriture connue, je demeurai presque stupéfaite à la vue d'un autographe qu'il me semblait au contraire n'avoir jamais vu, une écriture de femme, indécise et sans vigueur. Quelle différence avec la main ferme et sûre du docteur Jean ! En vérité, le destin se montrait bien dur pour moi ; un si amer désappointement m'arracha une exclamation de désespoir : « Ah ! c'est trop cruel ! »

Je surmontai néanmoins ma douleur. La vie est encore la vie, malgré ses déboires et ses angoisses ; on conserve des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, quoique toute perspective attrayante se soit évanouie, tout son mélodieux éteint. Non sans une vive répugnance, j'ouvris la lettre, dont je reconnus aussitôt l'écriture pour m'être parfaitement familière. Datée de la Terrasse, elle était ainsi conçue :

« Chère Lucy. Je m'avise un peu tard, n'est-ce pas ? de venir vous demander ce que vous faites depuis tantôt un mois. Peu inquiète du bon emploi de votre temps, je voudrais être certaine qu'il s'écoule aussi doucement pour vous que pour nous deux à la Terrasse. La clientèle de Graham s'accroît tous les jours ; il est décidément en vogue dans cette petite capitale, et je lui dis souvent qu'il finira par

se croire plus de mérite qu'il n'en a. Ce sont propos de mère; il me répond fort bien que jamais il ne se croira lui-même le quart du mérite que je lui suppose. Cependant, Lucy, je ne le flatte jamais, quoiqu'il réjouisse mon cœur; j'aurais peur de gâter un si bon fils. Je ne sais en vérité comment, après avoir passé toute la journée dehors, subi l'épreuve de toutes sortes de caractères que la maladie n'embellit pas, et assisté parfois au spectacle des plus cruelles souffrances, il peut revenir le soir d'humeur si égale, si affable! Jamais il n'y a eu d'enfant comparable à lui pour l'élasticité d'esprit.

« Mon vieux procureur d'Olney se trouvait ces jours derniers à Bruxelles. Je me suis plongée avec lui dans les paperasses et questions d'intérêt. Je voudrais tant rattraper pour Graham les quelques débris de la modeste fortune laissée par son père, et que de mauvais placements ont presque engloutie. Il a beau me dire : « Bon Dieu! ma mère, tenez-vous donc l'esprit en repos. Vous manque-t-il quelque chose? Vous faut-il des parures en diamants, de riches livrées, un train de princesse? Pour moi, je suis parfaitement satisfait de mon sort actuel et de la perspective qui m'est ouverte par d'heureux débuts dans ma profession. » Je le laisse dire, mais je le con-

nais ; je sais qu'il a besoin d'une grande existence et qu'il aime à viser haut. Fût-il d'ailleurs sans ambition, je ne pourrais m'empêcher d'être ambitieuse pour lui. Mais pour en venir à l'objet de ma lettre, je sais que le jeudi est votre jour de congé. Tenez-vous prête à cinq heures précises ; j'enverrai la voiture vous prendre. Ne manquez pas de venir : vous trouverez peut-être à la Terrasse des amis du vieux temps. Adieu, jusqu'à ce soir, ma sage et grave filleule.

« A vous sincèrement.

« LOUISA GRAHAM. »

J'aurais pu rester triste après avoir lu cette lettre qui n'expliquait pas du tout le long silence de Graham ; mais si elle n'était pas de nature à m'égayer, elle me tirait au moins d'inquiétude. Mes amis de la Terrasse continuaient de se bien porter ; ils étaient heureux. Ainsi se trouvaient écartées toutes mes sombres appréhensions. Les sentiments de ma marraine et de son fils ne semblaient pas non plus changés, et cependant au fond de quelles oubliettes ils m'avaient laissée ! Le monde est ainsi fait : il comprend fort bien qu'on meure de faim, mais il ne s'explique pas trop qu'on devienne fou pour avoir été soumis à l'application du régime cellulaire. Certaines gens

proclament même ce régime aussi salutaire aux cerveaux malades que des douches d'eau glacée. La folie du prisonnier enterré vivant et devenu le spectre de lui-même lorsqu'on le désenterre, est une histoire trop compliquée dans sa monotonie, un sujet trop abstrait, trop scientifique pour la compréhension populaire; autant vaudrait s'amuser à faire deviner, sur un des populeux marchés de l'Europe moderne, de lugubres énigmes comme celles que Nabuchodonosor, le despote oriental hypocondre, posait aux Chaldéens tremblants. Puissent les esprits pour qui de pareils thèmes ne sont pas des mystères être longtemps assez rares à rencontrer pour que le public continue de réserver toute sa sympathie pour les souffrances physiques et de regarder les souffrances morales comme des fictions, ou peu s'en faut. Lorsque le monde était plus jeune, plus robuste qu'aujourd'hui, les épreuves de ce genre étaient un plus profond mystère encore. Peut-être dans toute la terre d'Israël n'y avait-il qu'un Saül; très-certainement il n'y avait qu'un David pour le comprendre.

Le ciel était resté toute la journée chargé de neige. Vers la fin de l'après-midi, cette neige tomba tout d'un coup en épais flocons qu'un vent de nord-est fit tourbillonner. Je n'attendais plus la voiture en voyant cette

blanche tempête ; mais ma marraine, du moment où elle avait résolu de m'avoir pour convive, n'était pas femme à s'arrêter devant un obstacle quelconque. Vers six heures, je descendais donc devant le perron du château, et j'en gravissais les degrés disparus sous la neige. Après avoir traversé rapidement le vestibule, je gagnai le petit salon du premier où je trouvai mistress Graham, riante comme un jour d'été. Habituée depuis si longtemps aux grands murs nus, aux bancs et aux pupitres noirs, aux sombres poêles du pensionnat, le petit salon bleu de ma marraine me semblait somptueux ; son feu clair et petillant m'éblouissait comme un feu de Noël.

Mistress Graham me gronda d'abord d'avoir tant maigri depuis notre dernière réunion ; puis elle prétendit que cet ouragan de Sibérie avait mis le désordre dans mes cheveux, et me conseilla d'aller le réparer en me débarrassant de mon châle dans la chambre verte.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié ma petite grotte marine. Je la retrouvai éclairée par des bougies allumées de chaque côté de la toilette. Étais-je décidément le jouet d'hallucinations fantastiques ? Dans le miroir aux reflets d'aigue-marine, se mirait non pas la sirène à queue de poisson, mais un être aérien,

blanc et vaporeux, la sylphide des légendes écossaises.

Un cri faillit m'échapper; je le réprimai à temps sous le charme magnifique d'un grand œil luisant à travers de longs cils.

— Ah! vous voilà malgré le mauvais temps. C'est fort bien à vous, miss Lucy.

J'avais déjà vu ces traits fins et délicats, cette créature éminemment gracieuse.

— Mademoiselle de Bassompierre! m'écriai-je enfin.

— Non, je ne veux pas être mademoiselle de Bassompierre pour vous...

Je ne lui demandai pas qui elle voulait être; et j'aurais été fort embarrassée de le deviner.

— Vous êtes changée, mais c'est toujours vous, reprit-elle en se rapprochant de moi; quand je pense à ce temps-là, les larmes me viennent aux yeux. Je ne suis pourtant ni triste ni sentimentale.

Prise au dépourvu par ces paroles, je finis par balbutier :

— Ne vous ai-je pas vue pour la première fois au théâtre, le jour où vous avez été blessée?

— Que votre mémoire est courte, miss Lucy Morton! Avez-vous donc oublié que vous m'avez tenue sur vos genoux et que j'ai par-

tagé votre oreiller? Ne vous souvient-il plus de Missy et de Polly?

— Quoi, vous seriez la petite Polly?

— Oui, je suis toujours Pauline-Marie Home (1).

Combien le temps l'avait aussi changée et changée à son avantage!

Polly était certainement une jolie enfant; ses traits délicats, la parfaite symétrie de sa petite personne, la rendaient dès lors très-intéressante; mais mademoiselle de Bassompierre était réellement belle, non de cette beauté qui éclate aux yeux comme celle de la rose, non de cette fraîcheur de carnation qui distinguait sa blonde cousine Genevra, mais d'une beauté presque idéale, et que je serais tentée d'appeler le rayonnement extérieur de l'âme. Les plus magnifiques vases opaques ne pouvaient produire l'effet de cette petite lampe transparente éclairée par une chaste flamme; le plus superbe camellia, le plus magnifique dahlia n'étaient pas comparables à cette violette blanche au suave parfum.

— Vous vous rappelez donc Olney et le vieux temps? lui demandai-je.

(1) Polly, qui est un des diminutifs familiers de Mary, semble être ici en même temps un diminutif de Pauline.

— Non-seulement le temps, mais les mois, les jours, les heures.

— Vous avez dû cependant oublier certaines choses ?

— Bien peu, j'imagine.

— Vous étiez alors une petite créature d'un esprit assez mobile et d'une grande vivacité d'impressions. Tout n'a pu laisser trace dans votre souvenir.

— Oh ! je n'oublie rien, dit-elle.

Et ses grands yeux, miroir de son âme, me disaient la même chose. Qu'il y avait loin de ce regard à celui d'une jeune femme distraite, insouciante, oublieuse, dont l'enfance s'est enfuie comme un songe et dont la jeunesse s'évanouira comme un rayon de soleil ! Je ne pouvais cependant me persuader que tous les tableaux évoqués soudain par ma mémoire avaient conservé pour elle la même vivacité de couleurs que pour moi. Me rappelant surtout ses petites bouderies avec le camarade de ses jeux, sa sensibilité précoce et la douleur de la séparation, je secouai la tête d'un air incrédule, mais elle persista.

— Oui, dit-elle, l'enfant de sept ans vit encore dans la jeune fille de dix-sept.

— Vous aimiez beaucoup mistress Graham ? ajoutai-je pour mettre à l'épreuve l'exactitude de ses souvenirs.

— Je l'aimais raisonnablement; alors comme aujourd'hui elle m'inspirait un très-grand respect. Je la trouve toujours la même.

— C'est aussi mon avis.

Après quelques instants de silence, elle promena les yeux autour d'elle et dit encore :

— Je retrouve ici plusieurs objets qui étaient à Olney. Je me rappelle très-bien cette pelote et ce miroir.

— Vous eût-il suffi de voir mistress Graham pour la reconnaître?

— Oui, je le crois. Je me souvenais parfaitement des traits de son visage, de son teint méridional, de ses cheveux noirs comme du jais, de sa taille, de sa démarche, de sa voix.

— Et le docteur Jean? Vous ne pouviez à coup sûr retrouver en lui John Graham? J'assistai du reste à votre première entrevue; vous nous avez pris, lui et moi, pour des étrangers.

— Ce soir-là je n'avais guère ma présence d'esprit, après ce qui s'était passé au théâtre.

— Et comment s'est opérée la reconnaissance entre le docteur et M. de Bassompierre?

— L'échange des cartes nous a mis sur la voie et a amené des explications; mais, avant cela, je me doutais de quelque chose.

— Il se pourrait?

— Oui, et je m'étonne qu'en général ces choses-là ne se sentent pas plus tôt. En obser-

vant le regard du docteur Jean, l'expression de sa bouche, la forme de son menton, la manière dont il porte la tête, que sais-je enfin, tout ce qu'on peut observer dans ceux qui nous approchent, pouvais-je ne pas penser à John Graham d'Olney? Le docteur Jean a naturellement la taille plus haute; il est plus robuste; ses cheveux sont moins longs, moins frisés, leur nuance a beaucoup foncé, mais c'est toujours Graham comme je suis toujours Polly, comme vous êtes toujours Lucy Morton.

— Vous n'avez donc pas oublié le camarade de vos jeux?

— Ah! vous vous rappelez cela?

— Certainement, et Graham doit se le rappeler aussi.

— Je ne le lui ai pas demandé, reprit-elle; je serais bien étonnée qu'il s'en souvînt; il aura sans doute conservé son caractère gai et sans souci.

— Avait-il donc ce caractère-là au temps jadis? Vos souvenirs sont-ils bien précis sur ce point?

— Tantôt il était studieux, reprit Pauline, tantôt il aimait à s'amuser; mais il pensait toujours beaucoup plus à ses livres ou à ses jeux qu'à celle avec laquelle il lisait ou jouait.

— Cela n'empêchait pas sa partialité pour vous.

— Pour moi ! Oh ! non, je ne venais qu'après ses camarades de collége. Je n'avais quelque valeur pour lui que le dimanche. Oui, le dimanche, il était bon. Nous allions à Sainte-Marie en nous tenant par la main ; il cherchait l'endroit des prières dans mon livre ; et comme il était tranquille et complaisant dans la soirée ! Jamais il n'acceptait ce jour-là d'invitation chez ses camarades...

— Enfants, descendez donc ! s'écria mistress Graham au bas de l'escalier.

Pauline semblait peu pressée de fermer le livre du souvenir, mais je savais que ma marraine n'aimait pas à attendre.

XXIX

Malgré la gaieté naturelle de mistress Graham et son désir tout particulier de nous distraire ce soir-là, notre petit cercle ne s'anima guère jusqu'au moment où l'on entendit, à travers les gémissements du vent, les hennissements d'un cheval. Combien de fois, lorsque des femmes sont assises au coin d'un bon feu, leur esprit grelotte à l'injure de l'air en quête du père, du mari, du frère absent!

Le comte de Bassompierre et le docteur Jean devaient revenir ensemble. Je ne sais laquelle de nous trois entendit la première ce signal d'arrivée; le temps était assez affreux pour que

nous courions à leur rencontre jusqu'au vestibule, où ils secouaient la neige dont ils étaient couverts. Ils avaient fait route à cheval.

— Papa, papa, vous avez l'air d'un ours blanc ! s'écriait en riant Pauline.

Et laissant à peine à M. de Bassompierre le temps de se débarrasser de son manteau, elle le conduisait par la main dans le salon, quand mistress Graham jugea plus prudent de les introduire dans sa grande cuisine hollandaise, pour épargner le tapis de l'escalier. Ces messieurs prirent d'abord pour se réconforter une espèce de punch écossais; puis on servit le thé. Pauline ne parlait guère plus que Graham et moi; M. de Bassompierre et ma marraine donnaient seuls carrière à leurs souvenirs. Pauline avait bien raison : l'enfant de sept ans se retrouvait tout entière dans la jeune fille de dix-sept; elle semblait n'avoir d'yeux, d'oreilles que pour son père.

Le lendemain, quand le déjeuner nous réunit de nouveau, mistress Graham décréta que personne ne quitterait la maison par ce temps affreux, le docteur excepté, et dans le cas seulement où sa présence serait impérieusement réclamée par ses malades.

Il ne neigeait plus, mais le vent n'avait rien perdu de sa violence. Soufflant par rafales, il faisait tourbillonner la neige amoncelée

et lui donnait les formes les plus bizarres.

La petite comtesse (Pauline était ainsi désignée par les gens du comte de Bassompierre) seconda la motion de ma marraine.

— Je réponds de papa, dit-elle, je le garde à vue.

Et elle rapprocha sa chaise du fauteuil où il était assis :

— N'est-ce pas, papa, que vous n'irez pas en ville ?

— Oui et non, répondit le comte, cela dépendra de vous et de mistress Graham notre hôtesse. Si vous me dorlotez bien, je me laisserai faire et j'attendrai la fin de ce vent qui doit être coupant comme un rasoir ; mais commencez par ne pas me laisser mourir de faim en présence d'un appétissant déjeuner.

Pauline eut bientôt beurré deux petits pains bruxellois :

— Papa, voilà vos pistolets chargés. Tout à l'heure je vous recommanderai une marmelade dont je vous ai souvent parlé et qu'on faisait si bonne à Olney. Elle vaut toutes vos marmelades écossaises.

— Vous rappelez-vous, Lucy, interrompit ma marraine, comme la petite Polly venait me tirer la manche et me demander un peu de cette marmelade pour Graham? Le pauvre garçon ne pouvait manger son pain sec et n'était pas

fâché d'avoir un si habile avocat pour plaider sa cause.

— Oh ! maman, dit Graham essayant de rire, mais devenu rouge jusqu'aux oreilles, je ne croyais pas être si gourmand dans mon enfance.

— Demandez à mademoiselle de Bassompierre, reprit ma marraine. Aimait-il ou non les confitures, ma chère Pauline?

— Mais il ne les détestait pas.

— Pourquoi rougir, docteur? C'est la moindre des peccadilles, reprit M. de Bassompierre; nous pouvons, sous ce rapport, nous donner la main; j'ai le même faible; peut-être aurez-vous un témoin à décharge dans miss Lucy qui n'a encore rien dit; mais j'ai une question bien plus sérieuse à adresser à mistress Graham. Il faut que je me débarrasse de ma très-chère fille; connaissez-vous un bon pensionnat?

— Papa, vous voulez rire?

— Non, pas du tout. Pouvez-vous me recommander une maison d'éducation de premier ordre qui ne soit pas un couvent, car mademoiselle de Bassompierre n'a pas, jusqu'ici, de vocation décidée pour le cloître?

— Le premier pensionnat de Bruxelles, répondit ma marraine, est celui de madame Beck, où Lucy est sous-maîtresse.

Sous-maîtresse! Le grand mot était lâché. M. Home et sa fille se regardèrent d'un air surpris et presque désappointé. Ils étaient trop bien élevés pour s'écrier, comme miss Genevra sur le bateau à vapeur : « Vous êtes donc pauvre! mon Dieu que je vous plains d'avoir à gagner votre vie! » Mais je perdais visiblement quelque chose à leurs yeux.

— Oui, repris-je, je suis sous-maîtresse.

Et j'étais presque contente d'avoir l'occasion de le leur dire. Depuis la veille, je me sentais dans une fausse position devant eux. Graham et sa mère connaissaient mon humble rang dans le monde; le comte de Bassompierre et sa fille l'ignoraient. Peut-être étaient-ils gens à modifier, par quelques nuances, leur conduite jusqu'alors parfaitement cordiale envers moi, en me voyant descendre de quelques degrés l'échelle sociale. « Oui, je suis sous-maîtresse! » Ce petit incident éveilla en moi un essaim de pensées qui me firent involontairement soupirer. M. de Bassompierre ne détacha pas les yeux de son assiette pendant deux minutes au moins et ne dit pas un mot; peut-être n'avait-il pas entendu. Je parlais pourtant à haute et intelligible voix. Peut-être pensait-il que la politesse interdisait tout commentaire sur une confession de cette nature. Les Écossais sont proverbialement or-

gueilleux, malgré la simplicité générale de leurs habitudes et de leurs goûts. M. Home de Bassompierre ne démentait pas le proverbe; il avait même sa bonne part des qualités et des défauts de sa nation. Mais était-ce un faux orgueil que le sien ou une dignité réelle? Je laisse la question indécise dans sa portée générale. En ce qui me concerne, tout ce que je puis dire, c'est que toujours il se conduisit envers moi comme un parfait gentleman. La nature avait fait de lui un homme d'émotions vives et un penseur. Une teinte de mélancolie, généralement répandue sur ses traits, se transformait parfois en un nuage épais. Il avait fort peu de renseignements sur moi; ce qu'il en savait, il ne le savait que très-vaguement. Souvent la manière dont il se méprenait sur mon caractère me faisait sourire; mais il voyait bien que mon lot dans la vie était de suivre, comme beaucoup de gens, le côté de la colline où ne luit pas le soleil; il m'estimait pour ma persévérance dans la voie honnête et pénible; il m'aurait aidée s'il l'avait pu. N'en ayant pas l'occasion, il me souhaitait, au moins, tout le bien possible. Lorsqu'il me regardait, son œil était plein de bienveillance, sa voix toujours amicale.

— Vous avez là, me dit-il, une profession ardue. Je vous souhaite bien sincèrement la

santé et la vigueur nécessaires pour en surmonter les difficultés.

Mademoiselle Pauline de Bassompierre ne prit pas la chose avec tant de sang-froid. Fixant sur moi des yeux pleins d'un étonnement presque voisin de la stupéfaction :

— Sous-maîtresse! dit-elle à son tour. Je n'aurais jamais songé à vous demander ce que vous pouviez être, car pour moi vous étiez toujours Lucy Morton.

— Et que suis-je maintenant?

— Lucy Morton, toujours. Mais vous êtes donc réellement sous-maîtresse à Bruxelles?

— Très-réellement.

— Et cela vous plaît-il?

— Pas trop.

— Alors pourquoi faire un métier qui ne vous plaît pas?

M. de Bassompierre regarda sa fille en plissant le front ; je crus qu'il allait la tancer un peu, mais il se borna à dire :

— Poursuivez ce catéchisme, Polly; continuez de déployer votre haute intelligence des choses. Miss Lucy Morton se montre de bon accommodement et se borne à sourire. Multipliez les questions, mais d'abord laissez-la répondre à la dernière que vous lui avez faite. Pourquoi miss Morton continue-t-elle de faire un métier qui ne lui plaît pas trop?

— Hélas! parce que ce métier me fait vivre.

— Voilà le grand mot, Polly. Vous ne vous doutiez pas de cette réponse. Vous pensiez que c'était par pure philanthropie ou peut-être par excentricité d'esprit. Certaines gens ont bien la manie d'élever des serins, par exemple, ou des poissons rouges; pourquoi n'aurait-on pas celle d'être sous-maîtresse?

— Papa, dites tout ce que vous voudrez, je n'en plains pas moins Lucy.

— Gardez votre pitié, mademoiselle de Bassompierre, serrez-la bien dans vos deux mains comme un oisillon échappé du nid de votre cœur et en grand danger d'être perdu. Si jamais vous venez à faire l'expérience des vicissitudes de ce monde, je souhaite que vous soyez capable d'agir comme miss Morton et de devoir au seul travail l'asile que des cœurs moins fermes et moins haut placés acceptent, quelquefois, au prix de l'indépendance. Il est beau de savoir gagner son pain, ma fille, et de se dire : « Je n'ai besoin de personne. »

— Vous avez raison, papa, reprit Pauline d'un air tout pensif; mais cette pauvre Lucy! Je la croyais...

— Riche, n'est-ce pas? Eh bien, c'était faire preuve de peu de sagacité, ma très-chère fille. Il m'a suffi de revoir miss Morton pour

comprendre, à son seul aspect, à ses manières, que ce n'était pas une enfant gâtée de la fortune et que sa destinée en ce monde lui avait fait acquérir une expérience précoce dont elle récoltera, je l'espère, un jour les fruits et dont elle aura même à remercier la Providence. Mais pour en revenir à nos moutons, poursuivit-il en reprenant un ton moins grave : croyez-vous, miss Lucy Morton, que madame Beck admette ma fille?

— De grand cœur, je le crois; elle aime beaucoup les élèves anglaises. Si vous voulez lui conduire cette après-midi mademoiselle de Bassompierre, Rosine, la concierge, s'empressera d'accourir au coup de sonnette et d'annoncer un équipage. Aussitôt madame mettra, pour vous recevoir au salon, sa meilleure paire de gants.

— Vous avez raison, reprit M. de Bassompierre, le plus tôt sera le mieux. Mistress Hurst enverra demain les bagages de sa maîtresse, qui pourra, dès ce soir, étudier l'alphabet de la vie hors du toit paternel. Qu'en dites-vous, comtesse de Bassompierre ?

— Vous seriez fort attrapé, papa, si je disais oui.

— Je voudrais bien voir que l'on dise non! repartit M. de Bassompierre en riant du ton sévère qu'il prenait.

— Mais, papa!

— Eh bien, papa! qu'y a-t-il à objecter?

— Il y a un seul obstacle; mais il est gros, comme vous dans votre grand manteau, quand vous ressemblez à un bloc de neige.

— Voyons cet obstacle. Il suffira d'un mot, j'en suis sûr, pour le faire fondre comme la neige dont vous parlez.

— Cet obstacle, c'est vous-même, papa. Écoutez-moi bien, Lucy, et répétez bien à madame Beck ce que je vais vous dire. Écoutez tous. Il y a cinq ans, j'avais alors douze ans, papa se mit dans la tête qu'il me gâtait. L'éducation particulière que je recevais à la maison ne me formerait jamais, disait-il, à la vie du monde, etc., etc. La pension seule pouvait me sauver. Je pleurai. M. de Bassompierre fut inflexible. Il m'aimait trop pour ne pas lutter contre mes caprices et ne pas vouloir mon bien malgré moi. Me voilà donc en pension; mais les directrices de l'établissement reconnurent bientôt qu'au lieu d'une pensionnaire il faudrait en admettre deux, et comme la seconde avait de la barbe au menton, on préféra remercier la première. Papa venait tous les jours au pensionnat et souvent deux fois par jour. Il aurait fini par s'y installer. Que madame Beck se tienne donc pour avertie.

Mistress Graham demanda au comte si l'anecdote était exacte, et le silence gardé par celui-ci donna gain de cause à Pauline. La plaisanterie en resta là.

La petite comtesse avait d'autres veines d'esprit que le plaisant et le naïf. Après le déjeuner, lorsque le comte et ma marraine se furent retirés pour parler d'affaires d'intérêt sur lesquelles mistress Graham tenait à avoir l'avis de M. de Bassompierre, notre petit trio prit une tout autre physionomie. L'enfant disparut chez Pauline. Avec nous, ses compagnons d'âge, ou que notre âge au moins rapprochait du sien, elle reprenait tout de suite la dignité et la réserve d'une petite dame. La candeur de son regard faisait place à un air pensif, ses traits avaient une expression beaucoup moins mobile et beaucoup plus caractérisée.

Graham, j'en suis sûre, remarquait comme moi ce changement. Il se tint quelques minutes debout près de la croisée, regardant la neige qui continuait de tourbillonner; puis il se rapprocha du feu pour entrer en conversation, mais il me semblait loin d'avoir son aplomb et sa facilité ordinaires. Il cherchait ce qu'il disait; il voulait faire un choix dans les sujets d'entretien qui lui venaient sur les lèvres, et ce choix était d'autant moins heu-

reux qu'il y attachait plus d'importance. Il finit par s'étendre sur les curiosités de Bruxelles, ses monuments, ses embellissements progressifs, thème peu piquant et hors de circonstance. Mademoiselle de Bassompierre, en femme du monde intelligente, répondait par des généralités qui, dans sa bouche, ne pouvaient être banales. Une intonation, un geste, un regard plus animé, plus vif, rappelaient de temps en temps la petite Polly ; mais une grâce si calme et si exquise régnait dans toute sa personne et dans toutes ses manières, qu'un homme doué de beaucoup moins de sensibilité et de tact que Graham, se fût donné garde de profiter de ces points plus faibles pour amener une intimité plus grande.

Cela n'empêchait pas le docteur Jean de tout observer. Aucune de ces petites impulsions, de ces rapides nuances, ne lui échappait. Il ne perdait pas le moindre mouvement, la moindre hésitation de langage, le moindre grasseyement de prononciation. Parfois, lorsqu'elle parlait vite, mademoiselle de Bassompierre se troublait un peu comme autrefois Polly. Alors elle rougissait, et répétait avec un soin extrême ce qu'elle avait mal dit.

Quand cela lui arrivait, Graham souriait, mais d'un sourire si bon que toute contrainte finissait par disparaître. Pauline ne prit bien-

tôt plus la peine de se corriger. Le docteur Jean, qui se devait à ses malades, ne tarda pas à nous laisser seules. Assez disposée ce matin-là au silence, je subissais l'influence du glacial ouragan de janvier qui se déchaînait au dehors. Si j'avais eu pour compagne miss Genevra Fanshawe, mon repos n'eût guère été respecté. De combien de questions, de commentaires me serais-je vue accablée, ne fût-ce qu'au sujet de celui qui venait de nous quitter! Pauline jeta bien une ou deux fois sur moi le calme et pénétrant regard de son grand œil noir, mais elle avait trop de tact pour ne pas respecter ma rêverie.

— Cela ne durera pas, pensai-je, tant j'étais peu habituée à trouver parmi les femmes et les jeunes filles assez de contrôle sur elles-mêmes, assez d'abnégation de leur personnalité pour faire un sacrifice de ce genre à la convenance d'autrui.

Je me trompais; la petite comtesse faisait exception; elle continua de coudre jusqu'à ce qu'elle fût fatiguée de sa couture, et elle prit ensuite un livre.

Le hasard le lui fit chercher dans un des rayons de la bibliothèque qu'occupaient les livres de Graham; elle mit précisément la main sur un livre d'histoire naturelle dont il lui avait souvent fait regarder les images à

Olney. Je l'observais avec attention. Sa mémoire était fidèle, à n'en pas douter, très-fidèle et très-fraîche. A mesure que sa main tournait les pages du livre, son front s'éclairait de lueurs mobiles, de reflets riants du passé. Décidément, Pauline aimait le passé; mais, ce qu'il y avait de particulier dans cette petite scène, c'était qu'elle ne disait mot. Ses sensations étaient trop profondes pour se répandre au dehors.

Elle resta presque une heure entière occupée de la bibliothèque, prenant un grand nombre de volumes l'un après l'autre, et renouvelant connaissance avec eux. Cela fait, elle s'assit sur un petit tabouret, appuya sa joue sur sa main et demeura immobile, muette et pensive, comme Polly les premiers jours de son arrivée à Olney.

Le bruit de la porte extérieure du rez-de-chaussée qu'on ouvrait, un courant d'air froid et le son de la voix de son père qui parlait à mistress Graham, la tirèrent enfin de sa rêverie; elle s'élança comme un trait.

— Papa, papa! vous ne songeriez pas à sortir par un pareil temps?

— Il faut absolument que j'aille en ville, mon enfant; mais vous voyez comme je me suis muni contre le froid; je vais me blottir dans ma voiture.

— Promettez-moi, au moins, de revenir avant la nuit, vous et le docteur Jean, et revenez tous les deux en voiture. Ce n'est pas un temps à monter à cheval.

— Fort bien; je transmettrai au docteur votre ordonnance, et, en le ramenant de gré ou de force, je lui ferai savoir la sollicitude d'une jeune dame pour sa santé.

— Ne lui nommez pas la dame; il croira que c'est sa mère, et il obéira.

La porte se referma; la voiture roula sur la neige, et la petite comtesse revint s'asseoir près de moi plus pensive encore. Notre conversation fut d'une rare insignifiance et d'un laconisme exemplaire. Pauline avait repris un livre et semblait absorbée dans sa lecture; mais, dès que le soir approcha, son inquiétude devint visible. Elle se levait à chaque instant, allait et venait dans la salle sans qu'on entendît le bruit de ses pas, le frôlement même de sa robe; puis je la voyais soudain s'arrêter, pencher la tête, épier pour ainsi dire le silence, car le vent avait fini par se taire. Le ciel, débarrassé de l'avalanche de neige qui y était restée si longtemps suspendue, semblait vide. A travers les branches nues des grands hêtres de l'avenue, la lune commençait à montrer son globe blanc comme un monde de glace. La consigne de Pauline n'avait pas été obéie à la

lettre : mais son père et le docteur Jean s'étaient également donné garde de l'enfreindre, et s'ils ne revenaient pas dans le même véhicule, les deux voitures arrivaient ensemble. La petite comtesse prit immédiatement possession de M. de Bassompierre, le fit asseoir dans un fauteuil, à une place de son choix, l'entoura, pour ainsi dire, d'un réseau de tendres soins, dont cet homme fort se trouvait trop heureux pour essayer d'en rompre les fils ténus.

Graham fit son entrée au salon quelques minutes après. Pauline, tout occupée de son père, ne se tourna qu'à demi vers lui ; ils échangèrent un mot ou deux ; leurs mains se rencontrèrent, mais se touchèrent à peine. Le docteur Jean alla s'asseoir de l'autre côté de la salle. Fort heureusement, le comte et ma marraine avaient dans leurs vieux souvenirs une mine inépuisable d'entretiens, sans cela, notre petit cercle eût été bien silencieux.

Après le thé, Pauline reprit sa couture ; son aiguille et son dé d'or furent bientôt en pleine activité ; mais ses longs cils restaient abaissés, ses yeux fixés sur son ouvrage. Graham semblait fatigué d'un labeur quotidien sous lequel je ne l'avais jamais vu fléchir. Il prêtait une oreille complaisante aux discours de sa mère et de son hôte, parlait fort peu lui-même, et suivait des yeux le reflet du dé d'or de Pau-

line et ses petites évolutions, comme il eût suivi le vol d'un brillant papillon attiré par la clarté de la lampe.

XXX

A dater de ce moment, mon existence ne fut plus si monotone. Je sortais souvent et toujours avec le plein agrément de madame Beck, qui approuvait fort le choix de mes connaissances. Notre digne directrice, je lui dois cette justice, m'avait traitée dès l'origine avec beaucoup d'égards; et lorsqu'elle me vit recevoir de fréquentes invitations de la Terrasse et d'un grand hôtel, ces égards s'élevèrent jusqu'à la plus haute distinction.

Ce n'était pas chez madame faiblesse de caractère; son estime ne se mesurait pas sur les circonstances; mais elle aimait naturelle-

ment à voir les personnes attachées à son établissement en relation avec des personnes honorables ; il en rejaillissait un certain reflet sur le pensionnat.

Un jour qu'elle était assise au soleil dans le jardin, une tasse de café devant elle et la gazette à la main, je vins lui demander la permission de passer la soirée en ville.

— Oui, oui, ma bonne amie, me dit-elle ; je vous le permets du plus grand cœur. J'ai trop à me louer de vous sous tous les rapports pour vous contester le droit de vous amuser. Sortez tant que vous voudrez. On ne peut que vous féliciter du choix de vos connaissances. Vous êtes, d'ailleurs, la sagesse incarnée.

Ici, je dois signaler au lecteur, pour l'intelligence du caractère de madame Beck, une petite circonstance à laquelle je le prie de ne pas attacher une importance exagérée. Vers cette même époque, le paquet de mes cinq lettres, triplement enfermé, n'en disparut pas moins un beau jour. On s'imagine ma première surprise ; mais je pris la chose du bon côté. « Patience, ne disons rien : mes lettres reviendront comme elles sont parties. »

En effet, mes lettres revinrent après une petite excursion dans la chambre de madame.

J'aurais été curieuse de savoir ce qu'elle pensait de ma correspondance avec le docteur

Jean et de notre talent épistolaire à tous les deux. De mystère, il n'y en avait point ; il était impossible de bâtir un roman sur des paroles affectueuses semées çà et là, non à profusion comme les diamants dans la vallée de Sindbad, mais d'une main aussi peu prodigue que les diamants se trouvent en réalité semés par la nature dans les entrailles de la terre. Ah ! madame Beck, le docteur Jean ne vous fût pas devenu complétement indifférent, qu'il n'y aurait pas eu là matière à jalousie.

En résumé, les lettres durent trouver faveur près de madame, à en juger par ses manières avec moi. Peut-être s'était-elle attendue à tout autre chose? Le lendemain du jour où cet emprunt m'avait été fait (lorsqu'on parle d'une femme aussi esclave du décorum, il faut le garder avec elle dans l'expression de sa pensée), je remarquai qu'elle me contemplait d'une façon tout à fait inaccoutumée, mais sans malveillance. C'était, pendant un court intervalle entre les leçons, le quart d'heure alloué aux élèves pour prendre leurs ébats en plein air. Restée seule dans la première classe avec madame, nos yeux se rencontrèrent, et je surpris dans les siens une pensée plaisante.

— Il y a, en vérité, dit-elle pour expliquer son sourire, quelque chose de singulier dans le caractère anglais !

— Et quoi donc, madame?

— C'est précisément ce qu'on ne saurait trop dire et ce qui fait la singularité. Les Anglais ont, en toute chose, en amitié comme en amour, une allure à eux qu'il faut leur laisser.

— Si vous pouviez, à l'avenir, ajoutai-je à part moi, laisser aussi mes lettres où elles sont.

Hélas, au souvenir de ces lettres, un nuage passa sur mes yeux; la classe, le jardin, les doux rayons d'un soleil d'hiver, tout s'éclipsa. Jamais plus je ne recevrais de pareilles lettres; mes cinq étoiles n'avaient été que des étoiles filantes; le cours du riant et limpide ruisseau où mes lèvres puisaient une vie nouvelle, s'était détourné. Avais-je le droit de m'en plaindre? Non; mais ce mince filet d'eau n'en avait pas moins été pour moi un Rhin, un Nil, un Gange, un splendide mirage. Ma philosophie ne s'élevait pas jusqu'à nier la douleur. Des larmes mouillèrent mes yeux, et je les laissai couler : madame Beck n'était plus là.

Bientôt je me dis : « Le désappointement ne peut me faire plus souffrir que je n'ai souffert d'une espérance si vague, qu'en vain je me demanderais à moi-même : Qu'espérais-tu? Ne vaut-il pas mieux que cette espérance soit morte. Enterrons nos morts. »

Les personnes frappées de pertes cruelles

se montrent trop souvent jalouses de leur douleur, et la couvent comme l'avare son or. En s'entourant des souvenirs matériels du bonheur perdu, on empêche les blessures du cœur de se cicatriser. A quoi bon raviver sans cesse des regrets stériles?

Ma résolution fut immédiatement prise, mais je ne l'exécutai qu'un peu plus tard, après un nouvel incident de nature à la confirmer.

Par une belle après-dînée de congé, je m'aperçus qu'on avait de nouveau touché au paquet de mes lettres. Certes je n'avais pas noué comme cela le ruban qui les entourait; il y avait d'autres signes accusateurs.

C'était trop fort. Passe encore pour madame Beck, la discrétion même, et le jugement le plus ferme et le plus sain! Passe encore de subir son examen! L'idée de voir mes lettres communiquées par elle à des tiers passait ma longanimité. J'avais pourtant lieu de croire que tel était le cas; je devinai même le confident de madame. Son cousin, M. Paul Emmanuel, avait passé la soirée de la veille dans son petit salon, et, le matin, le professeur de littérature m'avait jeté un regard emprunté à la grande tragédienne française. Ce regard, d'abord incompris, m'était maintenant expliqué; M. Paul avait vu dans mes lettres tout ce qui n'y était pas, et pour peu que lesdites

lettres continuassent de circuler ainsi de main en main, le docteur Jean et la pauvre Lucy Morton ne pouvaient manquer de faire parler d'eux dans Bruxelles. Je ne reconnaissais pas là, en vérité, la prudente politique de madame.

Que faire pour empêcher le retour d'un pareil abus? Où cacher mes lettres? Où les enfouir pour tout le monde et pour moi? Je songeai d'abord au grenier; mais il pullulait de souris, sans compter le rat noir; il était hanté par la nonne. Non, le grenier ne valait rien. Où donc trouver une cachette?

En cherchant la solution du problème, je m'étais approchée de l'une des croisées du dortoir donnant sur le jardin. Un pâle soleil d'hiver, prêt à se coucher, argentait de ses rayons le sommet des arbres de l'allée défendue. Au milieu d'eux, l'antique poirier, le poirier de la nonne, élevait son tronc massif et dépouillé. Une idée aussi bizarre que soudaine, une de ces idées excentriques qui naissent dans la solitude, me fit prendre à l'instant mon chapeau et mon manteau. Me voilà courant la ville, et portant mes pas vers un vieux quartier historique, aux rues étroites, tortueuses et pleines d'ombres, où, dans mes heures mélancoliques, j'avais plus d'une fois erré. Parvenue sur une petite place presque déserte en ce moment, devant l'étalage d'un

marchand de bric-à-brac, je m'arrêtai : je désirais trouver, soit une boite de métal, soit une bouteille de verre épais ou de faïence qu'on pût fermer hermétiquement. Le marchand me vendit un petit vase en grès très-dur, qui faisait précisément mon affaire. J'enveloppai mes lettres dans un morceau de toile cirée qu'il me fournit également, je plaçai le rouleau dans le vase au col étroit, et je fis reboucher et cacheter ce vase, de manière à le rendre impénétrable à l'air. En exécutant mes ordres, le juif contractait ses épais sourcils blancs et paraissait fort intrigué. Il faisait presque nuit lors de mon retour à la pension.

A sept heures, la lune se leva ; à sept heures et demie, lorsque les pensionnaires et les sous-maîtresses furent réunies dans la salle d'études, madame Beck, sa mère et ses enfants dans le petit salon, je m'enveloppai de mon châle, sous lequel je cachai ma bouteille de grès, et je gagnai l'allée défendue.

Mathusalem, le poirier séculaire, s'élevait, si l'on s'en souvient, au fond de cette allée, à côté du banc où j'étais venue si souvent m'asseoir solitaire. Malgré son antiquité, c'était encore un arbre d'un bois ferme et sain ; il n'y avait qu'un trou, un seul trou près de la racine ; dans ce trou, caché par le lierre et les plantes grimpantes, j'enterrai mon trésor. Je

refermai ensuite l'ouverture avec une ardoise et du mortier que j'avais pris sous un hangar où les maçons avaient laissé les matériaux destinés à une réparation. Par-dessus l'ardoise et le mortier, je replaçai le lierre. Cela fait, je m'appuyai contre le poirier pour me livrer à des pensées aussi lugubres que si je venais de voir se fermer la tombe d'un ami.

La nuit était calme et froide; une brume d'une espèce toute particulière ajoutait à l'effet du clair de lune. Je ne sais quelle électricité régnait dans l'air; mais j'éprouvais les mêmes sensations qu'une année environ auparavant, en Angleterre, lorsque, dans une longue course nocturne à travers les bruyères, j'avais assisté au spectacle grandiose d'une aurore boréale. Une force nouvelle semblait comme alors s'infuser en moi. Puisque la vie était une guerre où je devais combattre sans alliés, je n'avais de conseil à demander à personne. Le moment me semblait venu de rentrer en campagne et de porter ailleurs le théâtre de la guerre; mais quelle route prendre? Tandis que je délibérais, il me sembla voir luire, à travers l'allée défendue, une blanche clarté, comme un rayon de lune égaré. Soudain, cette lueur bizarre prit une forme d'abord indistincte, puis blanche et noire, trop aisée à reconnaître : c'était la nonne. Je frissonnai involon-

tairement; mais, honteuse de ma peur, je m'avançai vers elle et je lui dis :

— Si vous n'êtes pas un fantôme de mon esprit malade, qui donc êtes-vous et que me voulez-vous?

La nonne recula sans répondre, et mon audace n'alla pas jusqu'à la suivre au delà du buisson qui nous séparait.

Décidément, le docteur Jean me traitera de visionnaire; mais suis-je assez folle pour croire qu'il s'inquiète encore des apparitions de la nonne chez madame Beck et de l'état du cerveau de Lucy Morton?

XXXI

— Venez donc vivre avec nous, me dit mademoiselle de Bassompierre la première fois que je la vis après ce nouvel incident. On prétend que la nonne revient toujours chez madame Beck. Et papa qui voulait m'y mettre en pension! Je serais morte de peur. Oui, venez vivre avec nous, chère Lucy; papa vous donnera trois fois plus que vous ne gagnez dans ce vilain pensionnat; il serait si heureux de me voir une dame de compagnie comme vous!

Je refusai net, comme je l'avais déjà fait. Il n'était décidément pas dans ma vocation d'être

duègne, pas plus auprès de Pauline qu'auprès de Genevra, malgré l'incommensurable distance que je mettais entre mademoiselle de Bassompierre et sa cousine. Passe encore d'être sous-maîtresse! Il faut accepter la loi de la nécessité; mais plutôt que de devenir gouvernante ou dame de compagnie, j'aurais préféré laver des assiettes et balayer des escaliers. Dans le métier de servante, on jouit au moins, sa besogne matérielle achevée, d'une indépendance morale comparative; on s'appartient quelques instants. Mieux eût valu encore se faire couturière en chemises et mourir de faim !

Non, je ne serai à personne ce que l'ombre est au corps; non, je ne ferai pas, pour tout l'or du monde, complète abstraction de mon être. Pierre Schlemyl n'avait perdu que son ombre, je veux rester en possession de ma substance. Madame Beck et moi, sans nous être assimilées, bien s'en faut, nous nous comprenions fort bien. Je n'étais ni sa dame de compagnie, ni la gouvernante de ses enfants, bien que j'eusse rempli d'abord dans sa maison les fonctions d'une bonne. Elle me laissait libre de mes allures; forcée de s'absenter une semaine, par la maladie d'un proche parent, et trouvant que le pensionnat n'avait pas trop souffert de son absence, elle

fit des présents à toutes les sous-maîtresses, moi seule exceptée.

— Remplir leur devoir est pour elles un effort dont il faut les rémunérer, me dit-elle. Pour vous, c'est chose toute naturelle, et je vous estime trop pour agir avec vous comme avec la Saint-Pierre. Tout ce que vous désirez de moi, c'est que je vous laisse le plus d'indépendance possible ; soyez certaine que je ne vous la marchanderai pas.

Madame Beck tint parole et elle n'eut pas lieu de s'en repentir ; plus elle m'accorda de liberté, plus je respectai le règlement de la maison, plus je consacrai de temps et je mis de zèle à l'instruction des élèves.

Si je refusais d'être la dame de compagnie de mademoiselle de Bassompierre, je la voyais toujours avec plaisir. Pour son père elle était encore une enfant aimante, enjouée, rieuse. Avec moi elle prenait un air plus grave, moins réservé cependant qu'avec ma marraine et avec Graham, pour qui elle semblait devenir de plus en plus froide. M. de Bassompierre en jugeait du moins ainsi.

— Mon enfant, lui dit-il un jour, nous nous sommes trop habitués à vivre pour nous deux. Si vous conservez ces façons sauvages, vous ne serez jamais une femme selon le monde. Ce pauvre docteur Jean est tenu par vous à

une distance par trop respectueuse. Avez-vous donc oublié ses complaisances pour vous quand vous étiez petite fille?

— Mais, il y a si longtemps de cela, papa! A vous entendre, on croirait toujours que je jouais hier à la poupée.

— Mais il n'y a pas si longtemps, mademoiselle, qu'il vous a remis l'épaule.

— Papa, elle n'était pas cassée. Vous ai-je dit d'ailleurs qu'il fût maladroit chirurgien?

— Non, mais tâchez de le mettre plus à son aise; j'en fait juge miss Lucy Morton; est-ce comme cela qu'une maîtresse de maison reçoit son monde? Dès qu'il paraît, vous semblez métamorphosée en statue du Silence.

— S'il parle politique avec vous, puis-je me mêler à la conversation?

— Fort bien, j'ai toujours tort, ma fille.

— Non, vous avez toujours raison, papa. Je tâcherai d'être moins avare de paroles. Dites-lui, en attendant, qu'il ne prenne pas garde à mon silence, mais ce sera peut-être le lui faire remarquer pour la première fois.

— En résumé, Polly, reprit M. de Bassompierre, vous devriez bien prier miss Lucy Morton de refaire votre éducation et la mienne par-dessus le marché.

Devenue l'objet de nouvelles instances, je demeurai ferme comme un roc; cela m'était

facile. L'idée d'être la compagne soldée de Pauline me répugnait au delà de toute expression, malgré le charme très-réel de sa société et la reconnaissance que m'en eût témoignée M. de Bassompierre, qui voyait en moi la perle des gouvernantes. Jusqu'ici j'étais l'objet des jugements les plus divers de la part des personnes avec lesquelles j'avais des relations. Madame Beck me croyait savante et presque un bas-bleu, aux ridicules près de la profession, ridicules dont elle me savait exempte. Miss Genevra Fanshawe me regardait comme un esprit frondeur et ombrageux, tenant le milieu entre Diogène et Timon d'Athènes. Pour M. de Bassompierre, j'étais l'institutrice-modèle, la femme sans passions, sans défaut, procédant en toutes choses avec la régularité d'un chronomètre. Il y avait loin de cette opinion à celle de M. Paul, qui m'attribuait une nature passionnée, aventureuse et rebelle. Pauline m'appréciait mieux, je crois, parce qu'elle me prenait telle que j'étais, sans songer même à me juger. Plus nous nous connaissions, plus nos rapports devenaient faciles; j'acceptai de grand cœur l'offre d'apprendre l'allemand avec elle. Notre maîtresse fraülein Anna Braun, était une bonne femme d'environ quarante-cinq ans. Par la quantité de bœuf et de bière qu'elle consommait à son

premier et à son second déjeuner, elle appartenait au siècle d'Élisabeth. Sa nature allemande s'accommodait aussi mal de ce qu'elle appelait notre réserve anglaise, que des œufs et du thé. Nos manières avec elle ne laissaient pas d'être cordiales, mais ni l'une ni l'autre de nous ne s'amusait à lui frapper sur l'épaule, et si nous ne pouvions lui refuser l'accolade, ce n'était jamais un bon gros et bruyant baiser. A cela près, nous nous entendions fort bien. Accoutumée à enseigner des jeunes filles qui n'avaient aucune idée de ce que c'était d'apprendre par elles-mêmes, de lutter contre les difficultés, de les surmonter par la réflexion et l'application, nos progrès, en réalité très-modérés, la confondaient d'étonnement. Avec notre froideur glaciale, notre air de ne nous soucier de rien, cela tenait, disait-elle, du prodige et du miracle !

Si la petite comtesse était un peu fière, un peu exclusive, la nature vraiment supérieure de son esprit et de sa beauté justifiait ces défauts ; mais fraülein Braun aurait eu grand tort de m'attribuer les mêmes sentiments. Jamais je n'éludais sa robuste embrassade du matin, tandis que Pauline trouvait souvent moyen de s'y soustraire ; un certain sourire nuancé d'ironie était une arme inconnue dans mon arsenal défensif. Pauline, au contraire,

la tenait toujours prête et savait en faire reluire à propos l'acier poli.

Cette différence ne pouvait échapper à fraülein Braun. Aussi mademoiselle de Bassompierre lui inspirait-elle un mélange d'admiration et de crainte, comme une sorte de divinité terrestre; elle se réfugiait volontiers près de moi, simple mortelle, d'un abord plus facile.

Nous aimions beaucoup à lire et à traduire les ballades de Schiller. Pauline lisait fort bien l'allemand; fraülein Braun la complimentait toujours sur sa voix musicale. Elle traduisait ces mêmes ballades en anglais avec une rare facilité et une poétique ferveur; ses joues s'animaient, ses beaux yeux s'éclairaient et se voilaient tour à tour. Elle avait appris par cœur les plus belles et me les récitait souvent quand nous étions seules. Sa ballade favorite était *Des Mädchens Klage*. La mélodie plaintive de l'expression la charmait, mais le sens lui paraissait sujet à critique. Un soir que nous étions assises à côté du feu, elle en murmura plusieurs vers à mon oreille et s'arrêta sur celui-ci :

Ich habe gelebt und geliebet!

— J'ai vécu et j'ai aimé! Est-ce donc là,

Lucy, le-comble du bonheur sur terre, le but de la vie : aimer? Je ne le crois pas. Ce peut être, au contraire, le comble de l'infortune, le plus vain emploi du temps, la plus stérile torture de l'âme. Si Schiller avait dit être aimé, il aurait été plus près de la vérité. N'est-ce pas tout autre chose d'être aimé?

— Je le suppose, lui répondis-je, mais la question vous touche peu. Qu'est-ce que l'amour pour vous? Qu'en savez-vous encore?

Pauline rougit.

— Vous voilà comme papa. Je ne suis donc aussi pour vous, Lucy, qu'un enfant? A quoi me sert-il d'avoir bientôt dix-huit ans?

— Vous en auriez vingt-huit accomplis, ma chère Pauline, que je vous dirais encore : N'agitons pas d'avance un sujet si délicat. N'éveillons pas le chat qui dort!

— Oh! mon Dieu, grondez-moi tant que vous voudrez, mais je n'ai que trop entendu parler de cela depuis un certain temps, et d'une façon tout à fait déplaisante.

— Vous m'étonnez, en vérité. Qui donc oserait vous déplaire?

— Une personne que vous connaissez, et dont je ne puis me débarrasser.

— Qui donc, ma chère Pauline? Vous piquez vivement ma curiosité.

— Eh bien, c'est ma cousine Genevra

Fanshawe. Malgré moi, elle me prend toujours pour confidente.

— Je vous plains!

— Oh! oui, je suis bien à plaindre. Toutes les fois qu'elle a la permission de rendre visite aux Cholmondeley, elle vient ici, et lorsqu'elle me trouve seule, elle me parle des heures entières de ses adorateurs. C'est elle qui a de singulières idées en amour!

— Comme en toutes choses, ajoutai-je; mais vous ne pouvez vous laisser influencer par miss Genevra. Vous lui êtes trop supérieure par la tête et le cœur.

— Elle est étourdie, je le sais, et qui pis est, méchante; mais ses discours me troublent et m'affligent. Elle est presque parvenue à ébranler la bonne opinion que j'avais de plusieurs personnes.

— Se pourrait-il, ma chère Pauline? Voilà qui est plus grave. Sans connaître ces personnes, je les plains aussi de tout mon cœur.

— Vous les connaissez très-bien. Ce sont vos meilleurs amis, votre marraine et M. Graham, qu'elle épargne encore moins.

— Que peut-elle en dire et comment ce qu'elle en dit se rattache-t-il au chapitre de l'amour?

— Comment, Lucy? Mais elle prétend que

le docteur Jean la poursuit comme son ombre. Elle le comparait l'autre jour à Hercule filant aux pieds d'Omphale.

— Et miss Genevra était Omphale !

— Sans doute. Elle est très-impertinente à son égard ; elle va jusqu'à l'appeler son ours, un ours qu'elle mène avec un bout de ruban. Est-ce vrai, Lucy ? M. Graham serait-il homme à se laisser railler et avilir ? Elle assure encore qu'elle le berce de l'espoir d'obtenir un jour sa main. Enfin elle se joue de lui de toutes les façons. Je sais bien qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit miss Fanshawe, mais je voudrais bien savoir ce qu'il y a de vrai.....

— Rien de plus facile : mettez la véracité de miss Genevra à l'épreuve ; donnez-lui l'occasion d'exercer sous vos yeux la puissance dont elle se vante.

— Vous avez raison, Lucy. Demain, papa donne à dîner à plusieurs savants ; M. Graham est du nombre. Papa a découvert qu'en dehors de la médecine, il est fort instruit dans plusieurs branches des sciences. Si j'étais la seule femme à table, je serais trop intimidée ; je ne trouverais pas un mot à dire à deux académiciens de Paris que nous aurons, et mon père en serait très-mortifié. Venez donc avec mistress Graham ; il suffira d'un mot à miss Ge-

nevra, pour qu'elle nous honore de sa présence.

— Je me charge de le lui faire remettre, et j'espère que l'épreuve sera complète.

XXXII

La journée du lendemain fut plus animée que je ne le prévoyais : c'était l'anniversaire de la naissance du prince royal de Belgique ; toutes les écoles, tous les établissements d'éducation avaient congé. Une adresse de félicitations au roi et à la reine, au nom du corps enseignant et des collégiens, se signait à l'Athénée, dont l'un des professeurs devait prononcer un discours sur la solennité du jour, en présence du bourgmestre et d'une nombreuse assemblée.

Plusieurs amis de M. de Bassompierre, des savants en relations avec l'Athénée, l'avaient

engagé à assister à cette cérémonie avec sa fille. Pauline nous fit prévenir à temps, miss Genevra et moi, pour l'accompagner.

Nous nous hâtions de nous habiller, lorsque miss Genevra fit entendre tout à coup un éclat de rire.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je; car elle avait interrompu sa toilette pour me regarder d'un air insolite.

— Je n'en reviens pas, répondit-elle avec sa franchise mêlée de naïveté et d'impertinence; c'est quelque chose de si comique! Nous voilà décidément de pair, voyant le même monde, ayant les mêmes relations.

— Vos relations, je l'avoue, miss Fanshawe, m'avaient paru jusqu'ici peu enviables, et je vous les aurais laissées pour vous toute seule, si vous aviez continué de voir exclusivement les Cholmondeley et compagnie.

— Et qui donc êtes-vous pour vous montrer si dédaigneuse? reprit-elle. Oui, qui donc êtes-vous? Dites-le-moi, là tout bas, entre nous.

A mon tour je ne pus m'empêcher de rire du ton de curiosité sérieuse dont cette question m'était faite.

— Qui je suis? Mais je suis moi, apparemment!

— Ce n'est pas répondre. Quand je vous ai

rencontrée sur le paquebot d'Ostende, vous paraissiez ne savoir comment gagner votre pain. Arrivée ici, vous vous êtes estimée fort heureuse de vous charger du soin d'élever de vilains marmots d'enfants. Je vous ai vue porter la petite Georgette dans vos bras, comme aurait fait une bonne. Jamais une gouvernante qui se respecte ne descendrait jusque-là. Maintenant, madame Beck paraît vous mettre fort au-dessus de la Parisienne elle-même, et vous traite avec une courtoisie hors de mémoire de sous-maîtresse. Ma vaniteuse cousine, cette petite pimbèche, fait de vous son intime amie; *mon fils* Jean vous conduit au spectacle et met son équipage à votre disposition. Qui donc êtes-vous?

— Une princesse déguisée, peut-être. Il est fâcheux que je n'en aie ni le port ni la figure.

— Ce qui m'étonne, poursuivit miss Genevra, c'est votre sang-froid imperturbable au milieu de ce changement de fortune. Seriez-vous donc quelque chose?

Je sentis le rouge me monter au visage; mais que m'importait l'opinion d'une tête sans cervelle?

—Non, je ne suis rien, lui dis-je.

— C'est bien étonnant!

La toilette terminée, nous descendîmes; elle voulut prendre mon bras. Peu disposée à lui servir de cavalier, car j'étais certaine qu'elle

pèserait sur moi de tout son poids, je le lui dis.

— Toujours Diogène ! s'écria-t-elle. Mais, en vous prenant le bras, ma chère, je croyais vous faire un compliment, vous manifester ma haute approbation de votre toilette ; on peut nous voir ensemble.

— Vous ne seriez donc pas trop honteuse, lui répondis-je, d'être aperçue avec moi dans la rue, si mistress Cholmondeley par hasard faisait prendre l'air à son épagneul favori, ou si le comte de Hamel fumait un cigare à quelque balcon ! Grand merci du compliment, miss Fanshawe ; mais votre poids seul, je vous assure, me fait craindre de vous remorquer.

— Quel Turc vous êtes pour moi ! Mais, vous, je saurai bien dévoiler votre incognito.

Chemin faisant, miss Genevra se livra à des commentaires si fantastiques sur ce thème, que plus d'une fois mon rire éclata au milieu du parc. Profitant d'un instant où mon bras, que j'avais jusqu'alors tenu serré contre moi, s'écartait un peu de mon corps ; elle glissa le sien dans l'intervalle. Nous voilà pour le moment réconciliées, en ce qui me concernait du moins, car je faisais meilleur marché de mes injures que de celles de mes amis. La crédulité de miss Genevra, ou plutôt son incrédulité obstinée, finissait par être bouffonne : elle ne concevait pas qu'une personne sans naissance

et sans fortune, sans passé et sans avenir, pût néanmoins garder une attitude respectable. Il suffisait à mon repos d'esprit d'être connue pour ce que j'étais personnellement. L'estime du monde, je ne l'ai que trop appris, a une autre mesure, et le monde, il va sans dire, a toujours raison. Je n'en persiste pas moins à croire que je n'ai pas tout à fait tort.

Il est des gens qu'une humble position amoindrit moralement et à qui la perte de grandes relations enlève le respect d'eux-mêmes. Ces gens-là n'ont-ils pas raison d'attacher la plus haute importance à des distinctions qui sont leur unique sauvegarde contre l'avilissement. Un homme sent qu'il deviendrait méprisable à ses propres yeux si l'on savait qu'il est issu de parents plébéiens et pauvres ; peut-on le blâmer sévèrement de cacher ce fatal secret et de trembler à l'idée de sa découverte? Plus nous vivons, plus notre expérience s'étend, moins prompts sommes-nous à juger la conduite de notre prochain, à mettre en question la sagesse du monde. Partout où l'on trouve une accumulation de petites défenses, soit autour de la vertu d'une prude, soit autour de ce que les Anglais appellent la respectabilité d'un homme, soyez sûr qu'elle a sa raison d'être.

Pauline nous attendait avec mistress Gra-

ham. Sous cette escorte et celle de M. de Bassompierre, nous arrivâmes bientôt au lieu de la réunion, où nous prîmes place à une distance convenable de la tribune. Les élèves de l'Athénée étaient rangés en bataille devant nous; la municipalité et le bourgmestre occupaient des places d'honneur près des jeunes princes que leurs précepteurs accompagnaient.

Nombre de personnes étant venues là, comme dans beaucoup d'autres réunions publiques, pour voir et pour être vues, fort peu s'inquiétaient du discours qui allait être prononcé par un pédant sans doute, et ne pouvait guère être autre chose qu'un panégyrique de la royauté, un tableau du bonheur dont la Belgique jouissait sous son roi, et dont les précoces mérites de l'héritier présomptif lui promettaient la continuation.

La tribune se trouvait encore vide lors de notre arrivée; mais, soudain, nous y vîmes apparaitre un buste bien connu. A l'aspect de ce crâne tondu et d'une chevelure noire comme l'aile du corbeau, à l'aspect de ce front large et pâle, un peu dénudé aux tempes, de ces yeux bleus qui jetaient plus d'éclairs que bien des yeux noirs, nous ne sûmes quelle contenance tenir, miss Genevra et moi, tant cette physionomie nous rappelait de scènes tragi-comiques! J'eus grande peine à réprimer mon

hilarité, et je n'y parvins qu'en me cachant derrière mon mouchoir et mon voile. Miss Genevra, qui n'était pas femme à s'éclipser ainsi, se contenta de se pincer les lèvres.

En résumé, si j'étais surprise de voir M. Paul sortir tout à coup du fond de sa tribune, comme ces diables à ressort enfermés dans une boîte, dont les enfants s'amusent à se faire peur, je n'avais pas d'objection fondée contre l'orateur même. M. Paul occupait, je ne l'ignorais pas, la chaire de belles-lettres à l'Athénée. Sa présence à la tribune nous mettait à l'abri des dissertations pédantesques et des éloges nauséabonds; mais j'étais loin de m'attendre aux flots de véritable éloquence qui allaient jaillir de sa bouche.

Il parla aux princes, aux grands seigneurs, aux magistrats, aux bourgeois, avec le même aplomb, la même verve, la même fureur oratoire que s'il haranguait les trois divisions du pensionnat de madame Beck. Il parla aux collégiens, non comme à des écoliers, mais comme à de futurs citoyens, à des patriotes en germe. Pour la première fois, j'entendais prédire les temps qui allaient venir pour l'Europe. Aurait-on jamais cru que le plat et gras terroir de la Belgique pût produire de pareils fruits, des convictions politiques si généreuses, des élans si passionnés vers un avenir meilleur

pour l'humanité tout entière? Je n'entrerai pas, que le lecteur se rassure, dans le détail des opinions politiques de M. Paul; mais je dois à la vérité de dire que ce petit homme, logique dans sa fougue, raisonné dans sa passion, foulait aux pieds les utopies banales et repoussait avec mépris les rêves des niveleurs aveugles; mais, lorsqu'il regardait en face la tyrannie, il lui disait son fait. C'est alors qu'il fallait voir son œil s'allumer, et quand il prenait à corps l'injustice, sa voix rendait un son plus qu'humain, un son qui me rappelait celui du clairon sonnant, le soir, la retraite autour du parc, ou, plus poétiquement encore, la trompette du jugement.

Par tyrannie, il est bien entendu qu'il ne pouvait être question du paternel gouvernement dont Bruxelles était le siége; cependant, la majorité de l'audience ne devait pas s'allumer à cette vive flamme. Il en fut autrement des collégiens, enthousiasmés de la perspective ouverte à leurs yeux et de l'importance donnée à leurs petites personnes. De bruyants applaudissements, difficilement contenus pendant le discours, éclatèrent après la péroraison. M. Paul était, d'ailleurs, le professeur favori.

Au moment où nous quittâmes la salle, l'orateur s'était placé près de la porte, où les

félicitations continuaient de pleuvoir sur lui. Il m'aperçut, se dégagea du groupe qui l'entourait, me salua, me toucha la main et s'écria d'un air superbe :

— Qu'en dites-vous?

Question éminemment caractéristique du personnage! La modestie n'était pas son fort; à l'heure même du triomphe, éclatait encore cet esprit turbulent, inquiet, cette absence de contrôle sur lui-même qui trahissait tous ses autres défauts. Si je blâmais, du reste, l'impatience de son amour-propre, j'aimais sa naïveté. Je l'aurais volontiers loué; il méritait de l'être, et mon cœur se sentait plein de louanges. Aucune parole, hélas! ne vint sur mes lèvres. Et qui est assez heureux pour trouver toujours des paroles au moment propice? D'autres personnes me tirèrent d'embarras par d'enthousiastes félicitations.

Un des amis de M. de Bassompierre lui présenta l'orateur, que le comte engagea à dîner avec les savants déjà invités; mais M. Paul refusa cet honneur. Il était fort ombrageux, fort réservé avec les grands et les heureux du monde, sans en être pour cela plus timide; il promit, toutefois, de venir dans la soirée.

Pendant le dîner, Genevra et Pauline brillèrent toutes les deux par leur beauté. La première avait certainement l'avantage sous le

rapport des charmes matériels; mais la seconde l'éclipsait par des attraits plus spiritualisés, l'éclat intellectuel du regard, la grâce harmonieuse des traits, la séduisante mobilité de l'expression. Genevra portait une robe d'un rouge foncé, très-vif, qui faisait ressortir ses longues et belles boucles blondes, et dont les roses de son visage pouvaient soutenir l'éclat. Pauline était, au contraire, vêtue d'une robe fond blanc, d'un léger tissu, simple, mais parfaitement faite, et qui, n'ayant rien d'éclatant, n'en laissait que mieux apprécier la délicate animation de son teint, le jeu fin et intelligent de sa physionomie, la limpidité de son regard, sa belle et abondante chevelure, beaucoup plus foncée que celle de sa cousine, comme l'étaient aussi ses sourcils, ses longs cils, ses grandes et mobiles prunelles. La nature, prodigue dans l'ensemble pour miss Genevra Fanshawe, avait un peu négligé les détails, réservant son plus fin pinceau, ses plus délicates touches pour mademoiselle de Bassompierre.

Si la présence d'une pléiade de savants intimidait un peu Pauline, ce n'était pas au point de la rendre muette; elle parlait modestement, avec défiance d'elle-même, mais avec une grâce si naturelle, un sens si droit, que plus d'une fois son père se tut pour l'écouter

et la regarder avec un juste orgueil. Un savant français, plein d'esprit et de politesse, homme de cour dans le sens le plus favorable du mot, ne se plaisait pas moins à l'entendre. Il était charmé, surtout, de la manière dont elle parlait le français, de la correction de son langage et de la pureté de son accent. Genevra, quoiqu'elle eût passé la moitié de sa vie sur le continent, n'approchait pas plus de sa cousine sous ce rapport que sous beaucoup d'autres. Les paroles ne lui manquaient jamais ; mais la correction et la pureté du langage étaient toujours absentes. M. de Bassompierre, doué d'un sens critique très-fin et d'une oreille très-délicate, attachait beaucoup d'importance à cela.

Pauline avait en ce moment un autre écouteur, un autre observateur attentif que les exigences de sa profession avaient fait arriver un peu tard au dîner. Les deux cousines furent très-attentivement regardées par Graham, lorsqu'il prit place à table, et plusieurs fois la même inspection recommença. Miss Fanshawe, jusqu'alors préoccupée et distraite, devint tout sourire, et se mit à parler avec abondance et complaisance, mais généralement de travers, restant, d'une façon vraiment mortifiante, au-dessous du niveau de la conversation, — mortifiante pour une personne douée de moins d'amour-propre ou de plus de sens commun.

Ce babil décousu avait pu plaire autrefois à Graham, et lui plaisait peut-être encore. Peut-être était-ce imagination de ma part de croire que si son œil était charmé, son oreille agréablement chatouillée, son goût, son tact, son intelligence étaient servis moins à souhait. Ses manières, dans tous les cas, n'indiquaient ni pique ni froideur. Si exigeante que fût sa voisine (on l'avait placé près de Genevra), il se montrait plein d'empressement et semblait s'occuper uniquement d'elle.

Dès que les dames furent passées au salon, miss Fanshawe retomba dans sa torpeur insouciante. Étendue sur un sofa, elle nous déclara que, si le dîner était bon, les convives étaient, en revanche, ennuyeux à mourir. Comment sa cousine pouvait-elle laisser son père s'entourer de pareils pédants? Dès que ces messieurs rejoignirent les dames, ses railleries cessèrent; elle s'élança au piano et joua avec assez de verve un de ses meilleurs morceaux.

Le docteur Jean, entré un des premiers, se plaça près de la virtuose. Je pensais qu'il ne garderait pas longtemps ce poste indiqué d'abord par la politesse. Il y avait plus près de la cheminée une place où il devait se sentir attiré et qu'il me semblait en effet lorgner de loin ; mais tandis qu'il délibérait encore,

d'autres s'en emparèrent. La grâce et l'esprit de Pauline avaient un charme sympathique pour les convives français. Le tact parfait de ses manières lui donnait, à leurs yeux, une supériorité infinie sur sa cousine. Bientôt ils firent cercle autour d'elle, non pour lui parler science, ce qui l'eût naturellement rendue muette ou d'un laconisme forcé, mais pour aborder une foule de sujets dans les lettres, les beaux-arts, la vie du monde. Pauline avait beaucoup lu, beaucoup réfléchi et elle ne semblait prise au dépourvu sur rien. Je l'écoutais, et je suis certaine que Graham, de planton près de miss Fanshawe, l'écoutait aussi et jouissait, comme moi, de cette exquise urbanité de langage, de cette rare facilité d'expression, de cette gracieuse souplesse d'esprit, en regrettant, sans doute, qu'il fût si difficile d'y atteindre.

Il y avait aussi, dans mademoiselle de Bassompierre, beaucoup plus de vigueur de sentiment et de caractère que ne se l'imaginait peut-être Graham lui-même et que les indifférents ne le soupçonnaient à coup sûr. La vérité est, lecteur, convenons-en entre nous, qu'il n'est pas de beauté vraiment hors ligne, de grâce extérieure accomplie, sans un fonds moral également du premier ordre. Autant vaudrait demander des fleurs et des fruits à

un tronc sans racines et où la séve ne circule plus. La beauté physique, lorsqu'elle n'est qu'un masque, est toujours défectueuse en quelque point; un souffle la fait disparaître. Graham aurait été fort étonné d'entendre parler du nerf et de la forte trempe de cette nature délicate; mais moi, qui me rappelais la petite Polly, je savais par quelles vigoureuses racines les grâces de sa frêle personne tenaient au sol solide de la réalité.

Tandis que le docteur Jean écoutait et attendait qu'il se fît une ouverture dans le cercle dont Pauline était entourée, ses yeux, qui parcouraient de temps en temps la salle d'un air inquiet, s'arrêtèrent par hasard sur moi. J'étais assis dans un coin tranquille, à peu de distance de ma marraine et de M. de Bassompierre qui faisaient en ce moment un petit aparté, comme il leur arrivait d'ordinaire, sans que le tête-à-tête, grâce à Dieu, pût prêter à médisance. Graham me fit de loin un signe de reconnaissance, traversa la salle, me demanda comment je me portais et dit qu'il me trouvait très-pâle. Je ne pus m'empêcher de sourire à mes propres pensées. Il y avait bientôt trois mois que le docteur Jean ne m'avait pas parlé; sans doute il ne songeait pas même au laps de temps écoulé depuis lors. Assis près de moi, en silence, et natu-

rellement plus désireux de regarder que de causer, il avait devant lui, dans Genevra et Pauline, de quoi rassasier ses yeux.

Un assez grand nombre de personnes étaient invitées à la soirée. Je ne tardai pas à apercevoir dans un petit salon, en perspective, M. Paul lui-même. Il paraissait connaître plusieurs de ces messieurs; mais j'étais probablement la seule dame de sa connaissance. En regardant du côté de la cheminée, il me découvrit à son tour, et il fit un mouvement pour se rapprocher de moi; la vue du docteur Jean, placé à mes côtés, changea sa résolution. Jusque-là, je n'avais rien à dire; mais il fronça les sourcils avec une laide grimace. M. Joseph-Emmanuel, arrivé avec son frère, remplaça miss Genevra au piano. Quel contraste entre le jeu plein d'âme du maître et le carillon de l'écolière! Par quels sons puissants, mélodieux, l'instrument semblait manifester sa reconnaissance au grand artiste!

— Lucy, me dit le docteur Jean dès que le piano se tut, miss Fanshawe est très-certainement une fort belle personne.

L'affirmative était de rigueur.

— Lui croyez-vous une rivale en beauté dans ce salon?

— Non, s'il s'agit de beauté purement physique.

— Je suis de votre avis, Lucy, et depuis longtemps j'ai remarqué que nous étions souvent d'accord dans nos goûts ou tout au moins dans nos jugements.

— Croyez-vous ? lui dis-je d'un ton légèrement incrédule.

— Oui, je crois que si vous étiez un garçon, le filleul de ma mère, au lieu d'être sa filleule, nous serions de très-intimes amis, deux inséparables.

Il avait pris un ton, un regard, moitié caressants, moitié railleurs. Ah ! Graham, j'ai consacré plus d'une heure solitaire à me demander si vos idées et vos appréciations en ce qui concernait la pauvre Lucy Morton étaient toujours bienveillantes et justes ! Si Lucy, restant absolument la même, avait été mieux partagée du côté de la fortune ou du rang, ne lui auriez-vous pas fait à votre tour une plus large part dans votre estime? Loin de moi d'impliquer par ces questions un blâme sérieux! Non, vous pouviez quelquefois m'attrister et jeter le trouble dans mon esprit, mais cet esprit manquait de fermeté et se laissait trop aisément abattre. Il suffisait pour cela qu'un nuage passât sur le soleil. Peut-être, aux yeux de l'équité absolue, étais-je plus en faute que vous?

Dissimulant de mon mieux la peine que je

ressentais à voir Graham prendre pour objet de plaisanteries, fort loin sans doute d'être blessantes dans son intention, la pauvre Lucy, l'amie d'autrefois, lorsqu'il semblait encore prêt à brûler de l'encens sur les autels de miss Fanshawe, déchue pourtant de la première place dans sa pensée, je lui demandai, du ton le plus calme, sur quels points nous nous trouvions donc si étroitement d'accord.

— D'abord, dit-il, nous avons tous les deux le don d'observation. Secondement, il se peut que vous ne me croyiez pas beaucoup d'empire sur moi-même; je possède néanmoins cet empire.

— Mais il était question des goûts, repartis-je; nous pouvons observer les mêmes objets et en faire une estime différente.

— Eh bien, prenons des exemples. Vous rendiez tout à l'heure hommage à la beauté de miss Fanshawe, dont le caractère paraît vous être peu sympathique. Vous savez ce que je pense moi-même de ce caractère depuis le fameux concert où... Mais parlons plutôt des lions de la soirée d'aujourd'hui. Comment trouvez-vous les deux académiciens français?

— Je n'ai pas la prétention de les juger.

— Eh bien, que pensez-vous alors de la pâle petite dame qui leur fait si bien les honneurs des salons de son père, que nous som-

mes un peu jetés dans l'ombre? Oui, comment la trouvez-vous?

— Je la trouve un peu pâle, en effet, ce soir, et je la crois un peu fatiguée de tenir tête à de si brillants causeurs, ce dont elle s'acquitte à merveille.

— Vous la rappelez-vous, lorsqu'elle était enfant?

— Je me demande quelquefois si vous vous la rappelez vous-même?

— Franchement, je l'avais tout à fait oubliée; mais c'est chose singulière de voir comment des personnes, des circonstances, de simples mots, depuis longtemps effacés de notre mémoire, peuvent, dans certaines conditions, sous certaines phases de notre esprit ou de celui des autres, revivre tout à coup.

— Cela se voit.

— Cependant, poursuivit-il, cette résurrection a tellement le caractère vague et vaporeux d'un songe, la nature aérienne d'une fantaisie de l'esprit, qu'elle a besoin d'être corroborée par le témoignage d'une autre personne. N'étiez-vous pas à Olney, lorsqu'il y a une dizaine d'années, M. de Bassompierre, alors M. Home, nous confia sa fille, la petite Polly?

— Oui, j'étais là le soir de son arrivée.

— C'était une bizarre enfant, n'est-ce pas?

Je me demande comment je la traitais. Aimais-je les enfants en général, en ce temps-là ? Ma conduite envers elle était-elle assez douce, assez amicale? Ne se ressentait-elle pas de la turbulente insouciance de l'écolier? Mais, est-ce que vous vous souvenez de moi, vous-même?

— Vous avez, à la Terrasse, votre portrait qui date de cette époque. Il vous ressemble parfaitement. Sous le rapport des manières, vous étiez presque le même hier qu'aujourd'hui.

— Mais c'est un bien long hier, Lucy. Un pareil oracle, aussi énigmatique, ne fait qu'aiguiser ma curiosité. Que suis-je donc aujourd'hui? qu'étais-je il y a dix ans ?

— Bienveillant, gracieux pour tout ce qui vous plaisait ; malveillant ou cruel pour personne.

— En cela vous vous trompez. Si j'ai bonne mémoire, j'étais presque brutal avec vous.

— Brutal, non, Graham. Vous vous faites tort à vous-même ainsi qu'à moi ; je n'aurais jamais enduré la brutalité.

— Je suis bien certain d'une chose, c'est que la paisible Lucy n'a guère éprouvé mon amabilité.

— Et moins encore votre cruauté, Graham.

— Néron lui-même, ajouta-t-il, n'aurait pu tourmenter un être aussi inoffensif qu'une ombre.

J'affectai de sourire, mais j'étouffai un soupir. Oh! combien j'aurais désiré qu'il me laissât seule ou ne me parlât plus de moi. Ces épithètes, ces attributs, je les repoussais dans ma pensée, non pas avec mépris, mais avec une répugnance extrême, une lassitude indicible. Elles me semblaient froides et lourdes comme du plomb; je fléchissais sous leur poids. Heureusement il aborda aussitôt un autre thème.

— Dans quels termes étiez-vous, Lucy, avec la petite Polly? Si mes souvenirs ne me trompent pas, vous n'étiez pas mal ensemble.

— Vos souvenirs sont bien vagues, lui répondis-je. Croyez-vous que la petite Polly n'en ait pas de plus précis?

— Oh! ne parlons plus de la petite Polly: parlons de mademoiselle de Bassompierre. Une personne de sa qualité ne saurait guère se souvenir d'Olney. Regardez ces grands yeux qui s'illuminent au feu de la conversation: croyez-vous qu'ils relisent jamais les pages du passé? Sont-ce bien les mêmes yeux qui se fixaient, à ma voix, sur un abécédaire? Cette brillante jeune personne s'imaginerait-elle jamais que c'est moi, John Graham,

qui lui ai appris, en grande partie, à lire?

— Dans la Bible, le dimanche soir.

— Combien ce profil calme et pur, si finement dessiné et qu'on croirait sculpté en marbre, diffère de la physionomie inquiète, impatiente de l'enfant! Qui croirait qu'elle avait alors ses petites passions, ses antipathies, ses préférences? Que ressentait-elle pour moi?

— Ce n'était pas de l'antipathie, vous le savez.

— Oui, je m'en souviens maintenant. Elle me préférait à tout le monde, à Olney. Que dirait-elle, si on lui rappelait ces souvenirs-là? Ce n'est guère moi qui puis le faire; mais si quelqu'un allait lui murmurer à l'oreille ces mêmes souvenirs; et si, assis comme je le suis ici, je pouvais, sans qu'elle se doutât de rien, observer ses traits sous l'impression de ce récit, ne serait-ce pas charmant? Vous seule, Lucy, pourriez peut-être... Combien je vous serais reconnaissant!

— Non, docteur Jean, me dis-je à part moi, car je restai muette, votre reconnaissance, à ce prix, serait trop chère. Le rôle que vous voulez me donner ne saurait m'aller.

Graham s'était un peu écarté, comme pour me laisser le temps de délibérer; mais il ne me perdait pas de vue. Cependant il ne savait pas lire dans mes traits, puisqu'il attendait encore ma réponse. En ce moment, ma propre

oreille fut frappée du son d'une voix qui ne l'effraya guère moins que le sifflement d'un boa constrictor.

— Quel œil luisant notre petite chatte anglaise a ce soir! me dit M. Paul.

Et il était déjà loin, me laissant aussi surprise que confuse de cette singulière apostrophe. Graham l'avait entendue.

— Bravo, Lucy! bravo! Petite chatte anglaise, quel œil luisant vous avez ce soir! Il est plus familier, plus doucereux lui-même que je ne l'aurais cru, ce petit homme qui avait l'air si sauvage le jour du concert. Petite chatte anglaise! Il faut que je raconte cela à maman, cela l'amusera bien. Mais voyez donc quels yeux il braque sur nous, parce qu'il me voit rire! Je veux m'amuser à le tourmenter un peu.

Et Graham se mit à me parler à l'oreille, à plaisanter, à rire, jusqu'à ce qu'il aperçût une place vide près de mademoiselle de Bassompierre. Le cercle dont elle était entourée s'était enfin rompu. Il se leva, prit son courage à deux mains, traversa le salon et profita de la circonstance. Le docteur Jean devait être toute sa vie un homme heureux, car il savait saisir l'occasion aux cheveux, sans avoir jamais l'air de se hâter. Aucun enthousiasme exagéré ne lui faisait dépasser le but, aucune

faiblesse ne l'arrêtait en chemin. Comme il avait bonne mine en ce moment ! Le regard de Pauline, lorsqu'il arriva près d'elle, s'anima, son teint se colora légèrement. Il se tenait debout, humble, mais résolu, soumis, mais plein de foi dans son étoile : cependant le temps était venu de battre en retraite, pour miss Genevra et pour moi ; nous aurions dû être déjà rentrées au pensionnat. A notre sortie du salon, je rencontrai M. Paul ; il me demanda, d'un ton plus poli et plus réservé que d'habitude, si nous avions quelqu'un pour nous accompagner.

Un oui assez sec fut mon unique réponse. Je lui savais très-mauvais gré d'avoir fourni à Graham l'occasion de rire à mes dépens. La voiture de M. de Bassompierre devait, d'ailleurs, nous reconduire, Genevra et moi.

M. Paul fit alors observer que la nuit était belle, mais froide ; le châle dont je m'enveloppais lui paraissait bien léger. Je lui répondis que je ne le désirais pas plus lourd.

Genevra me faisait attendre ; je commençais à craindre que M. Paul ne se contentât pas longtemps d'un dialogue si laconique, dans lequel il en était pour ses frais de politesse.

— Vous m'en voulez, je le vois, me dit-il, d'avoir interrompu votre tête-à-tête avec ce grand fat d'Anglais. J'en suis au regret ; mais

d'anciens amis comme nous ne doivent pas se quereller pour un mot. Je vous ai appelée petite chatte; est-ce là ce qui vous a tant contrariée? Le mot aura peut-être paru un peu familier à votre compatriote, si compassé en toute chose. Eh bien, je le retire, je vous en demande pardon.

Une humilité si inattendue, de la part de M. Paul, me fit sourire.

— Voyons, reprit-il, votre compagne va revenir et le jour commence à poindre, hâtez-vous de me pardonner.

— Eh bien, puisque vous y tenez, M. Paul, je vous pardonne.

— Monsieur ne me satisfait pas; il me faut un autre mot, ou je croirai que vous me gardez rancune. Pourquoi ne pas me dire : mon ami, ou si vous l'aimez mieux en anglais, *my friend*, je vous pardonne.

My friend, quoique la traduction de *mon ami*, était tout autre chose et n'avait pas la même portée, bien s'en faut. Je le dis donc sans difficulté. La différence entre les deux expressions n'existant pas pour M. Paul, il parut fort satisfait et sourit. Il fallait voir ce sourire; rien de pareil n'avait jamais épanoui le front de M. Paul, rien de pareil ne s'était joué sur ses lèvres, rien de pareil n'avait illuminé ses yeux. Cent fois j'avais vu sur son

visage le sourire ironique, le sourire du dédain, le sourire de la passion, le sourire du triomphe : ce même visage parut soudain se débarrasser d'un masque. Tout ce qu'il y avait de dur dans ses traits s'effaça ; son teint même, ce teint noir, olivâtre, annonçant une origine espagnole, s'éclaircit. Je crois n'avoir jamais vu semblable métamorphose. Il m'accompagna jusqu'à la voiture, et M. de Bassompierre en fit autant pour sa nièce. Ce soir-là, le tête-à-tête avec miss Genevra devait être encore moins plaisant qu'à l'ordinaire. La portière n'était pas refermée, que sa mauvaise humeur éclatait en invectives amères contre le docteur Jean. Elle y mettait tant de fiel que mon stoïcisme n'y put tenir. A mon tour je pérorai; je lui fis entendre une série de remontrances dans le goût de celles qu'adressait John Knox à Marie Stuart, et qui, sans lui plaire davantage, eurent du moins pour effet de la calmer. Miss Genevra avait besoin de ce genre de correction, et je suis certaine qu'à part la mortification d'avoir échoué dans ses petits manéges près du docteur Jean, elle se coucha de bien moins mauvaise humeur et dormit beaucoup mieux que si ma complaisance avait fourni un aliment à ses rancunes.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

ı dé-
e du
in se
u'il y
ı teint
nt une
ı'avoir
m'ac-
: Bas-
e. Ce
devait
re. La
uvaise
tre le
el que
our je
le re-
dres-
, sans
, pour
besoin
rtaine
dans
n, elle
eur et
nplai-
unes.

